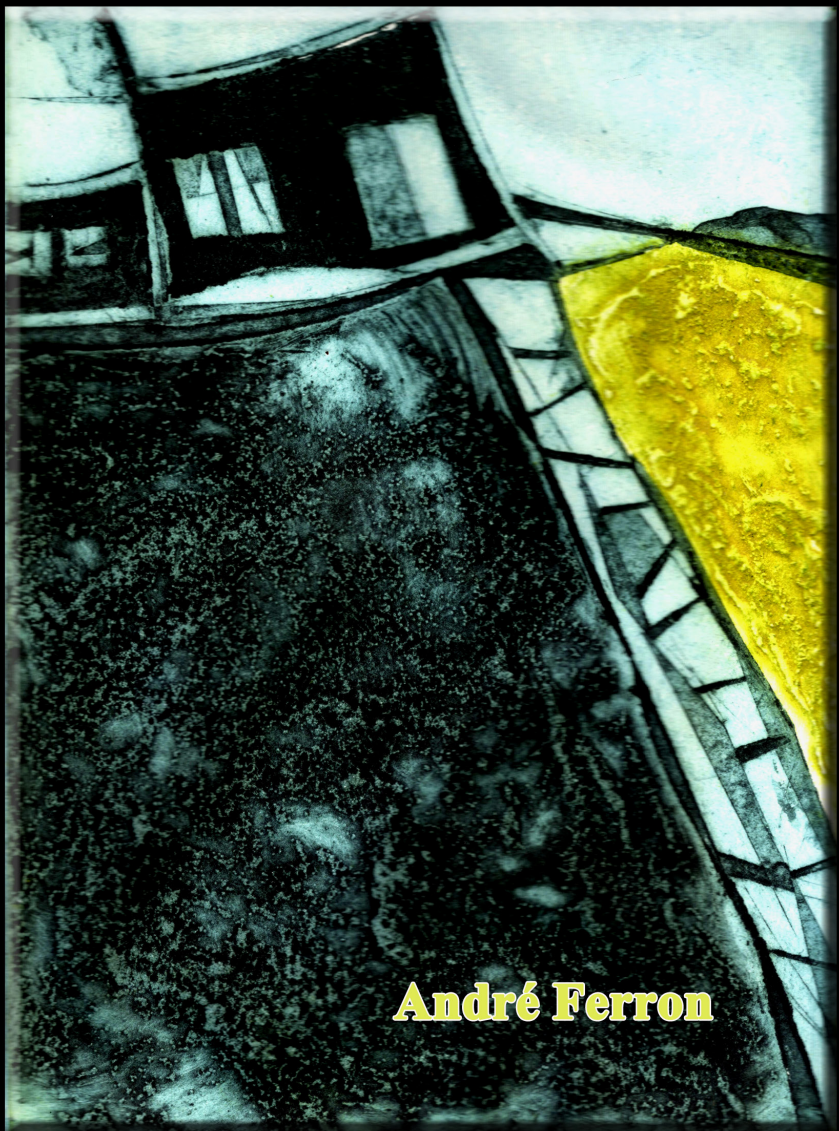


Un onze septembre



André Ferron


la plume d'or

Table des matières

Chapitre 1	6
Chapitre 2	14
Chapitre 3	23
Chapitre 4	25
Chapitre 5	30
Chapitre 6	33
Chapitre 7	37
Chapitre 8	40
Chapitre 9	50
Chapitre 10	57
Chapitre 11	61
Chapitre 12	65
Chapitre 13	68
Chapitre 14	70
Chapitre 15	73
Chapitre 16	77
Chapitre 17	81
Chapitre 18	86
Chapitre 19	92
Chapitre 20	99
Chapitre 21	102
Chapitre 22	106
Chapitre 23	110
Chapitre 24	117
Chapitre 25	120
Chapitre 26	122

Un onze septembre

André Ferron



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Ferron, André, 1942-, auteur

Un onze septembre / André Ferron.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-38-5 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-39-2 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-40-8 (PDF)

I. Titre.

PS8611.E789O59 2018 C843'.6 C2018-941836-2

PS9611.E789O59 2018 C2018-941837-0

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos
activités d'édition.



Conception graphique de la couverture avant : l'œuvre s'intitule «Un bonheur simple», une
estampe de Rochelle Mayer, artiste peintre et graveur.

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© André Ferron, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, septembre 2018

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux, serait pure coïncidence.

Chapitre 1

Les sacs et les boîtes pleins à ras bord bien scellés attendaient depuis plusieurs jours... ou plusieurs semaines. Je ne savais plus, je ne voulais plus, j'étais perdu. Il me manquait la résignation, le courage d'imaginer un horizon là où personne ne le voyait. Elle n'y croyait pas, mon désarroi n'était qu'une manipulation pour lui faire oublier ma dernière infidélité. Parler à quelqu'un, trouver un ami pour m'écouter aurait peut-être aidé. J'étais seul, je l'ai toujours été. Le rêve d'évasion secouait l'endormi, mais jamais suffisamment pour réveiller le poltron. J'en étais à ma troisième tentative d'évasion.

Mais c'est fait et je ne le regrette pas ; du moins, pas encore. Mon départ sonne la fin d'interminables années de travail, de soumission, privé de tendresse, de réconfort, d'encouragement ou tout autre signe d'appréciation agréable à recevoir.

Je ne me décidais pas. J'attendais je ne sais plus quoi. Je me cherchais des torts, me trouvais intransigeant, incompréhensif. Je me culpabilisais et continuais à espérer l'impossible. Admettre son erreur : elle ne l'a jamais fait. L'issue était inévitable et pourtant, je reportais la fin au lendemain, à plus tard. Je m'accrochais à un peut-être qui ne venait jamais.

J'ai accumulé des décennies d'hésitations et de remises en question, à me convaincre que tout n'était pas perdu. J'étais en attente d'un geste, d'un mot, d'une infime bonne volonté de sa part ou de la mienne, car je l'ai déjà dit, je ne savais plus qui avait tort. Que d'années gâchées ! Elle n'aurait jamais baissé la garde. C'était une faiblesse que s'interdisait la femme qui affirmait aimer son homme. Implacable, elle tenait à ses idées, tuait mes espoirs.

La matinée commençait et déjà, ses yeux affichaient la haine. De sa bouche sortait toujours une accusation mûrie à souhait. Ce n'était qu'une récrimination parmi d'autres, une journée ruinée, à ajouter à une année particulièrement fertile en reproches. Ma vie n'était qu'un éternel combat contre sa déformation d'événements banals. Je me dépêtrais dans des pièges destinés à consolider des faits nés de son inépuisable imagination. Je ne compte plus les soirées privées de musique et les lectures abandonnées, qui pour moi, n'étaient que de petites échappatoires, mais à ses yeux, un insupportable manque

d'attention à son égard. Trente années de vie commune et je m'étonne encore de la variété de ses rivales. Les circonstances et son humeur décidaient. C'étaient les sports, les amis, le chien, mes instants de solitude, et ses ennemies de toujours : les autres femmes.

Moi qui ne peux tolérer plus d'une tasse de café, j'en étais à ma troisième. Les nerfs à fleur de peau, je me suis mentalement écrié : « Assez ! » J'avais fini de perdre mon temps en illusions de renaissance des amours passées, en tentatives de reconstruction, en compromis à sens unique et en promesses de changement stériles. Ma révolte intérieure à son paroxysme, je ne pouvais plus accepter ses tirades truffées de preuves d'infidélités non fondées. Elle espérait une réplique. J'ai simplement dit : « C'est fini. » Je l'ai dit à voix basse, comme si la fin de notre union ne la regardait pas, que d'entendre ses récriminations ne m'indisposait plus. J'ai tourné les talons, ouvert la portière du pick-up sans me retourner et me suis installé au volant. Je roule encore.

Pourquoi avons-nous... ? Refusait-elle la vie ?

Mon vieux pick-up fonce franc nord, alors que le peu que j'ai sauvegardé d'une vie ratée est entassé dans la boîte arrière. Se sont imposés dans les mêmes cartons des rappels d'années de misère solidement harnachés de fil barbelé à mes reins.

Je m'éloigne d'années de carnages emmêlées à une parcelle de beau. Je fuis une femme incapable de supporter la vue du bonheur. Le bonheur ? Le mot est trop fort, elle n'en a que faire. Ce qu'elle veut, ce qu'elle cherche, c'est contrôler, posséder et s'il le faut, écraser. Vieux ou récents souvenirs, je voudrais tout nettoyer pour ne conserver que les beaux et me débarrasser des pénibles. Peine perdue, car plaisirs et chagrins se cramponnent à mon cœur.

Onze septembre, trois longues journées de liberté suivies de leurs interminables nuits. Pauvre d'amour, vidé, il ne me reste que la route pour seule compagne. La campagne se défile en kilomètres de regrets, auxquels s'accroche un fort sentiment d'échec : qu'ai-je fait de ma vie ? Ce fut une union gâchée par sa faute... mais non... mais oui... peut-être les deux... j'aurais dû... je ne sais plus. Tout tourne dans ma tête... vite, si vite, que ce qui en sort tourbillonne en regrets inutiles.

Je me croyais prêt, décidé à faire une croix sur plus d'une moitié de vie à deux. Trois petites journées à remâcher le passé ne pouvaient chasser le doute, surmonter la peur et éliminer d'incessantes années de guerre. J'additionne les kilomètres et m'éloigne du fiasco que fut notre couple. Bien que blessé, je ne suis pas mort et refuse de m'apitoyer sur le sort de ma vieille carcasse. Je fuis mon incapacité et ma honte, mais je reprends ma vie. Je le fais seul et libre de son contrôle, débarrassé de sa hargne, de ses soupçons injustes, du poids de ses fabulations. Je retrouverai le goût de vivre et des défis.

En colère depuis trop d'années, je crache ma douleur, mais rêve de douceur. Je veux voir passer le temps et le trouver beau. Et, si la chance me sourit, finir mes jours en paix ! Même pas heureux ; tout simplement libre et sans chagrin.

Certains m'accusent de fuir, c'est en partie vrai. Cela ne signifie pas que je vagabonde. J'ai un but, une destination. Ce sera le bas nord, en bordure de mer. Là-bas, la contrée est vaste et belle. Ses habitants utilisent les mots « beau pays » pour en parler. C'est une région de liberté et une foisonnante vie sauvage l'habite. La côtoyer apaisera ma solitude. Déjà sillonné à plusieurs reprises, ce pays ne peut me décevoir. Je revois ses paysages, mi-montagne, mi-colline, ses épinettes chétives à l'écorce râpeuse et ses forêts aux odeurs enrobées d'air salin. Je veux vivre ses quatre saisons, connaître ses hivers longs et froids, qu'on dit grandioses.

La radio coupe la parole à un naïf sympathique, qui imagine qu'un jour, les hommes vivront d'amour. Émission spéciale : « Un avion s'est écrasé sur le World Trade Center de New York ». J'ai tourné le dos à l'aigreur et à l'hostilité, mais je reste vulnérable. Je change de fréquence, mais inutilement, car la nouvelle accapare toutes les ondes.

Toutes ces années à arpenter la région, sous le prétexte facile que je recherchais des antiquités afin de renouveler l'inventaire de la boutique. Incapable de voir autrement que par le miroir de sa jalousie, son cœur blessé n'avait d'autre choix : elle imaginait une improbable et illogique aventure. Année après année, en dépit de ses attaques, de ses accusations et de ses condamnations, la nature et ses grands espaces alimentaient mes rêves. J'étais à peine revenu que déjà, elle questionnait. Elle demandait de détailler mon itinéraire, de lui fournir des explications sur telle et telle étape du trajet. Elle exigeait d'impos-

sibles preuves afin de satisfaire son inassouvisable insécurité. Elle me disait : « Tu n'es pas fiable, tu ne partiras plus ». Elle ne faisait que nourrir ma soif de liberté. Cette existence sans vie ne pouvait durer.

Je me suis enfin décidé. Depuis, je roule, additionne les kilomètres, m'arrête, réfléchis, regarde au loin. Et je vois mes rêves... Ils sont là-bas, ils m'attendent, ils ne sont plus très loin. Ils sont maintenant accessibles. Le cœur léger, je reprends la route.

Chaque nouveau départ m'éloigne de cette femme aux yeux ombrageux, de sa bouche accusatrice et de sa douleur. Je me suis débarrassé de son corps, de ses harcèlements, mais pas des blessures accumulées. Son mal de vivre m'écrase encore. J'étais affaibli par un sentiment d'enfant rejeté ; mes trente années auprès d'une compagne habitée par l'aigreur ne m'ont pas aidé.

Un couple au cœur de pierre m'avait abandonné. Une femme dévoreuse de cœurs m'a détruit à grands coups de haine. Mais aucun n'a réussi à attaquer ma capacité de rêver. C'est mon bien, le seul qui subsiste. Et je m'y agrippe avec la force du désespoir, sans toutefois oser évoquer le bonheur. Il aura fallu trois longues journées d'apaisement et de raisonnement pour me faire à l'idée que tout n'était pas fini. Et mon cœur ? Combien de saisons, combien de souffrances lui faudra-t-il pour accepter sa défaite ?

La vie en forêt, ma tranquillité retrouvée, l'utilisation du temps pour moi... Et s'il n'est plus permis d'être heureux, je pourrais à tout le moins terminer cette chienne de vie en paix. Ce sont de belles paroles, dures, mais bonnes à me répéter. Sont-elles réalistes ou enjolivées pour me rassurer ? Il n'y a pas si longtemps, je paniquais à l'idée de reproduire l'incompréhensible disparition de mes parents. Aujourd'hui, c'est moins la fuite face à l'échec que la peur de l'erreur. J'ai peur de manquer de force devant le néant, de ne pouvoir vivre en région, de ne pas supporter l'éloignement. C'est une dérobade, un rejet, un de plus, même si cette fois, c'est moi qui ai tout quitté, qui ai choisi. Est-ce bien différent ?

Assez d'idées noires, cette vie m'appartient et elle sera belle ! Et en dépit des ragots, ce n'est pas une forme de suicide déguisé ! Ce ne sont que des prophètes de malheur, des jaloux, incapables de vivre sans la ville, des handicapés esclaves de leur confort enchaînés à leurs caprices. Ils ont tué l'imagination et osent parler de décision funeste,

de choix irréflecti. J'y vois des analyses commodées, une preuve de leur mauvaise foi. Je préfère croire en la renaissance d'un homme accroché à sa dernière chance. Je reconstruirai l'homme d'avant, celui que j'aurais dû être. Je réapprendrai l'odeur des fleurs, le chant des oiseaux et le goût du bon vin jusqu'à l'ivresse, jusqu'à oublier le fantôme fabriqué à la seule fin d'apaiser l'insécurité d'une femme. Un jour, mon être ne sera plus elle.

Bulletin spécial: «Un avion vient de s'écraser sur la seconde tour. La thèse de l'attentat ne fait plus de doute».

J'arpente la région, constituée de routes secondaires, de pistes et de chemins d'abattage. Les affiches *à vendre* sont rares, mais je trouverai ! Il y avait ce petit chalet situé à moins de deux minutes d'un village nommé Saint-Prospère, mais malheureusement, il n'est pas suffisamment isolé pour combler mon besoin de solitude. Un relais de chasse, même un hangar abandonné, ferait mon plaisir... s'il satisfait mes exigences. L'âme blessée, le cœur charcuté, je ne me contenterai pas d'un pis-aller. Il me faut la paix. Je veux cesser de quémander l'amour à tout prix, cesser d'espérer des jours heureux et ne plus justifier l'impossible.

De pistes à chemins, j'arrive à la cambuse de la mère Beaulieu. Sa petite brocante représentait le dernier arrêt de mon escapade annuelle, lorsque j'étais prétendument à la recherche d'antiquités. Ce lieu était la fin de mes indispensables jours de calme qui allaient me permettre de survivre une année de plus à sa hargne.

La Beaulieu disait: «Plus loin, tu ne trouveras que des lacs et des rivières». Son affirmation était sans effet, mon temps de liberté étant écoulé. Ce matin, ses prétendus lacs et rivières m'attirent. Alors j'accélère.

Je me suis laissé imposer trente années de misère, volontairement exclu de toute vie sociale, à la seule fin d'acheter la paix. C'était chèrement payé. Le temps, les circonstances et sa crainte des autres avaient créé des habitudes. Du moins, au début. Son appréhension incluait tout ce qui se déplace, respire et qui est tout simplement là. Sa misère n'avait pas de limites, elle englobait les amis, ses frères et sœurs, même le chien. Nous ne recevions plus, ne sortions plus.

La solitude ne fut pas facile à apprivoiser, mais je m'y suis fait, jusqu'à préférer me retrouver seul, à fuir de corps et d'esprit la femme

jadis aimée. Physiquement, j'étais à ses côtés, mais l'immatériel vagabondait, mes fabulations comblaient le vide.

Je me souviens d'un film télévisé qui m'avait captivé : un ermite vivait dans le désert. Ce fut l'amorce, les premiers rêves de ma vie en tant que reclus. Je recréais l'existence du solitaire. Sans aide, je construisais une habitation entièrement autonome ; j'étais seul et heureux.

Renouveler l'inventaire d'une boutique est un défi difficile à relever. J'ai proposé d'étendre mon territoire. Alors que je m'attendais à un refus, elle a dit : « Pourvu que tu tiennes ta place et que tu nous rapportes de la qualité ». Ce fut ma première semaine de vacances, mes premières visites de cette contrée forestière. Je fus conquis.

Depuis, les paysages arides m'ennuient, mais la forêt m'attire. Comme plusieurs y font leur vie, mes fabulations deviennent logiques. L'impossible apaise, mais ne dure jamais longtemps. Les contraintes de la vie me ramenaient toujours sur terre. Les enfants et mon irrémédiable détermination de leur offrir un foyer me renvoyaient dans l'atelier.

Sa peur d'être trompée déformait la réalité. Nous étions tous deux tristes, aigris et désagréables à vivre. Pourquoi se refusait-elle le droit de voir son homme autrement que par le travers de sa fabulation ?

Je la croyais mon aimée

Comme je m'étais trompé.

L'amour ne peut vivre enchaîné.

Toujours fidèle

Il n'y eut jamais d'elles.

Pourquoi me refusait-elle sa confiance ?

Elle ignorait mes doléances.

À tout détruire, elle mettait tout son talent

Je l'aimais pourtant.

Je ne connais pas le bonheur et ne le connaîtrai peut-être jamais, mais je suis libre et c'est déjà beaucoup. Je sens ma vie devant

moi, que tout n'est pas fini. Quoi qu'on en dise, je ne suis pas prêt à me laisser mourir et je crie à tout ce monde qui me condamne et qui me trouve fou de vouloir me reconstruire à un âge où ça ne se fait plus : « Taisez-vous ! Gardez vos critiques et jugements. J'ai décidé de suivre mon instinct. Irrationnelle ou démesurée, cette utopie m'appartient et jusqu'à la fin je m'y accrocherai ».

Une tour s'écroule. Bande de merdeux. Je ferme la radio.

Un autre chemin. La vue est belle, mais les voisins trop nombreux. Ma reconstruction sera longue, pénible et accaparante. La promiscuité m'obligerait à ignorer les regards réprobateurs immanquablement posés sur l'homme taciturne et renfrogné à l'avant de son chalet. Je ne veux plus perdre une amitié que je croyais vraie à cause d'une fausse rumeur. J'ai déjà trop vécu entouré de haine et de soupçons. Je serais de toute façon incapable de donner ou de recevoir des sourires forcés.

Maudits terroristes, ils gâchent ma journée !

À midi passé, je vois un restaurant. J'arrête.

À peine entré, le client se bute à un comptoir inutile qui gêne l'accès à la salle à manger. Tout en longueur, celle-ci se démarque par son aspect vieillot et terne. De fausses cloisons agrémentées de treillis à l'espagnol, rehaussées de poussiéreux feuillages de plastique décolorés, isolent les cabines alignées en deux rangées parallèles. Elles débordent de travailleurs forestiers et de tristesse. La clientèle s'emboîte, semblable à une troupe de poules encagées. À l'évidence, ce resto ne sert qu'à combler sa faim ; on ne s'y attarde pas. La station d'essence adjacente semble beaucoup plus prospère. Plusieurs mastodontes sur roues croulant sous le poids d'arbres couchés encombrant le stationnement.

Une forte odeur de friture, un étourdissant bruit de fond et la serveuse accueillent la clientèle.

— Trouvez-vous une table... Aujourd'hui, c'est du pâté chinois.

— Ça me va, avec un café.

— Connaissez-vous les dernières nouvelles ?

— Les tours.

— Si ça vous le dit, on a une télé dans la grande salle.

Pas méchant, son pâté. Peut-être un peu trop de viande, mais très bon !

— C'est terminé ?

— Avez-vous des chalets à vendre dans la région ?

— Non.

« Pourquoi un non aussi sec ? »

— Connaissez-vous quelqu'un qui...

— Vous trouverez un agent au village.

Elle refuse de me parler. Pourquoi ? Il n'y a pas de raison, si ce n'est qu'elle se fout de ma gueule !

— À Saint-Prospère ?

— Non, à Gendron-Ville, c'est tout droit... Dix à quinze minutes.

Une autre qui est incapable de parler à un homme. Quasiment la copie de mon ex. Je ne remettrai plus les pieds ici. Mais qu'est-ce que j'en sais ? Elle a pourtant répondu à mes questions. De plus, elle fait son métier avec le sourire. Et moi, je la dénigre. Elle reçoit donc un pourboire à la hauteur de mon embarras.

Alors que je suis sur le point de sortir, le son de la télé poussé au maximum m'agresse. Impossible de ne pas jeter un œil à l'infamale boîte enchaînée au-dessus du bar. L'image brouillée projette l'horreur. La description sans retenue et un fort crépitements de la télé ajoutent au drame. Immobiles, une dizaine d'ombres se gavent de l'aubaine. C'est l'enfer, même les cerveaux tordus d'Hollywood se sont toujours refusé ce scénario. On passe et repasse d'invraisemblables scènes de désolation et de souffrance. Le président proclame : « Ces attentats sont une déclaration de guerre. » Cramponnées au petit écran, les ombres silencieuses empestent la salle de leur fumée de cigarette. Quand je reprends le volant, l'après-midi tire à sa fin. C'est dire comme l'atrocité captive.

Chapitre 2

À Gendron-Ville, un commerce s'affiche inutilement ostentatoire. Il est seul à des milles à la ronde. L'extérieur offre une présentation au goût du jour, tandis que l'intérieur a plutôt conservé son cachet de magasin général sorti d'une autre époque. À la caisse, une jeune fille se rogne les ongles. L'air d'un chien en rut, un commis salive à la regarder, pendant que trois petits vieux discutent dans un coin.

— Bonjour, je cherche l'agent d'immeuble ?

— Monsieur le Maire, c'est pour vous, crie l'employé.

Un bedonnant sort de son bureau qui n'est rien de plus qu'une cage de verre située à la droite de la caisse. Il porte fièrement la cinquantaine avancée. Il s'arrête à mi-chemin et projette son enflure pondérale, l'air de dire : « Regardez-moi ». À sa main encombrée d'un immense caillou qu'il me tend, j'offre une main moite. Il l'emprisonne et la retient, le temps d'examiner des pieds à la tête l'inconnu que je suis.

Ce *m'as-tu-vu* tient dans ses griffes l'unique commerce de la ville, l'agence d'immeuble et la mairie. Toute une bourgade entre ses pattes. Sûrement un croche ou pire, un contrôlant qui à première vue, semble beaucoup plus habile à manipuler son entourage que l'était ma pseudo épouse. Elle n'a jamais pu faire la nuance entre les verbes aimer et posséder.

Une personne jalouse exige le maximum d'attention. Elle s'ingère dans chaque parcelle de ton être. Elle veut régir ta vie publique et privée, même tes pulsions les plus intimes. Tu ne t'appartiens plus, tu deviens sa chose. Elle t'oblige à prévoir une justification à tout instant, à peser chaque mot en fonction de sa méfiance. Ne rien répondre lorsqu'elle demande à quoi tu penses éveille des soupçons, mais de mentir entraîne des certitudes. Tu ne sais plus quoi dire, comment agir, tu n'arrives plus à prendre ta place. L'espace dû à un conjoint, à un père, la brime. Je ressens encore le besoin de quémander une approbation.

Avec le départ de mes parents, j'ai connu la peur. Depuis, je vis avec la hantise d'être ignoré, mis en retrait, rejeté sans raison. Je suis incapable de m'intégrer. Ils ont détruit ma capacité de voir le bon côté des gens. Je crains le monde, je le juge sur le moindre détail, sur une impression. Je le trouve mauvais. Je rêvais d'une vie de famille,

d'offrir à mes enfants de l'amour, ce que je n'avais pas connu. J'ai choisi une femme possessive et anxieuse. Elle a engendré des années d'incertitudes, de frustrations et de haine. J'essayais d'ignorer, je camouflais sa douleur et ma peine. Je protégeais les enfants.

Le politicien sourit. J'y vois l'annonce d'une attaque éminente. Son sourire est différent de celui de mon ex, mais tout de même fait pour me piéger. Je baisse la tête. Les yeux rivés sur la pointe de mes chaussures, j'ai l'air d'une patate à point pour la purée. Je cherche un prétexte pour fuir un type que je ne connais pas, et que pour me déculpabiliser, je prétends ne pas vouloir connaître alors que j'ai besoin de ses services.

—Vous avez demandé à parler à monsieur le maire.

Jouant la connivence politique (on ne sait jamais), il baisse le ton et ajoute :

—Gendron, pour vous servir.

Contrôlant et manipulateur. Évidemment, l'un ne va pas sans l'autre. Ça ne marchera pas, j'ai trop donné pour endurer la moindre tentative.

Je cherchais l'agent d'immeuble, mais je réalise qu'il se fait tard, je reviendrai.

Le commis disparaît derrière une pile de papier hygiénique en solde, la caissière arbore un air d'indifférence intéressé et les trois vieux mettent un frein à leur conversation. Je les regarde avec dédain.

La main à l'immense caillou agrippe mon épaule. Quand je la regarde, sa prise se resserre.

—Nous avons deux bonnes heures devant nous, dit le maire.

Je réagis mollement. Mon comportement intrigue les trois anciens, qui s'échangent des œillades. La pression sur mon épaule ne laisse aucun doute ; il tient le poisson et ne le laissera pas filer. Il me pousse dans son aquarium et ferme la porte. Je jurerais avoir entendu un verrou.

—Vous cherchez une maison, peut-être une terre à bois ? Vous trouverez sûrement ; tout ce qui se vend passe obligatoirement par moi. D'où arrivez-vous, comme ça ?

—Plutôt un chalet ou un camp de chasse. Quelque chose de simple à prix abordable.

La précision sur le prix lui fige le sourire. Il attrape un cartable

sur une tablette, le dépose sur un coin de table et l'ouvre à la première page.

—Tenez, ils sont tous là-dedans. Quand vous aurez trouvé, faites-moi signe.

Il me contourne et feint de s'affairer à autre chose. Il m'a eu. L'instinct pousse la bête à tenter l'évasion. Je me lève, marche et m'arrête face à la porte. Mon cœur se trémousse comme une queue de poisson. Lorsque j'agrippe la poignée, trois vieilles paires d'yeux sont aux aguets du moindre de mes agissements et une quatrième me chauffe la nuque. Je me rassois et commence à feuilleter le ramassis d'inscriptions.

Une longue demi-heure a repoussé la fuite, pour tout de même en finir avec les descriptions de cabanes. Le prix en élimine la majorité. Pour la forme, deux sont retenues. Gendron se contente de répéter les notes du formulaire. Son attitude est de celles que je ne veux plus supporter. Je me sauve avant de perdre patience.

—Merci, je réfléchis à tout cela.

Inutile de m'attarder dans ce prétendu village, qui n'est finalement qu'un élargissement de la route nationale devenue un véritable champ de mines grâce aux bons soins des poids lourds chargés de bois. En plus de détruire le chemin, les mastodontes soulèvent une déprimante poussière rougeâtre. Les autos, l'enfilade de maisons mal entretenues et tout l'entourage en sont recouverts. Trois demeures tape-à-l'œil rompent l'atmosphère macabre. La plus extravagante trône en face de l'épicerie. C'est sûrement le domaine de monsieur le maire-agent-épiciier-manipulateur. Son gazon, coupé ras, juxtapose le terrain en friche du presbytère et de son église au revêtement à clins grisonnant parsemé de plaques rouille sur fond laiteux. Ce sont les vestiges d'un lointain blanchiment à la chaux.

Debout devant sa vitrine, Gendron regarde son client en fuite. Un petit nerveux, plus que vieux, marche sur mes talons. Son œil énergique me fixe du haut de ses cinq pieds quatre. Il me lance un désagréable sourire, suivi d'une tentative de rapprochement.

—Es-tu de la ville?

J'ai devant moi un placoteux en recherche d'anecdotes à colporter à son club de périmées. Et je n'ai pas l'intention de coopérer. Comme pour confirmer mon appréhension, il marche à l'arrière du pick-up, se

penche et joue à l'intrigué par le pare-chocs. C'est un prétexte pour lancer la conversation.

— Beau village, dis-je. Je cherche un hôtel... enfin, un lit où passer la nuit.

— Tu cherches un shack ? Il y en a pas mal dans le bout.

— J'ai vu ça.

— Y en a bien plus que ça ! C'est juste qu'il y en a qui ne veulent rien *savoir* du maire.

— Vraiment ? Il affirmait pourtant que tout ce qui se vendait passait par lui.

L'homme hésite, glisse un doigt en aller-retour sur le pare-chocs tout en gardant un œil par en dessous sur Gendron.

— Y aura beau dire, y en a qui se départissent de leur bien autrement.

— Et vous en connaissez, des chalets à vendre ?

Le vieux se rebiffe. La poussée de faux-fuyants le soulève d'un bon pouce. Son regard me transperce, tandis que je regarde la trace de son doigt sur le pare-chocs. Il nettoie son doigt crotté, puis dit :

— J'ai jamais dit ça !

Il simule la réflexion, et rajoute sur le ton de la confiance :

— Je vais en parler. Pour la nuit, c'est tout droit... La petite maison jaune. Tu vas être bien servi... C'est la fille à la mère Charbonneau qui tient ça.

Depuis le début, monsieur le maire est planté devant sa vitrine. Il observe le vieux et ne semble pas aimer nous voir discuter.

À la maison jaune, la portière du pick-up volontairement laissée ouverte, les fesses appuyées sur l'aile, les bras croisés, je patiente. Quelqu'un viendra sûrement. Une ou deux minutes d'attente inutile m'obligent à m'approcher de l'entrée arrière, dont l'aspect de cagibi ouvert aux quatre vents sème l'inquiétude. Il y a deux escaliers. Un mène au sous-sol d'où monte une forte odeur de moisi, l'autre conduit à la cuisine.

Debout devant la porte, dos vouté, ne sachant quoi faire de mes mains, j'ai l'impression de me retrouver là où je ne devrais pas. J'ose trois coups discrets. Personne ne vient. Pourtant, la télé hurle l'événement du jour. Mon malaise m'emmerde, je frappe... trop fort. Enten-

dant finalement quelqu'un arriver au pas de course, je plie l'échine.

— Ça fait-tu longtemps que vous êtes là ? C'est à quel sujet ?

Une corpulente presque vieille accapare l'embrasure de la porte. Des pantoufles usées à la corde, une robe défraîchie et un épais maquillage recouvrent sa carcasse. Même les pommades ne camouflent pas les ravages des années. À sa face s'accroche un air agressif sur une surface de fausse sensibilité. Sa façon de me regarder trop semblable à mon ex me déplaît. Mon martelage de porte me gênait, voilà qu'arrive une femme apparentée à celle que je fuis. Et que j'ai déjà retrouvée deux fois dans le corps d'une autre femme en moins de trois heures. Son physique ingrat n'a toutefois rien de mon ex, qui avait de la classe et le sourire pincé. Or, celui que j'ai devant les yeux est artificiel, sur un regard profond. Pendant qu'elle me fige, j'ai l'air d'un innocent incapable de s'exprimer.

— C'est tu pour Gérard ?

La presque vieille balance ses bras de haut en bas, comme pour encourager l'épais à parler. Elle n'est pas belle, mais elle respire la confiance en soi. Si bien, que j'associe son assurance au harcèlement que me faisait vivre l'autre.

Mon ex. questionnait, elle m'accusait sans preuve et reprenait encore et encore. Elle disait : « Je t'ai sacrifié ma vie », un sous-entendu voulant dire : « Qu'attends-tu pour me donner la tienne ? » Je n'avais pas à la lui donner, elle se servait ! Ce qu'elle appelait de l'amour était devenu une revendication de fidélité en tout. Je me devais de n'exister que pour elle.

— Luo... lou... louez-vous des chambres ?

— Non... oui... C'est-à-dire oui pour la chambre. Excusez... c'est leurs folies... ça me met tout à l'envers. C'est pour une nuit ?

— Une nuit, peut-être plus.

— C'est qu'on n'a pas l'habitude de recevoir des touristes en cette fin de saison. Passez au salon, le temps de préparer la chambre.

Puis elle crie : « Gérard, viens aider ! »

Les fesses timidement posées sur le rebord d'une inconfortable chaise, je regarde la télé recycler l'attaque. Le président déconne, les pseudo-experts défilent, les spéculations s'additionnent, l'horreur me secoue.

Une désagréable sensation d'avoir mal agi s'installe. Je me suis mal présenté. Je n'arrive pas à parler, je dérange, j'ai perdu la face. Mes tremblements, calmés depuis mon départ, sont revenus avec l'image de l'avion qui se désagrège à l'intérieur de la deuxième tour. Selon le psy, ces tremblements seraient reliés à l'insécurité engendrée par les innombrables autant qu'injustifiées attaques de ma compagne.

Son mal de vivre contrôlait sa vie et me détruisait. Pourquoi moi ? Parce que j'étais en manque. Elle avait choisi un pauvre d'amour qui ne se débattrait pas, de peur de perdre ce qu'il n'a jamais eu. J'étais effectivement en recherche de beaucoup, mais j'avais de la dignité et de la combativité. Elle n'a jamais gagné, mais j'ai tout perdu. Nous avons tout perdu.

Quand madame Charbonneau revient, je la suis à la cuisine.

— Vous prenez la pension complète ou juste la chambre ?

Pris de tremblote, je sais que ma voix sera chevrotante. La regarder aggraverait mon cas, alors je fixe le papier peint bizarrement orné de fruits et de légumes sur une guirlande de fleurs.

— Un déjeuner et un souper ma... m'accommoderaient.

— Ça fait une chambre plus deux repas par jour si vous décidez de rester. Voilà la clé. On a déjà mangé, mais si ça vous le dit, j'ai un fond de chaudron de soupe encore chaude.

— Merci, madame Charbonneau. Le temps de me rafraîchir et je reviens.

— Ah, mon Dieu ! Charbonneau, ça fait un bout qu'on m'a pas appelée de même ! Aujourd'hui, c'est Tremblay Georgette.

— Excusez-moi.

— Y'a pas d'offense. Charbonneau... faut avoir du front ! Votre chambre se trouve au fond du couloir. Connaissez-vous le comique qui s'amuse à donner mon nom de fille au premier venu ?

Un vieux oublie son nom de femme mariée et elle se sent attaquée. En voilà une autre qui est incapable d'accepter une innocente plaisanterie !

Continuellement sur ses gardes, ma jalouse ne pouvait supporter l'humour. Pour elle, une blague cachait forcément un sous-entendu qu'elle cherchait et pour mon malheur, trouvait. Je l'entends encore affirmer le plus sérieusement du monde : « Si tu le racontes, c'est que tu l'as fait. » J'étais blagueur, elle me disait coupable. Et qu'importe

les détours et les entourloupettes utilisées pour y parvenir, elle avait toujours une réplique prête à appuyer le bien-fondé de ses fabulations. J'ai perdu le goût de rire.

Allongé sur un lit de fer bringuebalant et blanc pointillé de rouille, je regarde sans le voir le mur vieux rose rehaussé de chiures de mouche. Soudé au matelas d'un autre âge, je ne le quitterais pas si ce n'était du réveil, plus précisément son tic-tac qui inlassablement répète : « Ta soupe attend. »

Je sais que mon raisonnement est illogique, mais je n'y peux rien. Son attitude me l'a confirmé. Je suis coincé entre les quatre murs d'un nez si long que je me sens épié. J'imagine Georgette, l'oreille tendue, l'œil collé au trou de la serrure. Inventée ou réelle, la réaction est la même, je me fais tout petit, et reste en attente. En attente de quoi ? Qu'on m'accuse de les espionner, de fouiner, de prendre trop de place, de malhonnêteté. Ou encore, qu'on me trouve désagréable au point de me montrer la porte.

J'enfile le passage à pas de loup. Le vieux parquet craque, chaque pas trahit mon approche. Le ridicule me pèse, ce qui ne m'empêche guère de redoubler de prudence. J'imagine Georgette analyser les lamentations des vieilles planches, la longueur des enjambées, les temps d'arrêt.

J'entre dans la cuisine sur la pointe des pieds, et comme si je n'ai pas l'air suffisamment attardé, j'ai les oreilles teintées de ridicule. Un bol de soupe est déjà en attente sur un coin de table. Son service trop rapide confirme mes soupçons.

L'épaule appuyée contre le cadre de la porte du salon, je regarde le cauchemar du jour atteindre l'insupportable. Georgette passe d'une chaîne de télé à l'autre. Tous s'acharnent sur les regards hagards, les corps ensanglantés, le décompte des morts et sur la poussière. Une soif de vengeance plane dans l'air. Qu'importe le prix d'une guerre, on tient à recouvrir les carcasses de nos martyres du sang de nos ennemis. Depuis le matin, les stations de radio et de télévision nous gavent d'images insoutenables. J'ai un urgent besoin de respirer la nature, de voir les étoiles dans le ciel.

J'ai toujours aimé marcher la nuit. Un plaisir pour elle soupçonnable. Ce n'était pourtant qu'une apaisante solitude meublée de rêveries. J'arpentais le quartier à l'heure où les trottoirs se vident.

J'étais seul, j'avais la paix. Elle flairait une rencontre heureuse. Elle en était certaine. J'ai dû renoncer.

La fraîcheur d'automne ankylose grillons, crapauds et grenouilles. Le crissement de mes pas sur le gravier agrmente le silence. Je perçois la quiétude sous la pénombre du couvert forestier. Quelle beauté, quel calme ! Je n'ai pas tout quitté, tout risqué et fait tout ce chemin en vain.

Une ombre approche. Elle est grande et mince, avec aux pieds des souliers bizarres, visibles de loin, jaune fluo. C'est le commis de l'épicerie Gendron. J'ose un timide signe de la main. On se croise. Je compte ses pas. Un, deux, trois... il ralentit. On se retourne. Et, les bras ballants, les deux idiots attendent pour savoir qui adressera la parole à l'autre. Il dérange mes rêveries.

Bon, ça suffit ! Deux mots pour me débarrasser du boutonneux.

— Belle soirée.

— C'est pas trop froid.

— ...

— Avez-vous trouvé un chalet ?

— Non.

— Mon beau-frère a peut-être quelque chose.

— Il y a une vue ?

— C'est à côté, dans le chemin de la troisième concession.

« Y'a pas l'air brillant, le jeune ».

— Je peux visiter ?

— Y'é déménagé en ville.

— ...

— Y va appeler à soir... ou demain... Je vous en donne des nouvelles.

L'essentiel dit, nous nous séparons. Une faible voix rajoute :

— Parlez-en pas à mon boss.

De retour à la maison jaune, je croise un hyperbedonnant de six pieds aux allures de militaire. C'est monsieur Tremblay. J'ai droit à un rapide signe de tête. C'est peut-être un bonjour, ou vraisemblablement un « t'es qui toi ? » Je ne sais pas. Il est passé en coup de vent, s'est réfugié dans ses quartiers, sa chambre à coucher, adjacente au salon. Pas très sociable, mais ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Je m'enroule dans le vieil édredon, alors que ma tête bouillonne de rêves entremêlés de mauvais souvenirs. Incapable de trouver le sommeil, j'ouvre la fenêtre. Le ciel bleu métallique laisse voir la crête des collines à flot sur une mer de brouillard. Une certitude m'envahit... Ma piaule se cache quelque part entre cette fenêtre et l'horizon.

Trop préoccupé pour m'en réjouir, je rumine nos premières années. Je nous entends parler d'amour et de mariage. Comme je me sentais en confiance, j'ai osé parler de la disparition de mes parents, de mes blessures non cicatrisées et de ma volonté de ne jamais faire subir cette souffrance à mes enfants. Ses yeux et le retroussis de sa bouche disaient qu'elle absorbait mes confidences, qu'elle concluait et décidait, mais elle ne parlait pas. Déjà, j'aurais dû me questionner, lui demander son opinion, si elle comprenait et approuvait. Je ne le fis pas.

Elle ne s'est jamais confiée. Elle n'a jamais dit : « Je t'aime ». Moins amoureux ou naïf, j'aurais vu dans son regard un manque de compassion, perçu un cillement, une retenue. Aujourd'hui, le poids des souvenirs me pèse, mon ventre se contracte et j'ai mal.

Saturé de souffrance, je m'impatiente, et me sermonne. Je me répète de ne pas abandonner, que tout n'est pas fini. J'ai besoin d'un réconfort. Or, je n'ai que mes rêves ! Je force leur retour. Ils reviennent, se précisent. Je reconstruis ma vie, l'entoure de beauté et retrouve la joie de vivre. Enfin presque. Quelques trous compliqués, impossibles à combler, subsistent. Un couple d'adultes me hante. Ils sont partis en abandonnant deux enfants. Qui étaient-ils ? Et pourquoi ? Avaient-ils un cœur ? Si oui, qu'en avaient-ils fait ? Je n'ai jamais pu traverser l'étape des questions. J'ai peur des réponses trop faciles, des vérités douloureuses.

Je fais un pas arrière pour m'éloigner d'une possible déception. Je rattrape mes illusions de bonheur, ma réticence à aborder l'inconnu, de simplement prononcer le mot. À la recherche de plaisir, je farfouille mes nuages, et c'est le retour de l'horreur du jour, du souffle des explosions, des tours écroulées, de la méchanceté qui détruit tout.

Chapitre 3

Le soleil illumine une énorme toile d'araignée suspendue à un coin du plafond. Les Tremblay placotent dans la cuisine. J'anticipe le bruit de porte qui annoncera le départ du militaire. J'attends un faible son de serrure, mais je sursaute quand Gérard claque la porte.

Je m'extirpe de l'accumulation de vieilles odeurs emprisonnées au cœur du matelas. Il était temps, surtout après ma nuit d'enfer. J'avais trouvé mon petit paradis et j'aménageais le site à mon goût. Je retapais ma vie, et à un cheveu du but, elle revenait... Ses lèvres bougeaient sans qu'un son en sorte, mais je ne ratais pas un mot, pas une de ses critiques. Je fuyais, elle me rattrapait, tout s'écroulait et le cycle recommençait.

Mes œufs grésillent au centre d'un lac de saindoux fumant. C'est la preuve que la Georgette surveille le craquement des vieilles planches. Elle m'épie ; comme mon ex. Je n'en peux plus ! Je lui paie sa chambre et je me cherche un autre gîte. Me trouver un autre endroit pour dormir dans ce trou ? Il n'y en aura pas et je n'ai pas de temps à perdre en enfantillages.

— Ne refaites pas le lit, je reste.

Une mimique de contentement craquelle son maquillage.

C'est toujours mieux que mon ex qui ne souriait jamais. C'est faux ! Elle laissait entrevoir un léger rictus, lorsque convaincue qu'un de ses pièges s'était refermé sur l'accusation du jour. Plus la vermine se débattait, plus elle s'enfonçait. Et plus, la pseudo-victime se confortait dans sa fabulation.

— Pressez-vous pas de partir, le père Corneau devrait passer d'une minute à l'autre.

— Le père Corneau ?

— Bien oui, le vieux qui vous a dit mon nom de fille. Il vous a peut-être trouvé quelque chose.

Peut-être... en une nuit, elle trouve qui je suis, à qui j'ai parlé et ce qui m'amène ici. Vieille hypocrite !

— Avez-vous un bureau municipal au village ?

— Pour sûr. C'est dans l'appendice de la maison verte. C'est Gendron qui tient ça.

— Gendron, le maire épicier ?

—Pas lui, mais c'est pareil, c'est son petit frère.

Mais... Cette famille a une main sur les trois quarts du village !

Voyant le père approcher, je sors à sa rencontre. Cette *gère-mène* ne saura pas tout !

Je croyais qu'il suffisait de m'éloigner pour ne plus souffrir. Mais voilà que le sourire de l'un, le regard de l'autre, un pincement de lèvres, un mot mal placé, un rien, me fait prêter les sombres idées et la manière d'agir de mon ex sur les épaules de tout un chacun. Trois jours de route pour me débarrasser d'une misère et je continue à surveiller mes faits et gestes. J'ai quitté un combat pour tenter de trouver la paix et je récolte une bataille à finir avec son spectre.

Les gens parlent de stupidité, ils m'accusent de fuir. C'est qu'ils n'ont aucune idée de la profondeur des plaies à guérir. Les millions de tours de roue s'additionnent en kilomètres d'espoir, que j'utilise pour réfléchir durant de longues heures. Où s'en va ma vie ? Qu'est-ce que j'en fais, et comment ? Je ressasse les questions, je refuse les réponses trop faciles, et reporte les compliquées à plus tard. À après mon grand chambardement, à après mon installation dans l'ailleurs rêvé, celui qui me permettra d'oublier, de repartir à zéro.

À la distance s'ajoute l'espoir que la chaîne qu'elle retient fermement et depuis si longtemps s'étirera jusqu'à se rompre. D'un côté, je fuis, de l'autre je m'agrippe à cette foutue chaîne, alors que de lâcher prise suffirait. Amorphe et stupide ! Voilà ce que je suis. Et je le resterai jusqu'à ce que j'arrête de me buter à elle, de me complaire dans ma douleur.

Chapitre 4

— Bonjour, on me dit que vous avez trouvé quelque chose ?

— Ça se pourrait, mais on va pas discuter de ça icitte. Suis moé, y a du bon café en dedans.

Vieux ratoureux. « Je vais en parler », qu'il disait, et en une nuit, il trouve.

— Si c'est pas mon oncle Elphège. Vos rhumatismes vous font pas trop souffrir, à matin ?

Et voilà ! J'avais raison de me méfier... C'est son oncle.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Bois ton café, le jeune. Ça sera pas long, j'y arrive.

— Savais-tu que Gendron travaille pour faire nommer le petit Roger curé de la paroisse ?

Georgette s'agite et pointe du menton une direction fictive.

— Le fils de sa...

Merde ! Le vieux comique se paye ma tête. Je lui enlève Georgette sous un prétexte quelconque, pour lui faire comprendre que son poisson ne mord pas.

— Il est bien votre café.

Elle se lève et empoigne la cafetière afin de refaire le plein. Ma tasse déborde. Elle me foudroie du regard. Plutôt que d'engager la conversation comme prévu, je souris bêtement.

— C'est pour moé, le café. Comme ça, tu cherches un shack ? On peut *savoir* ce que tu veux faire avec ça ?

Mais le vieux manipulateur me sort des mains de Georgette. Moi, l'antipathique, que tout le monde fuit. Je ne comprends pas. Nous n'avons échangé que quelques mots ! Ma vie auprès d'une suspicieuse chronique m'a trop appris pour ne pas voir qu'il me prend pour une poire.

— Pour les vacances.

— Passer ses congés par icitte, ça prend ben juste un gars de la ville pour aimer ça. J'ai peut-être de quoi. Si ça t'intéresse de passer par là, ça se trouve en passant par le chemin de la Ligne. Avant la grande descente, à main droite, tu vas voir *une trail* s'étirer au cœur d'une forêt pas piquée des vers. Tu t'y engages, au bout, y'a un shack. C'est pas compliqué, ça se trouve tout seul.

Le père ayant tout dit, il déguste son café à petites gorgées. Mais pour moi, c'est autre chose. Mon doute s'affiche. J'ai les traits tirés, les lèvres ravalées, et la Tremblay qui surveille et voit tout est aux aguets. Alors que sa face de nez fourré partout me fixe, elle m'oblige à troquer mon air sceptique pour une attitude désinvolte. J'essaie, mais sans conviction. Je me sais minable à ce jeu et je suis tellement fatigué.

Je suis fatigué de courir après le bonheur. Fatigué d'espérer voir maman resurgir, comme après un cauchemar, de voir papa traverser mes rêves les bras chargés de paquets. Je les déteste. Comme j'aimerais les rencontrer... une fois, une seule. M'approcher, les toucher, qu'ils me touchent, qu'ils me parlent. Ils me manquent. Même si ça fait longtemps, même si j'étais jeune et probablement braillard (c'est peut-être justement pour cette raison qu'ils sont partis), je reste tourmenté par leur disparition. Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Je devrais peut-être les chercher. Je n'ose pas ; j'ai peur du face à face, peur de les décevoir. J'ai raté ma vie. Ils m'ont quitté, et ce faisant, ils ont amené avec eux la confiance en moi et envers les autres. Ma joie de vivre détruite, je n'ai jamais pu camoufler mes états d'âme derrière un sourire. L'accumulation de frustrations m'étouffe du cœur aux tripes. Elle me transperce de pore en pore, jusqu'à la profondeur des rides au front, en passant par les yeux au sol et le dos vouté.

J'ai vu la Georgette distribuer son insupportable regard en parts égales et je continue de l'assimiler à l'ex. J'ai décidé qu'elle ne m'aime pas et je ne peux m'empêcher de lui rendre la pareille. Je la juge sans la connaître. « Elle n'est pas mieux que les autres et tout le monde me veut du mal. » Je dis cela en sachant que mon opinion est arbitraire et probablement fausse, mais je persiste. Comme l'ex, je m'accroche à mon idée. Même ici dans ce foutu bled perdu où personne ne peut me juger, encore moins me détester, car je ne suis qu'un étranger de passage. J'arriverai peut-être à regarder les gens objectivement, à ne plus les évaluer sur une première impression faussée par ma douleur, mais pas maintenant. Plus tard... Avec le temps, après la reconstruction.

Avant, je me pensais en réaction contre les chuchotements et les yeux réprobateurs posés sur le sans-façon dans son coin. Elle me surveillait... les autres aussi. Je ne le supportais plus. Je suis parti. Elle n'est plus là pour influencer mon comportement ; depuis, c'est tout ce

qui bouge qui me veut du mal. J'ai besoin de travailler sur ma petite tête de sans-allure en manque de... ? Peut-être d'amour... bon, enfin !

Les gens me disent infréquentable. Ils ont peut-être raison, d'où ma décision de vivre reclus. Car, j'en suis convaincu, c'est là-bas, parmi les bêtes qui ne veulent de mal à personne, que j'arriverai à relever la tête, à la tenir haute sans me faire dire que ce n'est pas bien, que ça ne se fait pas, que je suis sale et sans morale.

Voyant le père me faire des œillades en coin, je me rabats sur lui.

— Et c'est loin le chemin de la Ligne ?

— Tu connais pas ? Cré gars de ville, ça parle de tout pis ça connaît rien ! Par là, une demi-heure trois quarts d'heure... à la ligne électrique, y a un chemin d'abattage, qui comme par pur hasard se nomme le chemin de la Ligne. T'as plus qu'à tourner à main droite.

— Je peux parler au propriétaire ?

— Commence par voir. Y sera toujours temps d'en dire plus après.

— Et le prix ?

— J'ai dit, va voir.

Va voir, va voir... Il me prend pour le con prêt à suivre le premier venu sans questionner !

Mon ex me croyait naïf au point de ne pas comprendre ses entourloupettes. Encore elle ! Va-t-elle un jour sortir de ma vie ? Je devrais la museler... quelle douce revanche ! L'ignorer serait bien.

J'arrive chez le secrétaire, qui est effectivement le frère de l'autre, mais en version sympathique. Il a tout du bon gros boucher de quartier capable d'offrir la côtelette plus chère que la compétition sans que la clientèle trouve à redire. Il peut ravalier son sourire de fonctionnaire bien intentionné, car la manipulation, je connais.

— Bonjour, je cherche le chemin de la troisième concession.

L'autre Gendron étale une carte aux coins écornés, puis pointe une minuscule ligne pointillée noire.

— Là, à gauche, le deuxième embranchement après la sortie du village. Je peux vous demander ce qui vous attire là-bas ?

Il semble sympathique et poli, peut-être moins avide que son frère le commerçant.

— Un commis à l'épicerie prétend qu'un parent possède un chalet à vendre sur ce chemin.

— Oui, tout le monde connaît. Là, le petit carré noir. C'est un ancien camp de bûcherons à l'abandon. Comme il a été vandalisé à plusieurs reprises, ce n'est vraiment pas une bonne affaire. Vous me dites que l'information vous vient de l'engagé ?

— Pouvez-vous me donner une moyenne des prix sur ce chemin ?

— Vous voulez une évaluation ? Eh bien, c'est une ruine ! Cinq à six mille, ça me semblerait raisonnable.

Cinq mille, ça ne tient pas debout. Ce secrétaire de village se permet de saboter la valeur d'une propriété... Belle mentalité. J'espère qu'il ne jouera pas le même jeu avec l'emplacement du père.

— Et le chemin de la Ligne, pouvez-vous m'indiquer ?

Le sentier du père débute à environ un kilomètre de la mer, pour se terminer en cul-de-sac en bordure d'une baie. Sur le papier, c'est un lacet adapté au relief. La vue ne peut qu'être superbe. Je me penche sur la carte, à la recherche de ruisseaux, de marécages et du petit carré noir que je ne vois pas et qui selon le père, devrait se trouver au fond du cul-de-sac.

— Je cherche une construction.

— Je ne connais pas ce chemin.

Il ne sait pas ! Ça ne passe pas, la couleuvre est trop grosse.

— Ça me revient... Le père Corneau possédait un camp de trappe, là-bas. C'est probablement trop petit pour être indiqué sur la carte. Il l'avait donné à son plus vieux. Qui vous a parlé de ce coin de pays ?

— ...

— Son fils n'y allait jamais. Ça m'étonnerait qu'il en reste quelque chose.

— Et le fils, avez-vous son adresse ?

— Derrière l'église. Il est mort du cancer. Tout est retourné au père Corneau.

Le père Corneau est le propriétaire. Ha ! Le salaud. Imaginer me plonger dans un piège aussi grotesque... c'est qu'il me prend vraiment pour un imbécile. Il veut vendre, mais il me fait tout de même marcher ! Je vais jouer le naïf qui n'a rien compris et retarder notre

prochaine rencontre. Et si je me servais de Georgette pour lancer une fausse rumeur d'achat ? Elle ferait sûrement suivre jusqu'au père. Ça devrait le titiller, peut-être influencer le prix à la baisse.

Et ma contre-attaque débute maintenant, par une visite au camp de bûcherons. Rira bien qui rira le dernier !

Chapitre 5

Le secrétaire ne mentait pas. C'est un baraquement construit à la va-vite, vandalisé à l'extrême et qui n'est bon qu'à démolir. Ils l'ont judicieusement placé sur un monticule. À sa base, coule un ruisseau et un sentier zigzague jusqu'à lui. La forêt d'épinettes vivote depuis le passage des bûcherons. Au loin s'élèvent trois collines à peine plus hautes que la crête des arbres. L'endroit dégage tout de même un petit quelque chose. Spacieuse, l'ancienne cuisine peut être récupérable. Quant aux autres pièces, je pourrais les abattre et réutiliser les matériaux de démolition afin de rendre l'espace préservé habitable. Je vais revoir le commis.

Holà ! Je m'emballer trop rapidement. Il faut commencer par approfondir ma visite, prendre le temps de ressentir l'atmosphère, analyser les pour et les contres et me répéter que je ne cherche qu'à inquiéter le père. Je retourne au resto.

Abandonnée de tout spectateur, la télé recrache la destruction sous tous ses angles. La serveuse s'ennuie dans un restaurant vide. Elle se présente avec un torchon imbibé d'eau vinaigrée en main. Elle se penche et entreprend un nettoyage en profondeur de ma table déjà propre. J'y vois un prétexte pour me mettre son décolleté sous le nez. Je commande un café pour emporter, histoire d'éloigner de ma vue son intéressant étalage de peau à la subtile odeur de muguet.

Je sors d'un resto déprimant, en amont d'un village en faillite, et évite le commerce de Gendron, que j'imagine affairé à s'enrichir sur la pauvreté. Trois vieux discutent devant une église à ce point délabrée, qu'elle semble abandonnée. Faute d'un endroit convenable où aller, j'aboutis à la maison jaune solidement tenue par Georgette, une insupportable femme que je ne peux arrêter d'associer à mon ex. Je devrais fuir ce village, mais je ne le fais pas ; pourquoi ? J'ai tout de même fait la connaissance d'un vieux ratoureux qui ne me déplaît pas et qui semble prendre la vie du bon côté. Et la serveuse... elle me parle et me sourit comme à un habitué. Il est beau, son sourire. Holà ! J'ai juré de finir mes jours seul. Peut-être une petite aventure, sans arrière-pensée, rien que pour le plaisir ; je n'ai jamais connu cela !

Au salon, Georgette est collée à sa télé. J'ouvre un magazine,

papier glacé, abondamment illustré. Avec des photos et une présentation de très haute qualité, un sujet occupe tout l'espace : l'idolâtrie des armes à feu.

—Avez-vous visité, aujourd'hui ?

Mon attention faussement rivée sur un kalachnikov «qualifié d'indispensable joyau», je me dis que la Georgette vaut bien une petite raillerie.

—Oui... non... enfin, peut-être. Finalement, non.

La revue relevée à hauteur d'yeux, je surveille ma logeuse. Mon ex soupçonnait, espionnait. Je réalise qu'elle ne s'ennuyait pas. C'était tout de même un plaisir malsain qui la faisait souffrir.

Georgette se mord les lèvres, à la recherche d'une réplique capable de me délier la langue. Elle va bondir, c'est prévisible. C'est fou comme ses mimiques faciales me ramènent inmanquablement à l'autre.

Dès qu'elle entonne une première syllabe, d'un bond je me lève, comme poussé par la découverte d'une urgence oubliée. Le geste brusque, j'abandonne la revue sur le siège. Son contenu d'armes et de destruction disparaît sous la chaise. Je grimpe l'escalier en prenant bien soin de ne pas me retourner.

Réfugié au creux du matelas trop mou, une douce léthargie s'installe. C'est ce moment que Gérard choisit pour débarquer. Il jure, claque les portes, passe du salon à la cuisine, monte l'escalier avec la délicatesse d'un hippopotame, s'arrête à mi-chemin, redescend, et retourne au salon. Georgette lui ordonne de se calmer.

Il s'ensuit un silence frustrant et intrigant. Puis des bourdonnements impossibles à déchiffrer se précisent lentement, jusqu'à devenir des mots, rapidement suivis d'une nouvelle montée de lait de Gérard.

—N'empêche que le général nous avait avertis que ça arriverait.

—Veux-tu bien me dire de quoi tu parles ?

—Des terroristes ! Les fous qui se font sauter avec des bombes. Ils nous disaient : ils se disperseront, c'est fait ! C'est une guerre mondiale que le Président a déclarée.

—Une guerre de nez fourrés partout. Qu'ils arrêtent de se mêler de ce qui ne les regarde pas, pis c'est fini !

Merde, j'oubliais le commis.

Gérard n'en a pas fini avec sa crise. Je longe les murs en espérant ne pas attirer son attention. Le plancher craque, le bruit est infernal. À n'en point douter, tout le village compte avec un plaisir satanique chaque pas rapprochant le méchant étranger du valeureux Gérard. J'arrive à la cuisine, précédé par le plus fracassant des craquements. Gérard l'a évidemment entendu. Fin prêt, au garde-à-vous, bedaine en première ligne d'attaque, il attend l'ennemi face à la porte. Tout simplement risible. J'allais me payer sa tête, mais son regard m'en a empêché.

— Bonsoir, monsieur Tremblay. Belle soirée, hein ? Permettez, je sors.

Il ne bouge pas. La Tremblay le fusille du regard pendant qu'il en remet. Je lui lance un expéditif pardon et file par sa gauche.

L'épicerie s'apprête à fermer. Je vois le gros Gendron qui compte la caisse, mais où est le jeune ?

— Bonsoir, monsieur, je cherche le commis.

— On ne peut pas le déranger, il travaille. Dites-moi ce que vous lui voulez. De toute façon, je vous l'ai déjà dit, tout passe par moi.

Il se prend pour qui, le gros ? Une belle grande aiguille dans sa bedaine lui ferait le plus grand bien. Ça dégonflerait sa prétention. Si le commis travaille, c'est qu'il est là. En ce cas, je vais l'attendre sur le chemin.

Les souliers jaunes fluo arrivent.

— As-tu parlé à ton beau-frère ?

— Il devrait se rendre au chalet demain, aux alentours de midi.

— ... Comment ça, il devrait ? Je veux une confirmation, pas des peut-être !

Pourquoi cette brusquerie ? C'est le gros Gendron... Il m'énerve et comme je n'ai pas perdu l'habitude de déverser ma misère sur le dos des autres, c'est le jeune qui paie pour ma frustration. Mais non, je m'en fous de Gendron. C'est encore les relents de mon ex. Je viens de passer les dix dernières minutes durant lesquelles j'ai attendu à l'imaginer poser en martyr. Je l'entendais expliquer jusqu'à quel point elle avait souffert. Elle décrivait le monstre que j'étais, faisait allusion à mes innombrables aventures, fondait en larmes et tout le monde la croyait.

Chapitre 6

Ce camp me déprime juste à le regarder. Et c'est heureux : je ne suis pas acheteur. Je ne cherche qu'à manipuler le père. Le relief des collines est tout juste intéressant... Un argument de plus pour l'obtenir à mon prix.

Le beau-frère a acheté de l'épicier Gendron. Le secrétaire a évidemment manigancé en faveur de la famille. Il s'est fait avoir, j'en parierais ma chemise. Deux requins pour abuser d'un innocent, il n'avait aucune chance. Depuis, il a vieilli ; les gens lui ont peut-être expliqué. Toujours est-il qu'il a compris. Il passe pour le dindon de la farce. Il veut se débarrasser de sa dette. Une offre de cinq mille pour le terrain devrait suffire. Parler haut et fort, l'empêcher de réfléchir. Je mettrai ce jeune imbécile dans ma poche.

Elle m'accusait haut et fort et à répétition. Ce qu'elle a pu me pousser à bout avec ses allégations appuyées sur de faux soupçons qu'elle ressassait et améliorait d'in vraisemblables détails. Tant et tant, qu'elle en arrivait à croire qu'ils étaient vrais ! Elle trônait sur sa certitude de femme trompée. Ses attaques laissaient peu de choix. Ou j'argumentais, ce qui inmanquablement se terminait par une prise de bec et je n'étais pas de taille. Ou je me réfugiais dans l'atelier. Là, je travaillais, m'impatiençais sur une porte, un tiroir, l'emmerde qu'était ma vie. Je lançais les outils, endommageais un ou deux meubles et finissais la soirée à réparer les dégâts. Mais au moins, j'avais évité une altercation. Je n'avais pas perdu la face.

Le voilà... As-tu vu le souillon ? Et le pick-up... tout juste bon pour la casse ! Cinq mille pour un camion presque neuf. Non... quatre mille. Il n'a jamais possédé une telle somme.

— On visite, j'ai un déménagement qui attend.

Le minable est pressé ! Or moi, j'ai tout mon temps. Je lui envoie une ou deux critiques, histoire de jauger sa réaction.

— Ça ne fait pas dur à moitié... plus de portes... des trous partout. Une ruine à démolir pour reconstruire à neuf.

— Je veux juste savoir combien tu payes.

— Si je comprends bien, tu es prêt à vendre. De mon côté, je suis ici pour acheter. Cela dit, c'est à toi de me dire combien il te faut pour te débarrasser du terrain.

—Fais-moi une offre.

—Commence par annoncer un prix.

Muet comme une carpe, il attend que je me mouille. Je plonge ; à trois mille, uniquement pour en finir.

—Puisque tu y tiens, on va essayer à ta façon. Mon prix est de... on se comprend bien, c'est une offre de départ. Voilà, je l'ai déjà dit, on oublie le camp. Par contre, le terrain est petit, mais intéressant... Que dirais-tu d'un beau trois mille.

—Je ne suis pas venu ici pour faire rire de moi !

—C'est toi qui me prends pour un imbécile ! Je me suis informé, et sur ce chemin, les prix tournent autour des cinq mille.

—Trois mille, c'est trop bas.

—Es-tu sourd ? Je viens de te dire que c'était une première offre. Et puis de la merde ! T'avais qu'à dire ton prix.

—Dix mille, pas un sou de moins.

Dix mille ! Il est malade ! Je ne peux tout de même pas accepter de payer une telle somme ! Le secrétaire parle de six mille. Je peux me rendre jusqu'à huit, parce qu'il s'est probablement fait avoir. Donc, je m'essaie à sept, on verra bien.

—Dix mille, c'est beaucoup. J'en étais à trois, mais je peux faire un petit effort. C'est simple, chacun y met du sien et on se signe une promesse de vente avec un acompte en bel argent sonnante ! Voilà, mon offre est de sept... non... huit mille. Tu vois comme je suis raisonnable ? Ça me fait cinq mille belles grosses piastres de plus à déboursier. De ton côté, c'est à peine un petit deux en moins.

Mais... il fout le camp, l'animal !

Un fou ! Je lui offre huit mille pour un bout de terrain en friche et il me plante là, comme une vieille chaussette. Mais il est retrouvable. Le village est petit et tout le monde le connaît. Un instant ! Je ne vais tout de même pas lui confirmer mon intérêt. Il se pavane en vainqueur et continuerait à jouer à la tête de cochon. Et merde ! Je n'ai jamais voulu acheter. Je ne cherchais qu'à alerter le père avec une fausse négociation et je me prends au jeu. Mais non, c'est le secrétaire Gendron qui se payait ma tête avec son évaluation. Ça suffit ! Je n'aurais pas eu Gendron comme bouc émissaire que ce serait n'importe quoi, même le chat qui ne pouvait plus me supporter ! C'est moi, le con, un point c'est tout !

J'ai mordu à l'exagération d'un jeune sans expérience. Mon ex jubilerait. Elle tendait une perche, prétendument coulée dans le béton. Je me taisais, car son accusation était farfelue. Je jouais la carte de l'indifférence, encaissais les coups, faisais suivre chaque secousse d'un magnifique « à quoi bon parler ! » Mon mutisme lui prouvait mes torts. Elle bonifiait l'attaque. Ma riposte ne pouvant qu'être inutile, je résistais. Son scénario était simple et répétitif. Elle vidait son sac d'invectives jusqu'à ce que je craque. Pas à pas, l'accumulation des frustrations menait à l'inévitable confrontation. Comment ai-je pu endurer son manège sans me révolter ? C'est facile à comprendre : je l'aimais. Les premières années, du moins. Mais après... ce n'était que de la faiblesse et de la lâcheté. Ça y est, le mot est lâché ! J'ai vécu trois décennies de misère par manque de courage.

Taciturne, toujours de mauvaise humeur, incapable de réagir de façon sensée, j'envisageais le suicide. Elle n'avait pas ce genre de problème. Sa conviction de femme trompée justifiait son mépris. Devant les enfants, la famille, son homme n'était qu'un coureur de jupons sans morale. Leurs regards m'étaient devenus insupportables. Ses accusations et mon incapacité à faire face ouvraient la porte au non-respect et à la haine. Je me vautreais dans ma condition de mollusque, mais me prétendais patient. Je me sacrifiais pour les enfants en me persuadant que le temps ferait le travail. Les années ont effectivement fait leur œuvre ; elles ont tout détruit.

Les gens parlent de fuite. Leur sentence est trop facile. Je m'évade d'une bataille sans fin. Vaincre, écraser l'autre l'aidait à supporter son insécurité. Elle se refusait toute forme de compassion, qu'elle associait à de la faiblesse. Elle forçait l'amour l'épée sur la poitrine et avait le culot d'exiger le respect en retour. Elle se disait en manque de tendresse, mais concentrait son énergie à détruire tout ce qui pouvait s'en approcher. Je rêvais de vengeance.

Tremblay, Gendron, le souillon... j'ai fui une guerre pour une autre. Non, je suis la guerre ! Ma course au bonheur n'est pas réaliste. Quelques années de paix représenteraient déjà beaucoup. Et c'est possible, à la condition de me prendre en main, de laisser l'oubli prendre son temps. Il me faut réapprendre à vivre pour moi, arriver à me sentir suffisamment en confiance pour aborder la société sans appréhension. Ce souillon a tout de même ruiné ma journée. Je retourne au lit.

Chapitre 7

Me revoilà chez Georgette. Un retour si tôt en journée soulèvera certes des questions.

Mais elle est tout sourire. Je me croirais devant une femme ravie de me voir. Elle ne se réjouit tout de même pas de mon altercation avec ce jeune ? Mais évidemment, même que l'entière communauté des commères se colporte la dispute avec le fou de la place. « Le pauvre petit, il ne méritait pas ça. »

— Avez-vous passé une belle journée ?

Elle ne cherchait qu'à connaître mon emploi du temps. Je ne supporte plus ses yeux aussi bleus qu'un glacier. Ils sont heureusement moins revendicateurs et lourds de conséquences que les pointes de flèches de mon ex.

Une phrase assassine, appuyée de son regard de feu suffisait. Jeune, je restais ébahi devant ses yeux pétillants. C'était avant le fatidique oui. Naïf et ignorant, je ne savais pas reconnaître la haine. Ce ne fut pas long ; à peine en couple, les accusations se multipliaient déjà. C'était l'amorce d'insupportables années. Elle détestait les hommes.

Était-elle inconsciente ou sarcastique ? Toujours est-il qu'elle me reprochait de ne plus parler. Discuter, s'expliquer, se comprendre, j'aurais bien aimé. Une accalmie aurait aidé, mais il y en avait si peu. Toujours sur la défensive, privé de tendresse, je tissais mon cocon, protégeais mon cœur.

Un claquage de porte se fait entendre. Déjà huit heures ! Mais... j'ai dormi seize heures !

— J'espère que Gérard vous a pas trop dérangé. Vous savez pas sa dernière ? Il veut se partir une milice... pour se défendre des terroristes, qu'il dit.

— Ah bon. Ne m'attendez pas, je visite le chalet du père.

Le voilà, son fameux shack. Mais c'est charmant, superbe. Magnifique !

C'est un refuge solitaire, un complément à un contour d'une baie belle comme dans mes rêves. Il l'a construit sur le dos d'un empilement rocheux formant une falaise. Un petit bijou, sur une base inébranlable. Il n'était pas que futé... il avait du goût, le vieux.

J'aurais du ciel à perte de vue avec en arrière-scène, une fabu-

leuse forêt. Sa maturité donne une touche de mystère aux collines. L'escarpement est abrupt, avec à ses pieds une bande de sable parsemé de pierrailles. Un filet d'eau émerge d'une déchirure dans la paroi, et zigzague sur la plage jusqu'à la mer. Lichen et bleuets entourent le shack ; c'est le domaine des lièvres et des mulots. J'ai trouvé le paradis. C'est que le vieux m'a piégé, il me plaît.

Le shack de bois rond n'a qu'une source de lumière, soit la porte côté forêt. Son intérieur est à aire ouverte de sept pas sur douze. Le réaménagement m'inspire déjà. Déracinée par le vent, une épinette termine ses jours sur les ruines d'une bécosse. À quelques enjambées sous les arbres, un clapotis annonce la source. Mains jointes pour former un bol, je goûte l'eau délicieusement froide. Je n'ai plus à chercher, tout est ici. C'est plus que beau, c'est grandiose. Mes mauvais souvenirs ne pourront survivre à la force des couleurs et odeurs, à l'harmonie, à la quiétude que chaque recoin génère et qui nous caresse. Ici, tout est possible. Je vivrais au présent, je ferais une croix sur mon passé, le contraire serait trop stupide. Un lièvre saute à mes pieds. Le refuge s'enjolive d'un halo de brume larmoyante. C'est le bonheur. Enfin... peut-être.

Pressé de revoir le père, je marche d'un bon pas. Repoussant les branchages, les tentatives de manipulation de mon ex et mes idées noires, quelques-unes me fouettent le visage. Un pas me rapproche du rêve, l'autre accélère l'urgence d'un rendez-vous avec le père. À mon impatience s'ajoute la peur que le père profite de l'erreur que j'ai commise avec la fausse négociation pour encore tenter de me manipuler. J'ai mordu à sa première, alors que la mienne avec le jeune a foiré. Ici, tout se sait. De ce fait, le prix est probablement déjà revu à la hausse. Et le souillon, c'était peut-être un neveu ou un petit-fils.

Chez la mère Tremblay, son Gérard débordant d'alcool pollue cette fin de journée. Cet alcoolique est affalé sur le divan, la bouche entrouverte. Un filet de bave de couleur douteuse coule sur sa joue, suit les crevasses, puis contourne boutons et points noirs pour terminer sa descente en un cerne jaune sur un charmant coussin de satin vieux rose.

Georgette m'a promis un rendez-vous avec le père. Réfugié au creux du lit, sur le dos, les mains derrière la tête, j'entretiens l'euphorie. Je prends possession du shack, je marche en forêt... Elle est

si belle ! Je perce une fenêtre ; elle sera immense, face à la mer. Je construis un observatoire sur la falaise... Mais oui, pourquoi pas ? Je dégage le chemin de ses branchages, installe une barrière. Rêveur, au point d'aménager ce que je qualifie déjà de « mon paradis. » Je néglige volontairement l'inquiétant sourire de Georgette, de même que le père Corneau, un vieux capable de ferrer le poisson juste pour faire grimper le prix. Il veut la sécurité, alors que j'essaie de survivre. Mais c'est un sujet à ne pas aborder, il n'y verrait qu'une faiblesse à exploiter. Je suis son coup de chance, celui qui lui donnera ce qu'il n'a probablement jamais eu : « des billets de banque. » Lui, un trappeur ! Petit, minuscule, une moitié d'homme. Il ne devait ramener que des mulots. Il crevait de faim. Que va faire ce presque mort de mon argent ? Ses jours sont comptés !

Bon, je résume : je devrais cacher l'importance que son petit bijou représente pour moi. Oublier qu'il m'a piégé et qu'il espère s'enrichir sur mon dos. Et feindre le respect si je ne veux pas tout perdre !

Et ce satané passé impossible à ignorer.

Mais qu'avais-je donc fait pour que mes parents m'abandonnent ?

Chapitre 8

Enfin le jour ! Des heures à tourner et retourner les problèmes, les solutions, les plaisirs, les peines, les victoires et les défaites. « Il me faut cet emplacement ! » Cette phrase m'a déprimé toute la nuit, je l'avais toujours en tête. Je la reprenais, et l'analysais de tous bords tous côtés. Si bien, qu'elle est devenue un stimulant. Et là, je l'utilise pour me donner confiance et croire en mes capacités de négociateur.

Qu'importe l'heure, je n'ai pas besoin de la Georgette pour me préparer un café.

— Ça ne sera pas long, le café est en route.

Et dire que je voulais éviter de lui parler.

Un frottement de galoches annonce Gérard. Les yeux rivés sur le fond de ma tasse j'espère me sauver de l'obligation de sourire à l'alcoolique. Il entre, passe devant son pensionnaire, ouvre le frigo, plante son alcoolocéphale à l'intérieur, lâche un retentissant rot et referme la porte. Je m'éclipse avant qu'il se retourne. Georgette me rattrape.

— Vous ne partez pas tout de suite ? lance-t-elle en agrippant mon avant-bras avec sa main trempée d'eau de vaisselle. Et votre rendez-vous ? Le père Corneau arrive.

Déjà ! Mais c'est que le vieux s'impatiente. Évidemment... un poisson de cette qualité. Que faire ? J'attends, ou j'invente un engagement. Il ne faut pas indisposer son vendeur et cesser de le diaboliser.

— Puisque vous semblez y tenir, je remonte à ma chambre.

Il faudra nous éloigner de Georgette. Oui, mais pour aller où ? Chez le père ? À éviter. Au restaurant ? Trop d'oreilles tendues. À bord du pick-up ?

Que non : c'était la stratégie de mon ex. Pendant que j'écoutais avec la retenue d'un épais obligé de porter attention à la route, elle en profitait pour lancer une accusation choisie parmi les plus tordues de son répertoire. Aux aguets de mes réactions, un simple pincement de lèvres lui prouvait ma culpabilité.

J'ai trouvé !

Un bruit de porte ; c'est sûrement le vieux. Je descends... non... qu'il se languisse ! J'entends le réveil égrener les secondes... Une minute, puis deux... Ça suffit !

À la cuisine, Gérard, aux yeux moralisateurs, alerte le père.

—Y faut surveiller les étrangers, les terroristes sont partout.

Le derrière appuyé contre la porte du four, Georgette balance son torchon d'une main à l'autre. Le ratoureux ignore son acheteur, «il est de toute façon mordu.» Je lui fais un discret signe de la main... je tousso.

—Salut, le jeune! Savais-tu que notre Gérard veut partir son armée?

—Pas une armée, une milice! Vous ne raillerez plus le jour où vous quémanderez son aide!

—C'est pas demain la veille. Coudonc, le jeune, me ferais-tu faire un bout de chemin? Vu que ç'a l'air que tu te prépares à partir.

Le milicien nous suit en faisant tambouriner ses bottines sur les vieilles planches. La cavalcade de pas résonne sur nos épaules. La portière du pick-up en main, le père, tout sourire, pointe Gérard, en arrêt sur le pas-de-porte:

—Regarde-lui la face, un vrai rouge-gorge.

Nous montons à bord, tandis que l'oiseau chanteur reste seul avec sa mégalomanie.

—Ralentis, on arrive à maison.

—J'allais vous proposer une petite promenade.

—Si c'est parce que tu veux pas parler devant ma femme, elle a pour principe de pas se mêler de mes affaires, réplique le père en me servant une grimace qui se veut un clin d'œil.

—Avez-vous pensé à Gérard, aux magouilles qu'il imaginera s'il nous voit entrer chez vous?

Le vieux trappeur me scrute des pieds à la tête, gratte sa tignasse d'un blanc jauni, puis répond:

—À bien y repenser, c'est peut-être mieux que ça se fasse pas chez nous. As-tu une idée?

—À votre chalet. Et ne me dites pas que c'est trop loin.

—Pas un chalet, un shack. Écoute, j'ai vite compris que ça donnait rien de faire le *smart* avec toi. Ça fait que si t'en as, d'autres idées de même, tu le dis de suite.

Il insiste sur le mot shack. C'est parfait, ça réduit le prix.

—J'ai rencontré Gendron. Ça, vous le savez déjà, mais, ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il affirme que vous n'avez pas mis les pieds au shack depuis des lunes... D'où mon idée de vous y conduire.

Et vous ne serez pas déçu.

Il laisse filer quelques nuages et rétorque :

— C'est vrai que ça fait des années que j'ai pas vu mes arbres... juste les regarder pousser.

— C'était la belle vie ?

— Pas tout le temps, mais quand c'était bon, ça l'était pas à moitié.

Je m'habitue à son sourire. Direct, il ne s'encombre pas de fausse diplomatie. Du genre impossible à supporter pour l'ex. Et ce qui n'est pas pour me déplaire, j'oublie mon mal dès qu'il ouvre la bouche. Quand nous approchons de son shack, il ravale son sourire. Reste à voir à quel prix il évalue ses sentiments.

Il découvre son chemin envahi de ramures. Il descend du pick-up en furie, néglige de refermer la portière et disparaît à grandes enjambées entre les branchages. Je le rattrape et le trouve figé devant un bouleau de bonne taille.

— Espèce de crétin !

— À crétin, crétin et demi, monsieur !

Surpris, il me regarde, d'abord interrogateur, suivi d'un rire des plus sincères.

— Pas toé ! On se connaît pas assez pour s'envoyer des petits noms. C'est après mon plus vieux que j'en ai. Je lui donnais toute une forêt pour le prix d'une promesse : la nettoyer et enlever le mauvais bois. C'était pourtant pas compliqué. On sait bien, une forêt jamais touchée. Il attendait juste de me voir sur les planches pour la vendre. Avoir su, y se serait débrouillé tout seul pour descendre dans le trou.

J'ai trouvé l'antithèse de mon ex. Il me plaît. Il ramasse une branche et la balance de gauche à droite en demi-cercle.

— C'est pas juste un terrain que je vends, c'est une terre. Oui, monsieur ! Trente arpents de bois debout. Elle prend sa source sur la grève, mais à marée haute, les terres d'eau basse appartiennent au Bon Dieu. À mi-chemin, y'a le plus beau rond d'épineux de la région et au bout, un petit ruisseau plein de gibier. T'as qu'à regarder les arbres, termine-t-il avec fierté.

— Regarder les arbres ? Je ne vois pas...

— Y voit pas... Un bois plus que centenaire, une forêt jamais bûchée... pis y comprend pas !

Le shack apparaît entre épinettes et bouleaux, effleuré par une poussière de brume. Les yeux du père s'embrouillent ; il oublie son chemin envahi de broussailles, de même que son acheteur. Il revoit ses arbres, ses vieux témoins d'une vie qu'il aimait et que belle ou pas, il acceptait de bon cœur.

Je le suis de mon pas lourd d'incertitude. Cet emplacement représente l'espoir d'effacer un passé encombrant à en perdre la tête. De ruminer jour après jour une vie des plus dévalorisantes me vide. Il y a des limites et je les ai atteintes. Je regarde à droite, à gauche, avance, recule, m'arrête, piétine et m'émeus jusqu'au souffle court, celui qui retient une larme. Mon rêve est sous mes yeux. Je panique. Est-ce que le père veut vraiment vendre et si oui, à quel prix ? Va-t-il refuser de me céder sa précieuse forêt ? J'ai peur de perdre patience, de ruiner ma dernière chance.

Je vois le père se faufiler entre ses arbres. Il a su s'y prendre pour me faire aimer une cabane, un petit rien qui s'impose seul sur son rocher, et qui n'existe que par la nature tout autour ! Trente arpents, c'est beaucoup trop ; sûrement aux dessus de mes moyens. J'ai fui, abandonné maison, boutique, inventaire, tout ce que j'ai gagné dans ma vie. Je n'ai mis la main que sur le fonds de roulement du commerce. C'était bien peu, mais suffisant. Après tout, je ne cherchais qu'un petit chalet, pas une terre à bois. Qu'importe le prix, j'emprunterai. Ce sera ici ou nulle part !

Je me reprends en main, revisite ; à l'émerveillement du début s'ajoutent des détails. C'est un arbre appuyé en caresse sur un rocher. Il y en a aussi un petit tout près d'un grand, crochu, la tête en ombre sur le dessus du premier, comme pour lui reprocher son audace. Et encore un autre, enlacé à un plus gros duquel il tire son suc. L'emplacement excède mes plus beaux rêves. Son attrait me rassure. Il calmera ma rancœur, guérira mes blessures. Puis, la vue de la bécosse en détresse sous une épinette en décomposition ravive le doute. Mon cœur fragilisé par le poids des frustrations est-il réparable ? Je suis forcé d'admettre que vivre ici n'est pas l'ultime solution, que le résultat final n'appartient qu'à moi, qui ne vois que le mauvais côté de la vie, qui déforme tout, et qui en veut à la terre entière.

Et me revoilà aux prises avec mes idées noires. Je m'appuie sur un érable ; il est solide, ses branches montent vers le ciel qu'il n'attein-

dra jamais, même s'il le vise.

Je pourrais simplement laisser s'écouler le temps, le laisser prendre son temps. Le bonheur, je ne peux empêcher l'expectative de me tourner autour. Tout comme je sais cette utopie hors d'atteinte, je peux reconstruire sur les ruines ; il en reste si peu. Vivre et mourir en paix, je n'en demande pas plus. Cette forêt déborde de vie... Je pourrai y inclure la mienne. Le prix ne compte pas, il me faut cet endroit !

Le hasard de nos circuits s'entrecroise devant la porte du shack. Ébranlé, le père me jette un œil pitoyable. Il a besoin de se retrouver seul. Je contourne le shack, et reviens lentement à mon point de départ, pour constater qu'il n'a pas bougé du seuil. Il regarde l'intérieur sans voir, car c'est sa révolte qui gronde. Il se retourne face à sa forêt et avance une main suppliante, comme pour dire : «Aidez-moi». Il parle à ses arbres. Je tends l'oreille ; ce sont des marmonnements que personne n'a besoin d'entendre. Le ton devient agressif. Un mot résonne, sec, semblable à un juron, suivi d'un long soupir de résignation. Et puis... il ne sait plus, ne veut plus. Il marche de gauche à droite, en combat contre lui-même, contre une décision qu'il ne peut plus reporter.

Face à la mer, quatre bûches bien placées se décomposent lentement. J'en choisis une. Le dos appuyé contre le mur de bois rond, je regarde le brisant se distendre, lécher la plage et s'en retourner. Je cherche une façon de couper court aux lamentations du père, de peur qu'il annule la vente. Il apparaît sur le coin du shack juste à temps, car j'allais consulter mon ex, me confier à cette femme qui ne pliait jamais devant la détresse de l'autre.

Le père choisit sa bûche. Assis côte à côte, nous regardons le vent souffler les nuages. Au détour d'une rêverie, renaissent les jours où l'on savait apprécier l'avoir, se satisfaire de peu et être heureux. Envoûté par le théâtre, par ses promesses, je n'ai peut-être pas tout perdu ! Comme on s'apprêtait à hisser les voiles, une noire nuée bouscule le ciel, une ombre apparentée à l'abandon d'un enfant par père et mère. Apparentée, aussi, aux jours d'attente, aux nuits de peur. À la naissance d'un enfant égaré au milieu d'inconnus. Je revois cette sœur disparue, recroquevillée dans son coin en suçant son pouce. Elle se console. Le père me sort de ma torpeur.

—C'est ben beau, tout ça, mais on n'est pas venu icitte juste pour rêvasser. Ça t'intéresse-tu ?

L'impatience du père ajoutée à mon anxiété me fait oublier les parures de marchandage.

—Votre emplacement me plaît ; faites votre prix, je suis acheteur.

— Je veux vendre, c'est sûr, mais pas trop vite. On va commencer par se parler, discuter des conditions. On se comprend bien... j'ai mes exigences !

Il parle sûrement d'argent ; dire qu'il commençait à m'être sympathique.

— Je ne suis pas riche, mais cet endroit me plaît. Faites-moi un prix raisonnable, et j'essaierai d'emprunter.

—Qui te parle de piastres ? La question est de savoir ce que tu vas faire de mes arbres ?

Je l'ai jugé et condamné sur une fausse perception. Des décennies à me faire servir cette médecine, et je l'applique à un vieux à la parlure sans double sens. Je n'ai jamais cessé de le diaboliser. Jusqu'où suis-je tombé ? Le choc est grand, j'aurais besoin de temps pour m'en remettre, mais le père veut une réponse, et tout de suite. La question est claire, mais pas facile. Je ne peux tout de même pas lui révéler mon intention de vivre dans un chalet en ruine. Il ne comprendrait pas. Encore moins lui avouer mon ignorance sur ce qu'il faut faire ou pas d'une forêt.

— Comme je vous envie d'avoir pu vivre ici. Des années que je cherche un emplacement de cette qualité. Je la veux au cœur de la nature, sauvage, sans compromis, accueillante ou inhospitalière ; un endroit vrai à ne pas manipuler, auquel on doit s'adapter.

Aucune réaction du père... Évidemment, je dis des conneries.

— Je réparerai ce qui existe déjà. Le toit est à refaire... Comme vous, j'utiliserai des bardeaux de cèdre. Pour ce qui est de la forêt, à part nettoyer le sous-bois, j'avoue ne pas trop savoir quoi en faire, si ce n'est de la regarder pousser avec admiration.

—Ça veut-tu dire que tu la bûcheras pas ? s'enquit le père en soulevant un sourcil.

J'ai compris ! Il ne se préoccupe que de ses arbres.

—Exactement ! Je peux même vous jurer que jamais un arbre de cette forêt ne sera abattu.

—C'est ça que je voulais entendre, dit le père. J'suis pas sûr d'avoir saisi de quoi tu parlais avant, mais quand tu dis que tu toucheras pas à mes arbres, c'est simple, pis ça se comprend tout seul. Y reste à voir si tu dis vrai.

J'ai le dos appuyé sur un mur assemblé de troncs de billots exposé aux quatre vents qui sera éventuellement à refaire avec des arbres de cette forêt. Du coup, je réalise le ridicule d'un serment impossible à tenir.

Le père se lève, se rassoit ; il essaie d'analyser la sincérité de son acheteur. Ses yeux sont sur moi, il cherche le signe, celui qui lui dira s'il doit lui faire confiance.

—Je l'ai donné à mon gars à la condition qu'il ne coupe jamais mes arbres. J'me doutais bien qu'y tiendrait pas sa parole. Y'avait pas juré. J'avais pas demandé, c'était mon fils. Là, j'ai pu de temps, mais ça veut pas dire que je suis prêt à me laisser avoir une autre fois.

Il s'arrête, pose sa main sur mon bras comme pour dire : « Écoute, c'est important ».

—Par icitte, une forêt, ça se compte en planches pis en colombages. Pis y faut pas prétendre le contraire. Gendron, c'est pas juste un vendeur de maisons. C'est aussi un massacreur de forêts. Des arbres, j'en ai trop vu passer couchés sur ses trucks. C'est pour ça que j'faisais accroire que je voulais plus me départir de mon bien.

—N'avez-vous pas d'autres enfants ?

—Mes filles ont quitté le bois dès qu'elles ont pu. Depuis, y vivent en ville. J'serais pas encore enterré qu'elles le vendraient pour s'en débarrasser.

Nous contemplons le vol d'un goéland. Il glisse au-dessus de nos têtes, dérive au large, revient, tournoie et disparaît sous la crête des collines.

—Comme vous, je déteste les bûcherons. Mettre la hache dans une forêt de cette qualité... j'aime beaucoup trop la nature pour en arriver à cet extrême.

Les joues minées du père se creusent davantage. Son regard descend jusqu'à mes pieds, puis remonte à mes yeux. Il me pénètre, comme s'il voulait déchiffrer mon âme. L'étrange mérite-t-il sa

confiance ? Il se tourne face à la mer. De longues minutes s'écoulent en silence. Saturé d'incertitudes, il passe à un faux-fuyant.

— Vois-tu le piton de roche, celui qui est au large ? Dans le temps, les loups-marins venaient se chauffer la couenne dessus. J'me demande s'il en vient encore ?

S'il change ainsi de sujet, c'est qu'il n'arrive pas à se décider.

— Et pour descendre à la mer, est-ce possible ?

— C'est pas facile. On partait de là-bas, à gauche, puis on descendait en lacet de bottine. Y'avait fallu étendre des échelles de corde. Faudra peut-être que tu fasses la même chose.

Et voilà : « il faudra ». Ce paradis m'appartient.

— Y pas à redire, c'est une belle terre à bois. Est pas grande, mais tu peux pas trouver plus noble. Les Gendron donneraient de la grosse piastra pour mettre leurs salles pattes dessus. Leurs ambitions m'intéressent pas ! Ça fait que je me suis dit qu'y avait peut-être pas mieux qu'un gars de la ville pour prendre soin de mon bien. Te souviens-tu du jour où Gendron t'avait poussé dans son aquarium ? T'avais pas aimé ça. On te regardait piétiner devant la porte. T'hésitais entre partir ou rester, pis tu t'occupais même pas de Gendron qui t'avait à l'œil. J'ai dit aux autres : « En v'là un capable d'y tenir tête ». C'est ce qui m'a décidé à te suivre jusqu'à ton pick-up. D'un autre côté, jurer c'est facile. Je veux juste être sûr que tu tiendras parole. J'aspire à un engagement solide que tu respecteras : pas en seulement aujourd'hui ou demain. J'ai besoin d'un serment qui tiendra même après ma mort.

— Écoutez-moi bien, je pèse mes mots, car ceci est important. J'étais marié à une femme convaincue qu'accorder sa confiance était une porte ouverte à la tromperie que tout homme ne manquerait pas de franchir. On dit que la confiance est un sentiment qui se mérite, et c'est vrai. Je n'ai jamais failli à ma parole, et pourtant, elle continuait à ne pas croire, même si je lui prouvais son erreur. Elle n'a jamais cessé de m'accuser des pires tromperies. Nous ne vivons plus ensemble. Vous doutez et ça me frustre, mais je vous comprends. On se connaît à peine. Pourtant, je ne rajouterai rien, sinon ce que je n'ai jamais cessé de lui répéter : je n'ai qu'une parole.

Le père se lève et va retrouver ses arbres. Les quelques feuilles encore soudées à leurs branches frissonnent sous la brise. Il approche tout contre les troncs. Il gesticule d'une main, puis de l'autre, comme

s'il exigeait une réponse de son armée de géants. Il se bat contre son destin. Incapable de résister plus longtemps, je me lève avec l'intention de le rassurer. Mais je ne bouge pas, j'hésite, je ne trouve pas la phrase magique. Quand il se retourne, tel un enfant pris en défaut, je me précipite sur ma bûche. Il réapparaît sur le coin du shack, fixe la mer, et parle pour lui-même. Ses paroles deviennent monotones, avant de s'espacer jusqu'au silence. Il regarde au loin, l'air de chercher quelque chose... Peut-être les bons mots, la façon de les dire, ou le courage d'en finir.

— Mon temps achève, autant la vendre tout de suite si j'veux pas être pris au dépourvu. De toute façon, c'est ça ou le troupeau de rapaces se darde dessus.

Il retourne sur sa bûche, siphonne sa pipe, et laisse filer la fumée entre ses dents. Un halo d'incertitude trouble l'horizon, puis se dissipe.

— J'la donnerai pas, c'est sûr. Quoi que t'en dises, le shack est une ruine. J'peux pas non plus compter le bois debout, vu que j'veux pas que tu le bûches. Remarque que j'prends en considération que t'as juré.

— Je me suis séparé de ma femme avec une idée en tête : refaire ma vie. Cette forêt fera partie de ma reconstruction et je la détruirais ? Regardez-moi... Est-ce que j'ai l'air d'un homme prêt à me laisser mourir ?

— Dans ces conditions, on va se contenter de regarder sans compter. Après tout, jurer c'est sacré, pas vrai ?

— Parfaitement ! Et je vous le redis : je tiendrai ma parole.

Le père s'accorde une interminable minute de réflexion, puis il reprend d'une voix à peine audible :

— J'sais pas ce que tu vas en penser, mais je suis d'avis qu'à dix mille, c'est un prix tout ce qu'il y a de raisonnable. Regarde... encore un lièvre. Ça doit faire le cinquième qui nous passe sous le nez depuis le matin.

Dix mille, trente arpents, un domaine, j'achète !

— J'accepte à une condition.

— Dis toujours.

—Vous me donnez la permission de commencer à dégager le chemin dès demain.

Le père sourit, son acheteur reprendra l'entretien de sa forêt.

—Je peux même te fournir un petit coup de main. Si ça dérange pas trop.

Cela dit, il ne peut retenir un cri du cœur. Un « *c'est fait !* » sec, comme une délivrance. Il ferme les yeux, savoure sa pipée et passe à autre chose. Peut-être au temps qui file ? Toutefois, au bougon, à l'antisocial aujourd'hui divorcé, contaminé par plusieurs décennies de vie auprès d'une compagne convaincue qu'aucun homme ne méritait sa confiance, à l'ex-homme marié frustré de se voir obligé de se reconstruire, une main écrasée ne suffit pas. Il me faut une promesse d'achat et de vente.

Voyant le ciel tourner au gris, nous levons le camp. Une agréable fraîcheur d'automne accompagne la brunante, les arbres enfilent leurs vêtements de nuit et un dernier rayon illumine la crête des épinettes. Incandescentes, celles-ci se découpent sur un fond métal sombre. Les bavardages seraient superflus.

De retour au pick-up, une fois la promesse de vente rédigée et signée, le document disparaît au creux de ma poche. C'est l'euphorie. Je sens mon rêve tout chaud sur ma cuisse.

Devant sa porte, le père doute encore. Je réitère mon serment. Sa femme, la seule capable de le faire reculer, nous observe par la fenêtre. Je pourrais parler de café. Il m'inviterait à entrer, et ce serait pour moi une belle occasion de savoir ce qu'elle pense de cette vente. Mais non ! Le mal forgé par des années de solitude n'ose plus, ou si peu, un faible et misérable dandinement de tête à cette femme susceptible de faire avorter la transaction.

Le vieux parti, mon ex revient. Je me défoule sur son dos. Je la tiens responsable de ma difficulté à parler, à communiquer, responsable de mon intolérance, et bien plus encore. Bien libéré et à court d'insultes, je lui crie ce que je considère comme la plus accablante des vérités. « Ce pays n'est pas pour toi ! Ton incapacité à aimer ne supporterait pas sa beauté ». J'ajoute à mon défoulement un énergique bras d'honneur, suivi d'un sentiment de profond ridicule, repoussé par un second bras levé. Après quoi, je lâche un imprévisible rire et mes yeux se mouillent.

Chapitre 9

Barricadé entre les quatre murs de ma chambre, je regarde une araignée se balancer, suspendue à son fil. Alors que ses yeux globuleux visent les miens, je revois Gérard que j'ai croisé un peu plus tôt au volant du camion de livraison de Gendron. Il y avait aussi, et surtout, son assistant, un homme aux larges épaules avec des yeux énormes qu'il braquait sur l'étrange.

Je refuse d'assombrir un si beau jour avec une vision aussi déprimante. Le temps est calme, les étoiles brillent. J'ouvre la fenêtre à sa pleine grandeur. La tête à l'extérieur, sur la pointe des orteils, le corps étiré à son maximum, j'empile des montagnes de nuages. Les conditions s'y prêtent, car aujourd'hui, j'ai fait un pas sur le chemin de ma future vie. Je bricole, je glane coquillages et crabes, je pêche, nage dans la mer, aménage un potager, débite le bois de chauffage. L'hiver, je m'enivre du soleil couché sur la neige folle. Je fraternise avec la faune. Les bêtes m'aiment et j'aime la vie. Je me réconcilie avec mon passé d'enfant rejeté. Et je suis libre, libre de partir, de marcher et de revenir quand je veux. De faire, d'entreprendre tout ce qu'elle me refusait, qui la privait de quelque chose.

Assez rêvassé ! J'ai un ordre du jour à planifier : me présenter chez le notaire, acheter des bidons d'essence, faire le plein d'eau, de nourriture, et puis quoi, encore ! La longueur de la liste des choses à faire éveille une agréable panique. Pourquoi attendre ? Gendron n'est pas encore fermé. J'empoches la liste, dégringole les escaliers quatre à quatre, abandonne Georgette avec sa question de nez fourré partout sur le bout de sa langue et lance le pick-up.

Une heure plus tard, je sonne à la porte du notaire. J'ai empilé sur la banquette, côté passager, les bidons d'essence, la nourriture et un bidule qualifié de débroussailleuse, que je me suis obligé à acheter pour flatter l'égo de Gendron.

— Bonsoir, maître, mon nom est Claude Jean, je peux vous parler ?

Il tend la main tout en se présentant.

— Maître Gendron.

Je ne peux même pas prétendre à la surprise. Il est toutefois l'antipode des autres Gendron. C'est un bas sur pattes, maigre et ner-

veux, avec une mèche de cheveux qui s'appuie sur d'épais sourcils. Et comme pour confirmer son désavantage, il a un nez pointu à planter dans le mur et une bouche en cul de poule. Son timbre de voix va de pair avec le physique. L'air sévère à faire rire, il aspire une longue bouffée d'une rouleuse aux effluves de tabac gris. Ses yeux se masquent derrière le halo malodorant. Il ne questionne pas, il confirme qu'il sait.

— Je vois que vous avez réussi à vous entendre. Donnez-moi quelques minutes, le temps de vous présenter un premier jet que vous n'aurez qu'à approuver. Sauf complications, le prochain rendez-vous sera réservé aux signatures.

Il prend des notes, hésite, biffe, reprend. Deux petites minutes de griffonnage lui suffisent pour résumer la transaction de laquelle je me sens exclu.

— Nous disons donc : un acte de vente et d'achat, entre messieurs Claude Jean, d'une part, et Robert Laliberté, d'autre part.

— Laliberté ! De qui me parlez-vous ?

— C'est votre vendeur !

— Mais... pas du tout, c'est monsieur Corneau.

Ses yeux exorbités fixent l'énergumène. Il n'en croit pas ses oreilles.

— Vous ne me parlez pas de la terre à bois en bordure de la baie à Corneau ?

— ...

Ce notaire de village me semble plus surpris par la perte de planches et colombages que de raison ! Et ça m'énerve. J'hésite entre lui dire d'oublier la forêt du père et de s'occuper des contrats, ou de me trouver un autre notaire. La forte odeur de sa cigarette me rappelle que mon ex ne tolérerait pas la fumée. De plus, petit et laid, l'homme est probablement la risée de tout le canton. Je lui présente la promesse d'achat.

— Dix mille dollars pour une terre à bois debout de cette qualité. Félicitations, monsieur, dit-il

Devenu risiblement amical, un sourire d'avidité s'accroche à sa face de petit notable. Les notes et corrections coulent dans une huile à saveur de susurrations intéressées. Arrivé à la rituelle poignée de main, il radote :

— Encore une fois, félicitations. Pour l'abattage, venez me voir. Je vous recommanderai la crème des bûcherons, avec les équipements de pointe.

— Merci, je n'y manquerai pas.

Enfin sorti. Je serais chanceux si le garage n'est pas déjà fermé. Perdre tout ce temps en d'inutiles léchages de cul : mes arbres ne sont pas à vendre !

De m'entendre dire cette phrase me fait réaliser que le Père, avec ses lamentations, m'a tout de même convaincu. Je prendrai soin de sa forêt.

Le garagiste, qui se nettoie les mains, enguirlande un énorme tas de chair.

— Je t'avais dit de me prévenir si quelqu'un venait pour de l'essence.

— M'en rappelais-pu.

Je décortique le colosse au pantalon noir, souliers vernis, chemise blanche boutonnée au cou, sur lequel se balance une tête au crâne dégarni. Il tient ses mains immenses loin sur le devant de son corps, comme s'il voulait prévoir le coup advenant le cas où il se ramassait tête première sur l'asphalte noir. Et lorsque ses grands yeux quittent la pointe de ses chaussures et s'allument, c'est avec un regard agressif, mais terne. Il les braque sur le garagiste, puis sur moi, retourne au garagiste, revient à ses souliers, le tout sans la moindre nuance de physionomie.

Le garagiste lui ordonne :

— Va au resto retrouver Tremblay. S'il n'est pas là, il est à la salle. Allez, décolle !

Mes soupçons se confirment, c'est bien le type qui aide Tremblay. Ses yeux globuleux l'ont trahi.

Lui parlant comme à un ado attardé, le garagiste lui envoie du *Chéri* à répétition.

— Vous l'appellez *Chéri*, c'est un parent ?

— Dieu m'en garde ! C'est un Moreau... Claude. Ça vient de sa mère. Elle ne l'appelait jamais par son prénom. Elle disait juste *Chéri*. Il faut dire qu'elle avait le *Chéri* facile avec tout le monde.

Demeurant un instant rêveur, il reprend son explication.

— Vu qu'il n'est pas très futé, il ne répond plus qu'à ce nom.

Mais ne vous fiez pas à ce qualificatif un peu cucul... Il est fort comme un bœuf et il peut soulever l'arrière d'une auto presque aussi aisément qu'un ballot de paille. C'est bien vous qui êtes à la recherche d'un chalet pour les vacances ?

Évidemment, il me connaît. Il espérait ma visite, question de confirmer les racontars. Le plein fait, je lui remets son dû en me gardant bien d'ouvrir la bouche. Enfin, si peu... que pour un petit merci.

J'arrive au resto avec Chéri en tête. Dangereux ou pas, un quartier de viande de cette envergure impressionne. À la serveuse qui m'adresse un sourire forcé, je commande le plat du jour. Mystérieusement, le colosse est absent. J'allais m'informer, lorsqu'une cacophonie de voix déstabilise la serveuse et son client. Le vacarme est suivi d'une tonitruante enfilade de « Yé ! Yé ! Yé ! », enterrée par une cascade de rires.

— Bon, voilà... le *Chéri* qui remet ça !

Devant mon visage déconfit, la serveuse explique :

— C'est Tremblay... il tient une de ses réunions avec sa gang de fous. Déjà qu'ils n'étaient pas reposants, voilà que Chéri se pointe ; depuis, c'est le bordel.

Une voix autoritaire envahit la place.

— As-tu fini de déranger ! De toute façon, tu ne comprends rien. Va plutôt au resto manger une frite.

Une demi-minute s'écoule dans le silence, suivi d'un retentissant :

— J'ai dit dehors !

C'est Tremblay. La porte de la salle s'ouvre et se referme, puis des pas traînants approchent. Ça ne peut être que Chéri. Je me lève alors que la serveuse se cabre, les yeux rivés sur le pâté intact. Le regard de cette femme que je ne connais pas me secoue. Je me rassois et m'attaque aux patates trop salées, à la viande trop grasse, et me défoule sur le mélange indigeste. Cette gibelotte ne passera pas, tout comme mes trente années de mollesse trop difficile à expulser.

Il y a eu mon ex que j'ai laissé me piétiner, ma mère qui m'a abandonné, et aujourd'hui, il y a Chéri et les autres. Je pourrais même rajouter la terre entière. Dans tous les cas, et encore aujourd'hui, j'ai toujours eu cette incapacité à mettre ma culotte. La même défense...

m'effacer, me faire oublier, et accumuler la frustration jusqu'à l'éclatement.

Elle anticipait ma perte de maîtrise tout en resserrant ses chaînes. Me jugeant anéanti, elle en profitait pour essayer de me soutirer une confession. Un ultime : « Crois donc ce que tu veux » ne la satisfaisait pas. Elle s'acharnait jusqu'à la colère, ce qui à ses yeux était un aveu, et m'accablait de honte.

Ses revendications m'épuisaient. J'étais petit, démuni, sans défense devant sa forteresse aux murs élevés avec les pierres de sa hargne et cimentés par mon manque de courage. Ce que j'aurais voulu ne plus me sentir concerné, devenir impénétrable, ne plus me laisser détruire ! Incapable d'atteindre un tel degré d'insouciance, je hurlais ma défense, jusqu'à l'épuisement du répertoire à invectives. Ceci fait, je cherchais un trou pour me cacher. Et puis les enfants revenaient de l'école. Tout heureux, ils se précipitaient vers le frigo. Alors, j'oubliais tout et repartais à zéro. Ma compagne ne m'accompagnait pas dans la reconstruction. À ses yeux, mes colères n'étaient qu'une tentative pour camoufler mes fautes. Elle bonifiait ses reproches. Elle énumérait mes innombrables aventures que par mon comportement j'avais, selon elle, eu le culot d'avouer. Elle se vengeait d'une contre-vérité en empoisonnant la vie du coupable. Après le départ des enfants, ce fut l'époque des bars. Deux ou trois bières et je me défoulais sur la première personne ayant eu l'imprudence de s'approcher.

Je veux, je tiens à croire en la force de l'amour. Ce n'est pas facile ; ma rancœur est si lourde et mon cœur trop sensible. Fragilisé par des parents indignes, je me laisse piétiner par la vie. Je traîne trop de blessures. J'ai peur du refus, des rejets, du mépris, du petit lit abandonné au centre d'une chambre silencieuse, avec, tout au fond, cette sœur blottie dans son coin et que j'enviais. Elle suçait son pouce à l'abri des méchants. J'ai longtemps recherché ce coin, le sien ou un autre, pour le partager avec un être aimé. Un coin où je ne me serais plus senti seul, où nous aurions été deux. J'ai, depuis, oublié la couleur des yeux de ma sœur, le reflet de ses cheveux. J'ai aussi retiré de ma mémoire les traits de père et mère, mais je me souviens du coin.

Je charrie une accumulation d'impressions et de certitudes mal comprises, une façon de voir les gens qui freine ma capacité d'aimer. J'ai peur d'exprimer mes goûts, mes souhaits, de demander, de ques-

tionner, de m'approcher des gens. Mon ex aussi traîne ses blessures. Depuis quand ? De quelle nature ? Je n'ai jamais pu le savoir. Nous aider mutuellement aurait pu changer notre vie. Elle me disait : ça ne te regarde pas.

La serveuse réapparaît avec un pot de café en main. Je refuse le liquide et lui tends un billet couvrant le repas et un généreux pour-boire. Ensuite, je ne bouge pas. J'attends qu'elle disparaisse avec le reste de pâté aux couleurs psychédéliques, ce qui ne tarde pas. Et pour mon malheur, je relance la question : où est le colosse heureux ? Peureux, je n'ose pas regarder. Une engueulade intérieure me force à relever la tête pour voir celui que je ne voulais pas : Chéri !

Partir, rester ? Il ne m'a pas vu. J'approche à petits pas. Le géant occupe les trois quarts de l'espace. Surpris de me retrouver si près si rapidement, je fige le temps d'un battement de cœur. L'essentiel est d'éviter ses souliers vernis. Je frôle sa carcasse chaude et flasque et j'accélère, poussé par un urgent besoin d'air pur.

À l'extérieur en un temps record, par la vitrine je revois le monstre. Il n'a pas bougé ; c'est normal, c'est un débile. Son cerveau trop mou n'a pas eu le temps de s'activer. Pourquoi cet innocent m'énerve-t-il à ce point ? Il me prend en grippe. J'ai connu pire. Elle ne faisait que cela, se nourrir de ma faiblesse. Holà ! Tu ne vas tout de même pas comparer un démuné à ton ex !

Guidé par les clients, Chéri voit l'ombre de l'étranger se déplacer devant la vitrine. Il s'agite, piétine et gronde comme un animal apeuré, pendant que ses bras tournicotent de tous bords tous côtés. D'un seul coup, comme précipité par une décharge électrique, il crie : « Gérard ! » Puis il se lance à l'assaut de la porte. De son côté, Tremblay ouvre la porte. Et vlan ! Chéri la reçoit en plein sur le nez. Il se retrouve au sol, bras en croix, jambes écartées, et gémit comme un cochon à l'agonie. Son groin saigne à flots. Tous rient, personne ne l'aide et Tremblay ne cesse de l'engueuler.

Sur le dos, étendu sur toute sa longueur, Goliath en impose. Il bave et renifle son sang. Une galaxie de gouttelettes écarlates enjolive sa chemise. Qu'on ne vienne pas prétendre que l'homme n'est pas foncièrement méchant !

Je fuis le spectacle avant que Tremblay ne découvre la cause du divertissement.

Chapitre 10

Georgette végète devant la télé, avec son inséparable téléphone à portée de mains. Un bol de soupe déposé sur sa bedaine-tablette complète le décor. Je suis de bonne humeur, mais demeure incapable de lui sourire. Je compense avec un bonsoir voulu chaleureux, mais qui sonne faux. Mon ex aurait dit : « Coupable ». Sa bouche entrouverte par la surprise affiche le doute, en même temps que ses yeux subitement devenus tout petits fixent l'étrange à la parlure bizarre. Alors que je me prépare à recevoir une rebuffade bien choisie, elle m'offre quelque chose qui a l'apparence d'un sourire forcé et retourne à sa télé.

Mon ex n'aurait jamais laissé filer une si belle occasion. Elle aurait parlé de choses et d'autres, pour subtilement faire bifurquer une innocente conversation en enquête. Mais alors, qui est la Georgette ? Une commère qui s'ennuie ou une gère-mène à éviter ? Je ne sais plus dans quel fourre-tout la ranger. Et moi, qui suis-je pour me permettre de classer les gens... un éternel frustré, un blessé chronique, ou un sans-allure ? Ma belle-famille ajouterait : coureur, menteur, invivable, malhonnête. Je me demande aujourd'hui si je ne serais pas un mélange de toutes ces emmerdes. Ça devient trop compliqué. J'expédie la commère et monte me réfugier dans ma caverne au plafond agrémenté de toiles d'araignée.

J'éteins la lumière, avec l'intention de me lover au creux de beaux souvenirs de jeunesse, du temps où l'impossible me faisait rêver. J'étais certain de l'atteindre un jour. J'en retrouve quelques-uns, que je n'ai pas su utiliser. Je préfère oublier. Je ranime mes rêves de liberté. Le shack réapparaît avec eux : les projets pour le rendre habitable, pour en prendre possession, en faire un chez-moi qui me ressemblera. Les idées tourbillonnent... Il y a les travaux urgents, les détestables, les agréables, les indispensables. Couché sur le dos, les mains sur la poitrine, je reconstruis ma vie. Elle va, elle vient, s'arrête, puis repart. Elle est belle, et tout dégringole, et ça recommence.

Je n'arrive pas à traverser l'étape des possibilités. Elles se compliquent et deviennent inaccessibles parce que c'est ainsi que je les vois. Je me restreins ; la peur des méchants me retient. Il y a dans un coin le lit à barreaux qui retient le bébé prisonnier, de même que

mon enfance perdue emmêlée à des souvenirs inventés, mais parfois vrais. Je pense à la solitude qu'elle m'imposait, mais qu'aujourd'hui je recherche alors que je pourrais reprendre une vie dite normale. Ah ! Si je pouvais aimer encore. Peut-être que je pourrais commencer par apprendre à vivre en société... je n'ai jamais pu. M'intégrer. Je voudrais bien, mais je n'arrive pas à aborder les gens ! J'aurais besoin de quelqu'un pour me guider. C'est trop tard ; on aide un enfant parce qu'on en a pitié, mais pas un vieil innocent.

Comment construire un rêve et garder ses deux pieds ancrés au sol ? Mes pieds peuvent bien s'envoler, pourvu que j'arrête de la rappeler. Il y avait son carcan ! Il y a aussi... et c'est peut-être pour cette raison qu'elle m'avait choisi : j'avais et j'ai encore peur qu'on abuse de mon incompetence. Ma famille d'accueil m'a lavé, habillé et bien nourri, mais pour ce qui est de la tendresse et de l'affection, celles-ci n'avaient pas leurs places. Je n'étais que le chèque de fin de mois. Je me suis fait seul ! Certains disent tout croche et de travers, mais moi, je préfère dire *différemment*. Je serais incapable de vivre un autre rejet.

Mes pensées s'égarent dans un labyrinthe d'incompréhension. Ma matière grise s'épuise, le sommeil me gagne.

Une porte claque. Merde, voilà Gérard qui débarque ! Espèce d'enfoiré, je dormais. Mais... le soleil brille, c'est le matin ! Levé et habillé en un temps record, j'arrive à la cuisine, le souffle court. Georgette et le père Corneau achèvent un café. Le vieux a déposé sa hache sur la table, à la gauche de son tranchant, près d'une assiette au creux de laquelle nagent mes œufs au centre d'un lac de saindoux. Georgette fait signe de prendre garde à ne pas éveiller Gérard. C'est donc le père qui a fait claquer la porte !

— Es-tu prêt ? J'ai effilé ma hache, à matin ; y manque plus que toé.

J'entends un familier bruissement de godasses, un rot, un gémissement de bête : Gérard approche. Un serrement de gorge broie mon mélange d'œufs et de gras. Le père dépose sa tasse. Un accord tacite nous pousse si rapidement à l'extérieur, que Georgette en reste bouche bée. Le museau collé à la fenêtre, pas remis de sa beuverie, l'alcoolique regarde le pick-up s'éloigner.

Sur le point de lancer la tronçonneuse, le père, en vieux bouc, s'obstine sur la largeur du chemin à dégager.

J'abats un bouleau jaune, puis il reprend son augmentation.

— La neige est encore loin, on a le temps de faire du bon ouvrage.

— Non, il y a le toit à refaire.

Il abat sa hache sur une branche, qui cède au premier coup. Je relance la scie. Nous formons une belle équipe, le travail progresse rapidement.

À la pause de midi, un feu chauffe le thé. Sa chaleur réchauffe mon corps et cajole mes nerfs toujours prêts à s'emballer pour des riens. Les mésanges nous entourent, un bruant entonne sa mélodie et nous parlons de tout et de rien. Le père regarde le pick-up chargé de boîtes, de sacs et de vieux meubles récupérés dans la boutique.

— Coudonc, traînes-tu ton gréement de maison avec toé ? me demande-t-il.

Je n'y échapperais jamais. Une question-enquête ramène inmanquablement mon ex, avec elle, mon refus d'agir devant ses soupçons et ses accusations. Et ce n'était pas que mollesse. Je piétinais mes sentiments, afin de ne pas répéter l'échec que j'avais connu avec mes parents. Les enfants avaient eu leur famille, j'en étais fier, mais le prix fut élevé : ils ne nous visitaient plus. J'étais déçu, et n'avais plus rien à perdre. Je me disais prêt. Prêt à quoi ? À tout ! Puis ce fut la honte de me prétendre capable du pire, de m'imaginer commettre l'irréparable pour assouvir un trop grand manque de liberté, d'y jongler comme à une épine sous le pied qui te martyrise et dont tu n'arrives pas à te débarrasser.

Il me faut un faux-fuyant, n'importe quoi, pour éteindre le brasier qui me dévore, me libérer du besoin de rejeter mes frustrations sur tout ce qui bouge, incluant le père. Je me précipite sur la tronçonneuse, qui paie pour mon incapacité à contrôler mes émotions. Les arbres tombent, le temps passe, la fatigue me calme.

Suivent trois jours de gros travaux. Jusqu'à ce matin, le père débordait d'énergie. Mais aujourd'hui, il traîne de la patte, s'arrête souvent et additionne les petits pipis. À la pause repas, il boit son thé, mais oublie son sandwich de rôti de porc. Réfugié sur la banquette du pick-up, il s'assoupit. En fin de journée, il y est encore. J'essaie de le ménager.

—Nous devançons l’horaire, peut-être que vous pourrez vous accorder une journée de détente ?

—T’inquiète pas... une bonne nuit de sommeil pis le bon-homme va être d’attaque.

Le matin, au mépris de son affirmation, il ne se présente pas. Le jour suivant... toujours pas de père Corneau.

Chapitre 11

Les mots du père me manquent. Il parlait de la lune cernée, précurseur de froid, de la hauteur des nids de guêpes, des pieds de vent. Il meublait les silences et racontait son passé, si bien que j'en oubliais le mien.

À ma quête de nouvelles, Georgette me reproche d'abuser du vieux.

—Ça serait-tu que vous avez encore de l'ouvrage pour notre pauvre Elphège ?

Pour toute réplique, je lui tourne le dos, mais elle me rattrape.

—Le faire bûcher comme une jeunesse... Vous allez nous le tuer !

Sa critique trop semblable aux accusations de ma jalouse me brûle l'intérieur. Ses lèvres se referment sur le mot tuer, des plis de mépris apparaissent aux commissures. C'est la copie de l'autre, sa démonstration de haine devant son homme qui n'était qu'un être sans morale. C'est la goutte de trop. Je lui hurle de se mêler de ses affaires, puis attends une contre-attaque. Elle donne un petit coup de tête de côté, visiblement de satisfaction et de plaisir. Elle ne cherche pas la confrontation, car ses yeux n'affichent pas la haine. Constatant qu'elle s'amuse à me faire perdre patience, j'en perds mes moyens. Je n'étais qu'un jeu, un passe-temps, une farce qu'une personne bien dans sa peau aurait tournée à son avantage. Gérard apparaît. Il était là ! Depuis quand ? J'imagine le gros tapi derrière une porte à étouffer un rire. Honteux de ne pas avoir compris leur manigance, ainsi que de mon incapacité à réagir devant une blague malhabile, je sors.

Merde, j'ai oublié mon eau ! Je me replie chez Gendron.

À l'épicerie, ce dernier tient la caisse. Les bouteilles d'eau ne sont pas encore déposées sur le comptoir qu'il attaque.

—Comme ça, monsieur préfère contourner le système. Ici, on n'accepte pas ça. Le pays a ses habitudes et les portes ne s'enfoncent pas sans conséquence.

J'ouvre une bouteille, puis vide son contenu sur le brasier qui me consume. Ce commerçant de pacotille veut empocher une commission d'agent non méritée. Il n'en est pas question ! Placé de façon

à apprécier les réactions de ses subordonnés, je tape sur le clou.

— Cette propriété n'était pas inscrite chez vous. Et si vous me dénichez un contrat de dernière minute, c'est mon avocat qui s'en chargera.

— Qui... qui... com... com... comment? P... p... pe... petit minable... espèce de, de... d'étranger.

Mes yeux se voulant méprisants s'accrochent aux siens. Nos regards se poignent jusqu'à l'épuisement. Satisfait de ma performance, ma main en éventail envoie promener l'affreux.

Deux engueulades en moins d'une heure, c'est trop. Je me défoule sur l'accélérateur jusqu'à ce que les roues du pick-up patinent de colère. Du coup, l'épicerie disparaît sous un nuage de poussière orange. Piétons, autos, mastodontes chargés de bois n'ont qu'à libérer le chemin. Sur le sentier, un innommable besoin de destruction s'empare de la bête.

Droit devant, la végétation particulièrement touffue s'élève en rempart. Le véhicule est hors contrôle. La colère et moi fonçons plein gaz sur le ridicule. Les arbustes s'écrasent avec fracas, emportant avec eux des lambeaux de peinture. Les ramures fouettent le pare-brise, un essuie-glace s'envole. Pas question de m'arrêter... du moins, pas avant qu'un bouleau plus imposant force le bon sens. Je pousse les freins à fond, faisant patiner les pneus trop usés sur la surface boueuse. L'arbre fonce à toute allure sur le pick-up. Je ne peux rien faire, sauf espérer que le fatalisme en ait assez et arrête tout.

Vision d'horreur! Le fatalisme se présente sous l'aspect d'un amas de pierres impossible à éviter. Le vieux tas de tôle est projeté sur la gauche, alors même que le volant m'échappe des mains. Un assourdissant bruit de métal torturé envahit l'habitacle, avant qu'apparaisse un dessous ruiné rendant le pick-up inutilisable. Brusquement, tout s'arrête. Ma tête heurte le pare-brise, mon cerveau tambourine.

S'ensuit un silence chargé de reproches, jumelé à une odeur d'huile surchauffée. J'entrebâille craintivement les yeux pour me rendre compte que la muraille de végétation coince les portières, que le bouleau embrasse le coin droit du pare-chocs et que les roches bloquent l'arrière. Par la fenêtre, côté passager, comme une couleuvre j'arrive à me faufiler hors de ma prison. Refusant de m'arrêter aux dommages, je lance la tronçonneuse, abats le responsable, me préci-

pite sur les branchages et saute d'une branche à l'autre sans prendre le temps de souffler.

J'ai les yeux brûlés par la sueur, les bras couverts d'éraflures et j'ai soif. Mais rien n'arrête ma crise de sans-allure. Il est midi, je continue. À quatorze heures, la fatigue me ralentit. Je dépose la tronçonneuse et constate le résultat de ma course au défolement. Un important bout de chemin est libéré. À la va-vite, d'accord, mais je m'en fous ! Le pick-up finira bien par étendre les branches oubliées. J'ingurgite une conserve de fèves au lard froides, m'accorde un repos tout aussi expéditif et relance la tronçonneuse.

L'ampleur du travail accompli aurait dû me calmer. Or, il n'en est rien ! J'ai nourri le corps, mais j'ai refusé de me raisonner, négligé la pause et relancé la scie. Si bien, que le poids de la fatigue alourdit la scie, qui me tombe des mains pour ensuite atterrir sur un amoncellement de branches. Encore trop tendu, je prends l'inventaire des dommages pour prétexte afin de ne pas me laisser choir sur une souche d'où je ne me relèverais plus. Côté droit, le pare-chocs louche vers le ciel. Si l'aile est en accordéon et le phare en miettes, le radiateur, lui, semble miraculeusement intact.

Après m'être faufilé sous le pick-up, je laisse bien malgré moi reposer ma tête sur un sol étrangement confortable. La vue des tuyaux d'échappement et silencieux bosselés de bout en bout, mais entiers, me fait sourire et puis rire. Une triste hilarité qui laisse couler une rivière de larmes. Les dommages, même s'ils sont spectaculaires, ne devraient pas empêcher le pick-up de rouler. Mes muscles se détendent, mon corps s'affaisse. Un incontrôlable relâchement de cinq, peut-être quinze ou vingt minutes, me cloue sur place. Je me fonde au sol, je suis bien. Au loin, je vois ma sœur ; je reconnais ses traits depuis longtemps oubliés. Elle me regarde, recroquevillée dans son coin. Se retrouver, se blottir l'un contre l'autre, rester ainsi jusqu'à la fin : oui, oui, oui... J'ouvre les yeux, je suis égaré. Je ne bouge pas et puis je réalise : mais j'ai dormi ! Je m'extirpe du dessous de pick-up en maugréant contre le temps perdu.

La tronçonneuse en main, le travail progresse à un rythme acceptable et régulier. Ce n'est plus la colère qui me fait continuer, c'est l'exutoire, l'évacuation d'une vie de frustrations.

La scie toussoie, c'est la panne d'essence. Je tombe à genoux sur un rond de terre nue. Mes tremblements se calment, mon corps s'abandonne dans une sorte de léthargie qui pour un temps s'étire. Le froid me ramène à la vie. Je me lève éreinté, m'accorde une minute pour oublier la douleur et commence à rouler les pierres hors du chemin. Sorti du guêpier, ma journée n'est pas finie... je dois me rendre à la station-service afin de refaire le plein, affronter le garagiste et si possible, remplacer le feu avant.

La nuit est claire et froide et le pick-up se comporte à merveille. Content que cette vieille mécanique ait tenu le coup, je me calme. Seul sur la route, je deviens nonchalant. La fatigue refoulée s'éveille lentement, mes réflexes s'alourdissent et ma vision s'embrouille. Je me secoue, puis me masse le visage et les yeux. Je suis épuisé; la ligne blanche zigzague, je vais prendre le champ. Je devrais m'arrêter... non... j'y suis presque. Je croise la maison du père; il était temps.

Chapitre 12

Les dommages subis par le pick-up font saliver le garagiste. À la vue du métal froissé, il ne peut retenir un petit sourire. « La facture sera salée. » Lorsque j'ouvre la portière, mon apparition lui fait oublier l'évaluation des travaux entreprise en douce. Je comprends que j'ai besoin d'un bon nettoyage.

Réfugié à la toilette, le miroir me renvoie l'image d'un clochard aux yeux veinés et aux cheveux couettés, parsemés de sciure de bois. J'ai les lèvres craquelées, boursoufflées par la soif. Au front trône un énorme pruneau bleu aux reflets orangés. La couleur de la peau disparaît sous la couche de crasse, d'épaisses coulisses de sueurs noires de suie séchée s'amorcent aux tempes, d'autres de la racine des cheveux. Elles s'entrecroisent au cou, pour disparaître à l'intérieur d'un lambeau de chemise tachée d'essence, de terre et de fèves au lard.

Un premier gobelet d'eau me varlope la gorge, semblable à du verre pilé. Le second a un goût de feuilles mortes imbibées d'huile, tandis qu'un troisième et un quatrième me replacent les esprits.

Merde ! J'ai oublié le notaire ! L'important membre de la famille Gendron n'acceptera pas l'affront : il vengera son honneur. Trop tard pour sonner à sa porte. Le téléphone ! S'il veut bien répondre...

— Bonsoir, maître, Claude Jean à l'appareil.

— Vous voilà enfin, je vous cherchais. Les contrats sont prêts.

— Ah oui ? Ah bon ! Merci, maître. Je suis agréablement surpris. Êtes-vous libre demain soir ?

— Oui, enfin peut-être. C'est que j'espérais vous revoir devant un café. J'aurais aimé discuter de petites choses... une proposition. Quand pouvez-vous passer à mon étude ?

— Que diriez-vous d'une heure ou deux avant la signature du contrat ?

— Ça me va. Alors, demain soir cinq heures. Mais je ne veux pas voir le père Corneau avant sept heures. Vous arrangez cela avec lui.

Mon notaire veut discuter de petites choses ! De quoi ? De rien, sinon que lui et son frère veulent ma peau ! Évidemment que tout le village suivra. Ils n'ont pas le choix, les Gendron ont le pognon. Et le raisonnement s'applique aussi au père Corneau. Peu importe les pa-

piers que nous avons signés, il refusera de me vendre !

Elle a quoi ma face pour que tout ce qui bouge s'acharne dessus ? C'est simple, elle reflète le minable que je suis ! Du calme, il n'était pas en colère ; il semblait plutôt soulagé que je me décide à appeler. De plus, les contrats sont prêts. Le rendez-vous pour les signatures est à sept heures et notre rencontre à cinq. Deux petites heures de discussion ! Pourquoi ? Que cherche-t-il ? Comme si je ne le savais pas ! Des billets de banque ! C'est le combat pour la pitance des rapaces. Le notaire a... non... *les Gendron* ont imaginé une arnaque à mes dépens. Et trop pressé d'en finir avec la paperasse, je n'ai fait qu'aiguiser leur appétit.

De retour à la toilette, une immense fatigue embrouille tout. Je songe à abandonner le nettoyage de l'attraction que je suis devenu, à courir, fuir, me trouver un coin pour oublier et me faire oublier. Et ce garagiste qui se languit en attendant mon explication... il salive déjà. Mais qu'attends-tu pour l'envoyer promener ? Je pourrais lui raconter leur tentative de fraude et profiter de l'occasion pour m'en faire un allié. Minute ! Ce gars me supporterait face au Gendron ? Je perds la tête. Le bonhomme joue le sympathique, trop pour être sincère.

De toutes les histoires envisagées pour satisfaire sa curiosité, aucune ne semble suffisamment crédible. Sa main de garagiste flatte l'aile, ses doigts suivent les contours du dégât, un éclat de peinture s'envole. Je retiens une démangeaison... lui dire de s'occuper de ses affaires, suivi d'une panoplie de mots choisis.

Mon ex disait : « Ton côté soupe au lait n'est qu'un manque de savoir-vivre ». Respecter une compagne soupçonneuse, accusatrice à tort, et à répétition. À quoi s'attendait-elle ? Des remerciements ? Elle m'aurait de toute façon traité d'hypocrite. Elle comptabilisait mes liaisons. Moi qui n'ai jamais pénétré une autre femme, elle en était à plus de trente aventures.

Je tends un billet pour payer l'essence, oublie la monnaie et fuis l'emmerdeur.

Au resto, trois miliciens pavoisent devant un groupe de villageois qui approuvent en silence. Des noms et des titres ressortent. Gérard, l'autoproclamé général, revient souvent. Ils baissent le ton pour parler du grand chef à l'identité secrète, mais connue de tous. Un petit gros aux traits d'adolescent attardé, qui prend la chose à cœur, porte

déjà un béret vaguement militaire et envoie valser les critiques avec une véhémence frôlant l'agressivité. Des têtes se tournent dans ma direction. C'est une belle occasion pour m'approcher, fraterniser, me faire connaître, parler, poser des questions... Or, je sors.

Chez Georgette, les bouteilles d'eau oubliées depuis ce matin n'ont pas bougé, appuyées contre le cadre de porte. Je laisse cette dernière entrouverte, le temps de les porter au pick-up. De retour à la maison, la tendre Georgette me reçoit. Ses yeux révèlent sa détermination à réactiver l'accrochage de ce matin.

— Mon oncle fait dire d'attendre avant de partir bûcher. Faire travailler un vieux comme une jeunesse : vous allez nous le tuer !

— Vous m'avez assez emmerdé avec votre bien-aimé-vieillard. Je veux la petite note prête pour demain.

Enfoui sous l'édredon, je cherche à donner un sens à la journée la plus affreuse depuis le départ de mes parents. Je n'en trouve pas, si ce n'est que ma vie en a eu assez de moi. De ma façon de la voir, de la comprendre. Elle m'a imposé un grand ménage et s'y est tenue jusqu'à l'extrême. Je me sens un peu ridicule, mais c'est fait et je n'y suis pas allé de main morte. J'ai fait place nette et expédié à l'épuisement des décennies de retenues. C'était l'ultime défoulement, l'étape obligatoire pour repartir à neuf.

Chapitre 13

Le soleil fait grésiller une toile d'araignée. Je m'oblige à regarder l'heure... Huit heures dix ! Je bondis hors du lit, pour y retomber aussi rapidement. Les muscles du sans-allure se vengent des derniers abus.

Le réveil égrène les secondes. Au diable les petites souffrances, je me lève en grimaçant, enfile mes vêtements dans la douleur, dégringole les escaliers, une main sur les reins, l'autre encombrée de mes guenilles empilées dans un sac à ordures. Le père est de retour. De le voir debout me rassure, mais je n'ai pas l'humeur aux retrouvailles. Il me sourit. Je lui rends un sourire crispé.

Bien en vue au creux de mon assiette, plutôt que le petit déjeuner, Georgette a déposé un bout de journal garni de chiffres. C'est la facture. Surprise ! Le total dépasse à peine mes calculs.

Me voyant retirer l'argent de ma poche, elle tend une main avide, et sa bouche s'anime, comme si elle retenait un commentaire. Mon regard la vise. Je me souviens de son manque de compassion, sa façon d'abuser de ma faiblesse, de me pousser à bout. Elle cultive la rancœur et s'en amuse. Ma jalouse, elle, s'en nourrissait. Je ne vois pas la nuance, ne veux pas la voir. Je retiens les billets. Je veux la voir s'impatienter, Ce qui ne tarde pas. J'étire le plaisir, je me défoule. Horreur ! Je lui reproche mes problèmes, je la rends coupable de mon mal de vivre. Je me venge ! Je suis devenu la copie de mon ex. Or, je ne peux pas, ne veux pas lui laisser cette image de moi. Rattrapé par mon air lâche, je laisse aller les billets et me lance dans une malhabile et inutile réparation.

— J'ai apprécié mon séjour chez vous.

Puis, la main tendue, je rajoute :

— Vous revoir sera toujours un plaisir.

Elle se cabre devant mon offre d'amitié. Je souris au rejet. J'empoigne le sac vert d'une main, la hache de l'autre, et le vieux me suit.

C'est là que Gérard apparaît. Il marche à grands pas et se place au garde-à-vous devant la porte. Ses yeux reflètent un trop-plein d'alcool et d'agressivité. J'y vois un stupide besoin d'impressionner. Le père me donne des petits coups de coude sur les côtes, l'air de dire :

«As-tu vu le gros épais?» Nous voyant approcher à petits pas, Gérard serre les poings et gonfle le thorax. Nous osons un autre pas. Il empeste la bière mal digérée.

—Tasse toé! ordonne le père.

La voix tremblotante du vieux déstabilise l'ivrogne, qui ouvre une brèche. Le père se faufile. Quand vient mon tour, une rotation du bassin me coince entre le cadre et sa barrique. C'est une situation que je n'avais pas vue venir.

—Si tu veux du plaisir, t'as qu'à rester dans le bout, terroriste!

Me voilà promu au grade de terroriste. C'est qu'il peut devenir dangereux, le con! Le Général cherche sa guerre, à tout le moins un début d'engueulade. Je l'abandonne, empêtré dans sa mégalomanie. Au pick-up, le père me reçoit tout joyeux. En retour, je ne peux lui offrir qu'un pincement de lèvres.

En sécurité dans l'habitable, je fais le jars devant le vieux, prétends être prêt à retourner affronter le gros plein de... Il me fait un clin d'œil complice qui pour moi, représente un diachylon sur ma solitude. Je prends le volant.

J'ai d'abord considéré le père comme une relation de passage, un mal à supporter le temps de finaliser la vente. Nous avons négocié, parlé de nos vies. De la sienne qui se termine, de la mienne qui recommence; une sorte de connivence s'est développée... enfin, quelque chose de ce genre, un sentiment nouveau et agréable, tout de même un peu embarrassant. J'ai deux annonces à lui faire que je ne puis à remettre à plus tard. Bonnes ou mauvaises, tout dépendra de la façon dont il les interprètera: je n'ai plus besoin de ses bras et la petite visite chez le notaire est pour ce soir.

Chapitre 14

Ce qu'il fallait dire est dit. Brutalement, je ne connais pas d'autre façon. Le père se frotte les genoux à deux mains.

— À... à soir ! J'pensais pas que ça s'ferait si vite.

Désolé pour le vieux, mais je me refuse cette faiblesse qu'est la compassion ; trop dangereuse ! Elle y voyait un prétexte au rapprochement que tout homme ne manquait pas d'exploiter à son avantage. Pour elle, un homme attendri au malheur d'une femme n'a qu'une idée en tête : le sexe. Trente années à servir de déversoir à frustrations, la citerne déborde, elle éclabousse tout ce qui l'entoure. Des autres, je ne vois que les défauts. Je fuis l'amitié par peur de la déception ; je me donne un air d'homme agressif pour contrer une possible attaque.

J'accepte d'entrer pour un café, parce que j'espérais cette invitation et que je n'ai pas eu à la demander. Sa femme m'observe avec appréhension. Les présentations faites, elle laisse filtrer un *bonjour, monsieur*, et retourne à son fourneau. Le père jongle. Je ne dis rien. Elle revient, puis dépose deux cafés sur la table. Ceci fait, elle recule de trois pas et d'un regard oblique, ne me lâche pas des yeux. De mon côté, toujours aussi nul, je ne trouve pas les mots pour dégeler la conversation.

— Comme ça c'est à soir que ça se passe ? dit le père, comme extirpé d'un rêve.

— À moins que le notaire nous découvre des complications, nous sortirons de chez lui avec les contrats en poche.

Le père boit son café à petites gorgées. Goutte à goutte, le liquide ressoude son aplomb. Son café terminé, il fixe le fond de sa tasse et reprend la conversation où il l'avait laissée.

— Quand bien même il voudrait, y a rien à trouver. As-tu entendu ça, la vieille ? C'est à soir qu'on signe.

Je tourne la tête afin de déceler une mimique, bonne ou mauvaise. Elle n'est plus là.

— C'est juste qu'a l'aime pas ça, les affaires d'hommes, mais trompe-toé pas... est pu là, mais à l'écoute.

Des affaires d'hommes ! C'est mon visage ravagé par les rides

de la frustration et mon attitude de brute en colère qu'elle ne peut pas supporter. Je lui fais peur !

Une série de coups frappés ébranle la porte. Le père se précipite, pose la main sur la poignée, s'arrête et écoute. Du doigt, il refoule le rideau, puis pris de panique, il ouvre.

— Monsieur le curé ! Entrez, je vais quérir la femme. Et il crie : Béatrice, y a le curé qui arrive !

Le prêtre traverse le seuil et fige sur place, libérant tout juste l'espace pour refermer la porte. La dévote s'approche du saint homme. Pendant ce temps, le père se démène pour refermer la porte tout en évitant de toucher la sainte soutane et son contenu. L'ecclésiastique savoure l'impact de sa visite inopinée. Ceci fait, il me regarde avec des yeux qui veulent dire : c'est lui !

— Monsieur le curé Germain, pour vous servir ; et vous êtes monsieur... ?

— Claude.

— Monsieur Claude... Je me suis laissé dire que vous êtes actuellement à négocier l'acquisition du bien de mon bon ami Elphège...

— Peut-être.

— Elphège, mon ami, il n'y a pas si longtemps, vous refusiez de vendre votre territoire de trappe et aujourd'hui, voilà que vous le vendez ! Alors, je me questionne : a-t-il agi sur un coup de tête, été influencé, ou mal conseillé ? Si tel est le cas, on efface tout. Je suis convaincu que monsieur comprendra.

Mais de quoi se mêle ce missionnaire raté !

D'un côté, le père fait mine de plier l'échine devant son curé. De l'autre, il me lance de ridicules petits signes de la main, tout de même rassurants. Je cherche une occasion pour laisser le ratoureux se démener avec son nez fourré partout de curé.

Le vieux se racle la gorge. Du gagne-temps avant d'avouer à son curé qu'il lui a menti.

— Vous savez, il y a des fois où il vaut mieux dire ce que le monde veut entendre. Ça veut pas dire qu'on pense pas autrement.

Après que je me sois levé en prétendant devoir partir, le vieux me raccompagne au pick-up.

— T'inquiète pas, je vais être fin prêt pour sept heures.

— Dites-moi, monsieur Claude, lance l'ensoutané qui se pointe

au même moment, on parle beaucoup de la présence de terroristes au village. Vous qui habitez la ville, en avez-vous vus ?

Mais toute la population n'a que les folies de Gérard en tête !

— Jamais. Peut-être vous adresser à Gérard, il semble s'y connaître.

Je l'ai déjà questionné, et j'en suis ressorti avec quelques réticences sur son analyse.

Chapitre 15

De retour sur la *trail*, je n'écoute pas les sermons intérieurs me dire de ne pas répéter les folies de la veille. Un prêtre sans-gêne qui prend son métier trop à cœur veut détruire mon rêve ! Pour la majorité, ce ne serait qu'insignifiances, sauf que j'ai l'impression d'écoper plus souvent qu'à mon tour. Les broutilles et les malheurs se sont additionnés à un début de vie catastrophique, d'où l'urgence d'enfin trouver la paix. Je veux revoir le shack, non pas demain ou plus tard. C'est maintenant ! Ma bottine s'alourdit sur l'accélérateur, les belles paroles s'envolent dans le tourbillon de poussière soulevé par mon besoin de retourner au shack.

L'inébranlable alignement de roches roulées hors du chemin apparaît à la manière d'une troupe de granites en attente de l'ennemi. Je crie : « Stop ! » J'appuie sur les freins avec la force de l'imbécile voulant arrêter l'impossible. Les pneus dérapent, je braque à gauche, les roues se coincent dans les ornières creusées par le pick-up il n'y a pas si longtemps. Le scénario se répète et se termine avec l'aile déjà amochée appuyée contre la souche du même bouleau, lequel bonifie l'œuvre entreprise la veille.

Cette souche nuit ; j'aurais dû la couper à ras du sol ! J'agrippe la tronçonneuse, qui se coince à quelque chose. L'impatience et un coup sec la libèrent plus facilement que prévu. Ma carcasse raidie par les abus ne peut éviter de reculer sur le cadavre du bouleau. Du coup, je perds l'équilibre, roule sur le billot et me retrouve sur le dos, les jambes suspendues au tronc. Je crie vengeance. « Je vais te débiter en petits morceaux ! » Ma scie ! Où est ma scie ? Ce serait un beau défoulement, si ce n'était de la fatigue et du découragement qui me clouent au sol, les jambes en l'air. Une idée se dégage de mon cerveau embrumé. Utiliser l'arbre à mon avantage.

Une corde et quelques jurons suffisent à me calmer. Le tronc solidement harnaché au pare-chocs, le billot semblable à un chasse-neige servira à repousser l'indésirable végétation. Je lance le grément à l'assaut des envahisseurs.

Comme prévu, l'attirail plie les fouets et autres branchages, puis les roues les rebattent au sol. Alors que le pick-up avance à pas d'homme, chaque minute me rapproche de mon but. Le temps passe,

les broussailles sont moins denses. Des relents d'air salin pénètrent l'habitable. Le shack devrait apparaître sous peu. La hausse d'anxiété se manifeste en gouttelettes de sueur. Alors qu'elles brouillent ma vue et ma patience, j'accélère.

Je le vois enfin, au contour d'un cèdre plusieurs fois centenaire. Il est entouré d'épinettes et de bouleaux, avec le ciel et la mer en toile de fond. Je m'arrête pour regarder, et contemple la paix.

L'air d'automne met la nature en attente. Une troupe de goélands se laisse bercer au gré des vagues. Intégrée à son environnement, la petite construction de bois rond trône sur son bout de rocher. Elle s'impose par sa simplicité. Il est beau mon refuge !

Le père a raison ; cette forêt est tout de même un bien à préserver. De plus, qu'on se le dise. Je suis ici chez moi et les emmerdeurs ne seront jamais les bienvenus ! Je me concocte un festin : saucisson sec, vieux pain, concombre ratatiné et fromage piqueté de moisissure.

J'achève mon thé à petite gorgée. Son visage de femme aigri apparaît au fond de ma tasse, le notaire l'accompagne. « Réveille ! Tu n'es pas encore propriétaire ! »

Maître Gendron et son maire de frère... Plus je cherche, moins je trouve de solutions pour contrer leurs manigances. Une certitude s'impose : cette famille veut ma peau, me voler ce qui ne m'appartient pas encore. Je panique, marche dans tous les sens, lance ma tasse à bout de bras. J'emmêle le batailleur au lâche, j'approche de la falaise, retiens le pas de trop. Je cherche un exutoire, quelque chose à détruire. Tout est trop beau. À bout de souffle, je m'effondre, comme si je venais de perdre un combat.

Une sterne plonge pour attraper son repas. L'éperlan résiste, se débat, puis lui glisse du bec. Il survivra.

Je revois mes colères suivies de honte, le découragement, l'obligation de continuer, les pénibles retours. Mes colères étaient affreuses. Évidemment, elle les provoquait avec ses accusations sans fondement. J'encaissais une première attaque relativement facilement, car, je l'ai déjà dit, je voulais résister. Elle ajoutait des preuves, des faits sortis de son imagination. Elle s'acharnait, mais jamais devant les enfants ou en public ; elle savait patienter. L'alerte passée, elle reprenait ses accusations en les étoffant avec des détails concoctés durant la pause. Ses yeux hargneux me fixaient. Son regard m'était insupportable.

C'était la colère avec son lot de grossièretés, d'infamies, d'injures, ses regrets, sa honte, son découragement et sa reprise en main devenue de plus en plus difficile.

Je me construisais une réputation d'homme agressif. Et c'est ce qu'elle recherchait : consolider sa condition de victime. Je l'ai compris trop tard. Quel mot, quelle méthode employer en défense contre des chimères ? À court de moyens, je criais. Mais je n'ai jamais levé la main ! Ho que non ! J'ai tout de même souvent perdu toute maîtrise. Ça n'arrivera plus ! J'ai fini de me battre. Sauf pour cette dernière bataille, contre les Gendron, mais dans ce cas-ci, ce n'est que de la légitime défense.

Mon retour dans le passé gâche mon plaisir. Je me défoule par le travail et débarrasse la boîte arrière du pick-up au pas de course, comme si ma fuite n'aurait jamais de fin ou que le temps m'était compté. Il l'est peut-être, car chaque carton, paquet, sac, s'alourdit de l'image du notaire assis sur le fardeau. Il me regarde d'un air de mépris. Il ordonne de tout recharger, de quitter l'endroit à jamais. Je proteste, m'accroche aux arbres, au shack, au panorama.

La peur de l'inconnu m'oblige à faire quelque chose... n'importe quoi pour ne pas plier l'échine, pour ne pas les laisser ruiner ma dernière chance. M'imposer, combattre ? Et si je commençais par me donner une apparence d'homme respectable ? Je récupère mon vieux costume de pingouin enfoui dans un sac à ordures. Le complet étalé sur le sol, l'évidence saute aux yeux. Le pantalon en accordéon et le veston en peau de singe ne camoufleront en rien mon allure de clochard.

Comment lui rendre son lustre ? Le frotter à mains nues ne suffit pas à réduire les plis. Bouteilles en mains, c'est la course à la source. Par trois fois je me ramasse la tête première dans les pousses de framboisiers. Une suite de sacres et blasphèmes m'aide à me relever. Je verse l'eau sur le complet. S'ensuit une bonne demi-heure de frottage et d'étirement du tissu. Malgré deux ou trois plis récalcitrants, le résultat semble acceptable. Mon pantalon et ma chemise à carreaux lancés au loin, j'enfile le costume humide. Le veston se cramponne à hauteur d'épaules. La main dans le dos, deux doigts agrippent un coin de justesse. Tirant, sautillant, tortillant, je lui fais prendre sa place. J'ai à peine le temps de retrouver mon souffle que le tissu gorgé d'eau gla-

cée me transperce. Mes dents claquent, mes genoux s'entrechoquent. C'est la course au pick-up. Le chauffage poussé à fond, j'hésite entre rester ainsi et récupérer mes vêtements secs, auxquels j'ajouterais une cravate. Si la chemise de faux bûcheron fait déjà sourire, la cravate, elle, ferait rire. J'embraye.

Je roule à pas de tortue afin de donner à la chaleur le temps de sécher le costume. J'arrive chez le notaire en sueur, mais tout aussi trempé, avec, pour ajouter du piquant, une odeur de tissus humide qui monte au nez. J'appuie sur la sonnerie... une fois... deux fois. L'air d'automne me transperce; vivement qu'il ouvre avant le retour des frissons.

Chapitre 16

— Vous êtes en retard, lance en guise de bienvenue mon notaire à la couette récalcitrante.

Il m'offre une chaise droite, et lui s'assoit sur un confortable fauteuil capitonné, les mains à plat sur son bureau, un dossier ouvert au centre. Ses yeux mettent en joue la victime quand il lance :

— Mais vous être mouillé comme un pingouin !

— ...

Un profond mépris submerge le *ti-oiseau* mouillé. Mes fesses moites et glacées me démangent. J'hyperventile, par petits coups, sans le faire voir, la bouche légèrement entrouverte en une apparence de sourire d'aise, espérant abaisser les picotements et camoufler mon désavantage.

La porte du bureau s'ouvre sur une jeune et pimpante secrétaire qui nous offre deux énormes tasses de café. J'enfile le breuvage en trois gorgées. Du coup, les frissons du *ti-oiseau* diminuent.

— Ça fait du bien ! Si on en venait aux raisons de cet entretien.

Le notaire relève sa couette, tandis que je tapote une enveloppe pleine de pognon au fond de ma poche. Voyant qu'il essaie de camoufler une légère incertitude, mon sourire devient ironique.

— J'avoue hésiter avant de vous proposer cette entente, commence-t-il. Mon frère m'a raconté votre altercation, mais je le connais. Que voulez-vous... c'était la façon de notre père. C'était une autre époque. Aujourd'hui, nous préférons négocier plutôt que de nous priver d'une personne de valeur. Bref, vous être un homme d'affaires redoutable et nous en avons un grand besoin.

Il me croit bon en affaires, alors qu'elle me disait incapable de vendre un collier à chien à un propriétaire de chenil. Ça sent l'arnaque ! Bien qu'il attend une réplique, je la ferme.

— Où en étais-je ? Ah ! Oui. D'une part, je connais vos aptitudes en affaires. De l'autre, je suis notaire, donc bien placé pour vous rendre de petits services. Une aide sous forme d'association. Un partenariat qui pourrait ressembler à ceci : vous avez le bois, j'ai la main-d'œuvre et une réputation. Et ce n'est pas négligeable dans un village comme le nôtre. Ma confiance en notre possibilité de travailler ensemble est telle, que je me suis même permis de mettre sur papier un

premier aperçu de l'entente. Tenez... Faites-moi le plaisir d'y jeter un œil, mais ne vous pressez pas. Voulez-vous un autre café.

La main sur le document, d'un geste rapide il le tourne face au pingouin. Il se lève, refait le plein de café et monte le thermostat.

Je regarde d'un œil glacial le pseudo-projet, à la recherche du chiffre, du montant de l'escroquerie. Il n'y en a pas. C'est une véritable proposition d'association et ma foi, assez bien ficelée. Le notaire a souligné les points qu'il juge importants ainsi que ceux qu'il ne pouvait compléter sans ma présence. Il a tout prévu : la coupe, le transport, la transformation en bois de charpente, jusqu'à la vente de la totalité de la récolte située sur ma future terre, de même que la répartition des profits en parts équitables.

Il préfère un partenariat plutôt que de tout perdre. Je n'ai qu'à le regarder pour comprendre que de lui expliquer mon intention de laisser vieillir ma forêt en beauté pour toujours serait une perte de temps. La vue des contrats en attente des petites signatures me fait retenir un refus pur et simple.

—Oui... Enfin, peut-être. C'est que je ne suis pas prêt à entreprendre un chantier de cette ampleur. Du moins, pas avant deux ou trois ans, peut-être quatre. Une entente qui me conviendrait ne contiendrait pas d'échéance préétablie et ne serait applicable qu'à une date choisie par moi.

Je fais faire un demi-tour au document, convaincu du refus de mon interlocuteur. Celui-ci dicte mes conditions à sa secrétaire, qui fait de même avec l'ordi, qui lui, recrache le projet corrigé en un temps record ! Il ne me reste qu'à relire le tout et à signer.

En admiration devant mon griffonnage, le notaire en oublie sa couette. Je plie songeusement ma copie, soulève une fesse, enfouis l'entente au fond de ma poche arrière et dépose mon postérieur dessus. J'achève mon troisième café quand la porte s'ouvre ; c'est le père.

Les formalités ne traînent pas. Le contrat est simple, les questions inutiles. Arrive le temps de payer. Je retire l'enveloppe trempée de ma poche et étale les coupures de cent sur le bureau. Le tas de pognon déployé sur la table de travail satisfait le vieux, comme s'il ne s'attendait à rien de moins. Pendant ce temps, le notaire replace et replace sa couette devenue subitement super active. Pris au dépourvu devant le magot, il s'en remet au père.

— Que faisons-nous de cet argent ?

— Tu me le donnes !

Gendron glisse les billets à l'intérieur d'une grande enveloppe brune et la présente au père Corneau. Puis comme s'il venait de commettre une erreur, il se lève rapidement, dépose une main paternaliste sur son épaule et demande :

— Avez-vous, père Corneau, un endroit sûr pour ranger cet argent ? Sinon, je peux le mettre en sécurité à l'intérieur de mon coffre.

— J'dis pas non, mais pas à soir.

Sortis de chez le notaire, tous deux à bord du pick-up, les contrats en poche, j'ai le goût de faire la fête. Je voudrais crier ma joie, mais assis sur sa banquette, le père jongle. Alors je ressasse mon passé. Elle en fait partie, je me dis qu'elle serait fière de moi. Et puis je me reprends : cette femme responsable de ma solitude n'aurait pas approuvé. Pourquoi l'aurait-elle fait ? En trente années, elle ne m'a jamais accordé le moindre signe d'appréciation, d'encouragement ou toute autre gratification.

Privé de tendresse, étouffé sous les soupçons, j'avais vite renoncé à l'idéal d'une vie de couple. En contrepartie, ne réalisant pas l'emprise d'une femme habitée par le mépris, je me disais prêt à tout endurer afin d'offrir une famille aux enfants.

Et ils l'ont eue, mais cela ne se fait pas sans rapprochements ; il leur arrivait d'avoir du plaisir avec papa. Nous étions heureux. Jalouse de voir un père aimé, elle provoquait une crise. Quel homme aurait pu le supporter ! L'empoignade éclatait, les enfants s'éloignaient.

J'avais marié une misandre, elle a mis au monde un misanthrope. Elle était ma compagne, j'étais son déversoir de frustrations. Enchaîné à son mal de vivre, je rêvais de départ. J'ai longtemps refusé d'y voir autre chose qu'une impossibilité. Ma détermination à offrir un foyer aux enfants était plus forte que cette utopie nommée liberté. Les enfants partis, je suis resté un fourre-tout incapable de me résigner au grand ménage. Je me suis tout de même décidé, mais je n'ai pas claqué la porte. J'ai simplement traversé le seuil, mais négligé de refermer la porte sur mon passé. Je continue à vivre sous son influence. L'ex a suivi.

Nous arrivons chez le père. Sa femme est à la fenêtre, il lui sourit. Je regarde l'homme des bois, l'ex-trappeur ; en dépit des difficultés

du métier, il a réussi sa vie. «Serai-je capable d'apprendre à vivre en forêt? D'y vivre seul et bien dans ma peau?»

—Arrive! Le café est prêt.

Le café rapidement bu, à court de mots, je refuse une seconde tasse. Sur le pas de la porte, le père me demande une dernière fois de prendre soin de ses arbres. Je lui promets de l'inviter à son shack et saute à bord du pick-up.

Chapitre 17

C'est fait ! Je me suis acheté mon bout d'espoir. J'angoisse ! Au-delà de la peur de l'inconnu, de l'erreur et des jugements, s'ajoute la phobie de mon ex. Pourquoi elle ? Je sors de chez le notaire, je suis devenu propriétaire de l'exacte représentation de mes rêves et elle me hante encore ! Suis-je fou, ou masochiste ? « Elle n'est plus là, elle n'existe plus ! » Des paroles convenues et totalement inutiles. Elle continue à empoisonner mes jours, et avec mon aide ! « Je reconstruirai ma vie. Elle sera belle et elle n'en fera pas partie ! » Non, c'est trop de tirades, trop de fuites, trop d'abandons, pas assez de courage, trop de rêves massacrés par mes vieilles souffrances.

La nuit brille à la manière noire, sans lune ni étoiles. Que m'importe le temps sombre, le soleil me suit. J'arrive chez moi ! Je ne vois pas, mais j'ai les odeurs et tout est là ; ce n'est plus un rêve. Je me laisse conduire, la main lâche sur le volant. Le faisceau de lumière se dessine sur la piste en artère luminescente. C'est une fracture découpée au cœur d'une forêt irréelle, mon chemin dans lequel je m'engouffre. Le propriétaire de ce coin de nature entre chez lui. Stop ! Ma forêt enchantée n'est qu'une terre à bois comme bien d'autres, et ma maison, une cabane en ruine à refaire avant la neige.

À l'alignement de roches, le bout de bouleau attend de faire son travail. Une demi-minute d'hésitation et dix minutes de bougonnement suffisent avant que je reparte. La bonne idée ramène avec elle le fracas des branches retroussées et écrabouillées. Le charme est rompu, c'en est fait des lumières irréelles au cœur d'une forêt magique.

Les pieds sur le pas-de-porte, j'écarquille les yeux pour voir l'horreur ! Mon shack est une tanière d'un noir intérieur de tombe impossible à éclairer, faute d'allumettes, que j'ai eu l'étourderie d'enfourer dans ma poche de pantalon trempé pour ne pas les perdre. Pris pour chercher à tâtons des vêtements de rechange, je renverse tout. J'accuse le costume de pingouin encore humide, jure qu'il ne me sera plus jamais imposé. Finalement déguisé en bûcheron, je tourne le dos au tombeau.

L'extérieur n'est pas beaucoup plus clair. Habitué aux nuits multicolores des villes, je ne pouvais imaginer un ciel si noir. Un sombre brouillard efface tout. Mer et ciel ne sont qu'un immense gouffre. Dire

que je me voyais laisser venir le sommeil en écoutant le crépitement d'un feu de camp. La cabine du pick-up ! On ne sait jamais ce que cache un dessous de siège. Quelques minutes de recherche, sans véritable confiance, suffisent à trouver, tout au fond, sous la banquette du passager, un carton d'allumettes. Il n'y en a que trois, et en très mauvais état. Je construis donc une jolie petite pyramide de bois sec. Ne manque que la boule de papier à placer en son centre. Ce sera la lettre de rupture que j'avais écrite, jetée, réécrite, et qu'elle n'a jamais reçue. J'attendais, hésitais, pour finalement partir en coup de vent, de peur de reculer encore.

Je gratte une allumette, mais n'obtiens qu'une étincelle minable. Quelques flocons se détachent du ciel d'encre. Autre essai, même résultat, troisième tentative, troisième scintillement : sa lettre ne partira pas en fumée.

Je me réfugie à l'intérieur de mon shack. Le sac de couchage est chaud, une agréable léthargie m'envahit, je suis bien. Le confort d'un bon duvet vaut bien un feu de camp. Le calme appelle mes rêves, mon plaisir, de belles fabulations favorisées par la douceur du silence. Puis je réalise que ce n'est pas tout à fait la quiétude. C'est un froissement, un craquement, un rongeur qui ronge, un grincement, des pas, une course, le cri d'un *quelque chose*. Certains bruits amusent, d'autres intriguent. Le temps passe, mon oreille se raffine, l'orgie de murmure s'éclaircit et gagne en mystère. Le concert devient infernal.

C'est ce moment qu'elle choisit pour critiquer, ridiculiser ma décision. Elle m'offre sa bouche, pas la tendre, celle jadis aimée et embrassée. C'est la haineuse, la méprisante, celle par où sortaient ses accusations. « Je sais que tu en as une autre. Pars, va la retrouver. Tu me dégoutes ! » Je réentends ses mots, leur dureté choisie pour blesser. Je revois le retroussis de ses lèvres afficher la profondeur de sa haine.

Je préfère retourner aux bourdonnements, clapotements, gargouillements, grondements, et hurlements. Je m'habitue, ils me bercent ; c'est une ballade faite pour dormir. Arrive l'analyse des petits et gros dérangements. C'est Georgette qui s'ennuie, Gendron l'épiciier-dictateur, Gérard qui se cherche, Chéri qui ne cherche rien, le notaire, que j'ai arnaqué sans le vouloir. Et ça tourne et tourne, jusqu'au petit matin. Un filet de lumière se faufile sous la porte. J'y

vois comme un signal rassurant, c'est la possibilité de me calmer. Un début de sommeil veut s'installer, mais un nouveau bruit sourd et régulier m'empêche de sombrer. C'est la pluie et elle tombe dru.

Sur le dos, genoux relevés, la tête appuyée dans les mains, le mauvais temps pour prétexte, je me promets une longue journée de repos. Ma paresse à peine entamée, un *tic* retient mon attention ; puis un autre et encore un autre. S'ensuit une goutte sur le nez, une sur ma couche et tout autour. L'eau glacée se faufile à travers les interstices d'un toit en ruine ; pas un coin n'est épargné. Je rassemble mes choses en tas et recouvre le tout d'une toile. C'est la course forcée au pick-up. L'urgence de refaire le toit s'impose brutalement. Je vois le shack d'un autre œil, celui d'une corvée à finir avant la neige et les grands froids.

La liste des matériaux à trouver afin de faire d'un taudis un refuge habitable s'allonge plus que prévu. Si je passe la commande à Gendron, il prendra son temps et gonflera les prix. Ce sera donc un retour à cette affreuse ville.

Je croyais le chemin de la ligne inutilisé. Surprise et déception, voilà qu'un camion me colle aux fesses. Le mastodonte rugit d'impatience. « S'il croit m'impressionner avec son bourdonnement de mouche à merde ! » La piste s'élargit. Serrer sur le côté devient possible, un petit rien pour libérer le passage. Il n'en est pas question ! À la route asphaltée, je me place de façon à pouvoir tourner à gauche. Klaxon en furie, le monstre et son chauffeur me croisent par la droite, « Chagnon, maître bûcheron » est barbouillé sur sa portière. Et c'est moi qu'on accusera de manquer de savoir-vivre. Que m'importe, j'ai vécu mon enfance seul, ma vie d'adulte en reclus et je n'ai besoin de personne ! Hé oui ! Comme le disait ma belle-famille : je suis un mésadapté social. Ce n'est pas ma faute, on ne m'a pas appris à connaître les gens. Je ne les comprends pas.

Cette brute devait transporter mon ex dans sa boîte arrière. J'ai trop souvent subi ses yeux en furie. Un regard suffisait pour comprendre qu'elle me reprocherait un manque d'attention, un plaisir que je n'avais pas partagé, une aventure, une maîtresse venue de son imagination. Je me défendais bec et ongles, lui rendais tous ses coups. Deux monstres s'affrontaient, jusqu'au jour où je la vis s'afficher en général victorieux. Ô que non, ce n'était pas la première fois. Mais ce matin-là, ce fut ses yeux, peut-être ma perception, mais ce fut la

goutte de trop. Le début de la fin. J'allais partir. Dans combien de jours, de mois, d'années ? Le plus tôt possible. Oui, mais quand ? Ce fut ma dernière colère. Pas tout à fait, car l'ours se contenait jusqu'à l'arrivée du premier bouc émissaire. L'employé d'épicerie, le préposé à l'essence, la serveuse... peu importe ceux qui se trouvaient sur son passage, le frustré se vidait le cœur.

Gendron-Ville et Saint-Prospère se traversent sur un train d'enfer, et le rythme tient jusqu'à la ville. De retour au cœur de la jungle, je redécouvre l'inférieure circulation, le bruit, l'impatience du troupeau. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir quittée plus tôt. Je choisis un motel minable, où le fait de me voir utiliser la chambre pour entreposer les matériaux de rénovation n'inquiètera personne.

Ce soir, je fête la fin de trois jours de recherche afin de tout trouver et à bon prix. C'est aussi la fin d'une crainte, celle de croiser son chemin, de me retrouver face à elle, le cœur battant, sans pouvoir fuir. De l'entendre me demander où je suis rendu, et avec qui. Qu'elle me demande son âge, qu'elle la décide jeune et belle. Je me vois perdre patience parce que je suis incapable de trouver les bons mots pour m'en sortir.

Assis tout au fond d'un resto-bar, les éclats de voix et les rires m'enchantent. Occupée par deux airs de carême, une table détonne. Comme mon ex et moi, ce couple refuse le plaisir. Je m'amuse à deviner lequel des deux accable l'autre de reproches, lequel se défend, lequel affirme le choix de l'endroit pour les occasions d'aventure, lequel est accusé à tort. À nouveau, je m'entends jurer que s'il n'en tenait qu'à moi, je ne sortirais jamais. Je réitère mon dégoût des foules et du vacarme et revis le ridicule de ne plus savoir où poser mon regard afin de ne pas indisposer madame. Les yeux du jugement jeté sur notre couple me pèsent encore.

Au dessert, le reflet de notre passé quitte le resto. « Ils sont partis, elle est partie ! » J'apprécie ma soirée, j'additionne les digestifs et les cafés. Les vapeurs d'alcool relancent mes questionnements sur ma capacité à supporter l'isolement. Je lève la tête, regarde la foule autour et constate que je me suis isolé à ma table. C'est voulu, je l'ai choisie un peu en retrait, je n'aime pas me mêler à la cohue. Je suis incapable de parler dans un environnement trop bruyant. J'ai appris à me distraire seul. Et ce soir, c'est la possibilité de regarder, d'espion-

ner le cirque sans danger qui me passionne. Là-bas, ce sera la nature et... évidemment, il y aura aussi... J'ai trop bu.

Pressé de retrouver mon shack, je quitte le motel avant le lever du jour. J'écoule les premières heures du voyage à trouver un côté positif à ce retour en ville. Je ne retiens que le bruit, les klaxons de voitures, l'impatience pour des riens et le chacun-pour-soi. Comme quoi les mauvais caractères n'habitent pas qu'en région ! J'y ai vécu ; j'en ressors sans nostalgie et avec si peu de bons souvenirs. Elle ne me manquera pas ! Et les résidents de Gendron-Ville, bien qu'ils ne soient pas faciles à apprivoiser, ne sont finalement pas si terribles. Je manque d'indulgence et de patience. Et si jamais un ou plusieurs se présentait à ma porte ? Je serais ravi de les recevoir. Mais je ne ferai jamais le premier pas. Ma multitude de problèmes me fait sourire, car j'ai confiance ; quelques semaines de tranquillité dans mon nouveau chez moi et je deviens un homme sympathique. La plus agréable portion du trajet suit : la planification des travaux.

En approchant de Saint-Prospère, je choisis d'y faire le plein d'essence, parce que ce village est beau et peut-être, un peu, pour espacer mes visites à la station des Gendron. Je traverse Gendron-Ville à bonne vitesse. Les deux ou trois habitants croisés répandront la nouvelle : « L'étrange est de retour ». Mes prises de bec avec tout un chacun ranimeront les conversations, tandis qu'une bouteille à la main, Gérard fêtera le retour de son ennemi favori. Je devrai me débarrasser de mon air bourru, apprendre à sourire, devenir sympathique et oublier. Bon, enfin...

Chapitre 18

Un camion a roulé sur ma route. Quel animal a osé ? Ses roues aussi larges qu'une raquette ont ruiné le lichen et les chemins de lièvres. C'est sûrement le bûcheron Chagnon avec son mastodonte. J'ai pour voisin une pourriture doublée d'un crétin à éloigner. Comment faire pour se débarrasser d'un indésirable ? Je commencerai par placarder mon territoire de *passage interdit*, *terrain privé* et *aucune admission sans invitation*. Et s'il ne comprend pas, je mettrai le feu à son camion !

Le shack a tout de même conservé sa beauté. L'énormité des travaux pour le rendre habitable aussi. L'adrénaline au max, j'en oublie Chagnon et commence à m'agiter. La journée s'écoule trop rapidement. J'avais prévu réparer la cheminée, vider le pick-up, garnir la vieille paillasse de cèdre frais, déballer les ustensiles de cuisine, et j'ai tout juste eu le temps de refaire la cheminée.

Le poêle bourré de bois sec, la main à l'intérieur de la boîte d'allumettes de métal, je sens déjà la chaleur me caresser. Un fracassant et soudain craquement, suivi d'un bruit sourd, fige ma main au-dessus du contenant. La respiration ravalée, j'écoute... Le vent s'est arrêté, les rongeurs retiennent leurs coups de dent. Je lâche ma prise. Le tic-clic de la chute des allumettes dans leur récipient ajoute un air de drame au silence. Je soulève la lampe à l'huile à bout de bras, pour trouver l'origine du *crunch*. Au plafond, rien n'a bougé ; à gauche, à droite, même constat. C'est peut-être un ours. Le tuyau du poêle... ah ! Ça ne se peut pas... non, merde de merde de merde !

C'est ma magnifique truie ; trop belle, je n'ai jamais vérifié sa condition. Depuis des années, pluie après pluie, l'eau a attaqué les bardeaux du toit, jusqu'à le trouer. Le goutte-à-goutte sur le métal a lentement fait son œuvre. Entièrement rongé par la rouille, le poids du bois soigneusement placé de façon à profiter d'un maximum de chaleur a terminé le travail. Le fond du poêle s'est détaché avec son contenu. Il se retrouve sous la truie, sur la partie de roc servant de plancher au snack. Le bord d'une fesse appuyé sur un coin de table, la colère gronde. Incapable de décision sensée, je me réfugie à l'intérieur de ma momie.

Le vent qui se lève en rafales torture la porte déjà brinquebalante. Trois larges fentes ouvertes aux quatre vents la traversent de haut en bas. J'entre ma tête à l'intérieur du sac de couchage. Je manque d'air, j'ai mal à la tête et je grelotte. Je me lève, tourne en rond, m'esquinte l'orteil sur une patte de chaise.

J'enfile mes chaussures et mon parka, relève le capuchon, enroule le sac de couchage autour de ma carcasse et attends le matin, assis le dos appuyé contre le mur, les genoux repliés, les bras dessus, le menton entre les mains.

La silhouette du poêle à peine définie sous la lumière du matin se faufilant par les trois larges fentes me nargue. La décision s'impose : me trouver quelque chose pour chauffer la baraque.

J'arrive à la quincaillerie de Saint-Prospère en même temps que l'ouverture des portes. Je choisis la dernière technologie en matière de chauffage ; il n'est pas beau, mais efficace. Et je n'ai pu résister à une entorse à ma vision d'un retour à la nature : des panneaux solaires. Ce n'est rien de sophistiqué, tout juste ce qu'il faut pour alimenter un poste de radio et un lecteur CD.

Mon problème de chauffage résolu, j'entre chez moi, presser d'entendre ronronner ma nouvelle acquisition. Eh oui, j'entre chez moi... Trois mots ruminés jusqu'à libérer un léger sourire. Un bout de papier griffonné par le commis augmente mon niveau de satisfaction : le schéma de ma future installation photovoltaïque.

Mes ballades, mes rengaines, elles étaient mon plaisir, ma bouée. Un refuge sur lequel elle s'acharnait. Elle disait : « Vas-tu nous foutre la paix avec ta musique ? » Et mes disques disparaissaient en douce.

Devant l'épicerie, Gendron regarde le temps passer. Je retiens un bras d'honneur. Lui et mon ex partagent l'obligation de piétiner les faibles. C'est leur façon d'aborder la vie, de camoufler leur vulnérabilité. J'ai aussi des embarras dont je n'arrive pas à me débarrasser. Ah ! Si je pouvais arrêter de me les empiler sur les épaules. Je croise Gérard au volant de son camion. Provocant, je lui fais un extravagant signe de la main, du genre de ceux qu'on réserve à une rencontre heureuse.

De retour chez moi, je commence par placarder mon territoire *d'avis*. Et si Chagnon ne comprend pas, je... j'irai lui parler. Le nouveau poêle en place, le vieux est balancé au bas de la falaise. Je mérite une pause, accompagnée d'un bon et copieux repas cuit sur le feu. Ce

sera du saucisson sec, frit dans la poêle, puis deux... non... trois œufs jetés dessus. Un régal dégusté face à la mer.

Je m'assis sur la bûche du père, là même où fut conclu le marché. Ma pause s'étire. Mes mains enlacent la tasse de thé. Je sens sa chaleur me pénétrer. Les yeux se fermés, je me laisse bercer par la nonchalance. D'un gris sombre, le temps et la brise amoureusement emmaillotés ont négligé de s'éveiller. À n'en pas douter, cette grisaille durera jusqu'au soir. Quelques oiseaux retardataires chantonnent leur mélodie d'automne. Je somnole, un moustique me chatouille la joue, un autre et un autre, puis suffisamment pour solliciter mon bon sens. Des insectes par ce froid ?

Le temps n'a pas tenu sa promesse, une petite neige tombe. Ce ne sont que quelques grains blancs, les premiers de cette contrée nordique. C'est peu, mais assez pour changer ma torpeur en alarme. Il me faut absolument refaire un bout de toit avant de voir cette saleté le recouvrir. Je saute de ma bûche.

En décomposition, le bardeau s'affaisse sous mon poids. Je double le nombre de clous et m'enroule à un câble de sécurité. Mes mains endolories par le froid sont aussi faibles que gauches. Je râle contre la neige ; cette misère aurait pu m'accorder quelques jours de calme avant de se manifester. L'accumulation lente, mais soutenue, m'oblige à redescendre pour recouvrir les matériaux à l'aide d'une toile. Comme cette dernière bat au vent, je dois me débattre avec elle. N'y arrivant pas, je peste contre le temps perdu. Et puis c'est l'accalmie soudaine. La bâche en place, j'arrache une bouchée à même le saucisson et retourne affronter la neige sur le toit. Agrippé au faîte, je regarde l'hiver répandre sa poudre blanche sur la couronne des arbres. Un trou dans les nuages permet d'entrevoir la forêt irradiée par la pleine lune. C'est tout de même beau. Je salue l'astre pour sa lumière de nuit qui m'aide à voir plus clair et je reprends le travail. Vingt-trois heures. Un quart du toit est achevé. Je suis trempé, j'ai les doigts gelés, les genoux endoloris, et je frissonne ; j'arrête.

Les mains ankylosées par le froid, deux allumettes m'échappent. À la troisième, le poêle s'illumine. J'arrache une dernière bouchée à même le saucisson et me recroqueville à l'intérieur de mon sac de duvet en attendant la chaleur. Celle-ci ne tarde pas. Mes oreilles dégèlent, mes doigts picotent. La sensation de brûlure s'étire sur d'in-

terminables minutes. La douleur partie, le corps se calme, le temps disparaît.

Le froid sonne la fin d'un sommeil hanté par son spectre. Son regard monstrueux sortait de terre, tournoyait, fonçait, reculait, s'effaçait au loin, puis revenait. Une voix me criait : « Attaque ! », mais je refusais. L'ex riait. Elle s'acharnait sur ma dépouille, si bien que l'air glacial du matin est finalement le bienvenu. Ma journée débute avec une épaisse tranche de saucisson, deux œufs, du thé et son sourire moqueur.

Le grimpe sur le toit en priant Satan pour qu'il la garde chez lui. J'ai la désagréable impression de n'avoir jamais mis les pieds à terre, d'avoir passé la nuit sur le shack. Le premier clou enfoncé s'accompagne des critiques de mon ex, dont la silhouette est à demi recouverte de brouillard. Rêve ou réalité ? Les coups de marteau résonnent d'un écho étrange. L'imaginaire voit un homme heureux assis au faite d'un toit envahi de moisissure. Le présent l'oblige à s'acharner sur la tête du clou. L'irréel ignore le froid. Le cerveau pris en étau perd la notion du temps. L'atmosphère embrouillée infestée par le cri des oiseaux de mer nourrit l'impossible. Je m'envole, je chevauche les nuages. Des vagues de brouillard tourbillonnent et s'agglutinent à mon corps. Elles se faufilent dans mes oreilles ainsi que dans ma bouche et mon nez. Ils me pénètrent. Quand mon ex m'ordonne de revenir sur terre, mon plaisir redouble. Je ris, fais la farandole au-dessus de cette épouse que j'essaie de fuir et qui me rattrape. Elle crie : « Tu n'as pas le droit ! » Mais son interdit se perd dans les nuages. Je virevolte, présente des tonneaux à cette compagne tout à l'envers, qui menace de révéler ma folie au grand public. Je lui fais un bras d'honneur. Mes muscles endoloris, mes genoux meurtris et la glaciale humidité me rappellent la réalité. Le fantôme que je suis résiste. J'enfonce les clous. Le martèlement repousse les chimères. J'ai les yeux larmoyants, la goutte au nez, les doigts gelés. Le présent a repris sa place. L'ex s'éloigne.

Le temps est ensoleillé, mais froid, et les rénovations progressent à bonne vitesse. Deux grosses journées d'ouvrage, et le toit resplendira sous son bonnet neuf. Les repas s'agrémentent de saucisson, œufs et thé. Le jour suivant, la pluie me retarde. Trois paires de pantalons et quatre chemises trempées à tordre sont à sécher devant le feu. Je m'entête, si bien qu'en milieu de nuit, le toit rayonne sous la lune. Les

maines tendues sur le dessus du poêle j'essaie en vain de me réjouir. Les vapeurs de laine et autres tissus me pincement le nez. Un jour de plus n'aurait pas été si terrible. La possibilité de ralentir m'effleurait, mais je résistais. J'avais un travail à terminer et je l'ai fait, c'est ma nature.

Elle est forte ma nature : j'ai mis trente années à admettre que je n'arriverais jamais à l'aider. Souvent, je me réfugiais à l'atelier pour mettre fin à l'inutile, pour ne plus la voir, pour ne plus avoir à supporter mon incapacité. Les nerfs à fleur de peau, je lançais l'outil à bout de bras au moindre contretemps, mais je continuais à croire qu'elle parviendrait à guérir de son mal de vivre. Me leurrer serait plus juste. Je revenais, elle était là, assise à ronger sa douleur ; elle attisait la flamme « il avouera ». Je m'approchais pour parler, c'était monter sur le bûcher.

Pressé de voir le soleil illuminer l'intérieur du shack, aux premières lueurs du jour, j'attaque le mur avec la tronçonneuse. La fin du jour est grandiose et la grande fenêtre a fière allure dans son trou. Je m'offre un bon repas : saucisson, œufs et thé. Enfin !

De travail en travail, les jours sont monotones. Mais ce soir, c'est la fête. Les rénovations extérieures sont terminées. Assis sur une caisse, j'ouvre une bouteille de vin devant un panorama amoindri par un temps maussade. Je le décide annonciateur de beaux jours. Je regarde, admire et radote : « Je suis chez moi ». La dernière lueur éteinte et le petit rouge achevé, je lève une lampe à bout de bras, pour essayer, en dépit des vapeurs euphorisantes, de planifier l'aménagement intérieur. Une multitude de toiles d'araignées ornent les poutres du toit. Un bon nettoyage et quelques couches d'huile devraient leur redonner du lustre. Voyant un mulot frôler ma bottine, je lui indique la sortie à l'aide d'un coup de pied bien placé. La petite bête se réfugie sous un amoncellement de boîtes. De fait, je croule sous une montagne de réserves et d'équipement. Le défi sera de tout ranger. Et le barda disparaît, comme par enchantement. Mon shack est aménagé et décoré ; il est tout simplement beau.

Debout avec le lever du jour, les lièvres me souhaitent la bienvenue. La mer à peine visible semble bouffée par un ciel affamé de lumière. La crête des collines s'efface sous la brume. Des rayons de soleil transpercent ici et là un léger crachin d'automne. J'étire le déjeuner. Au menu : fruits secs, fromage et une théière pleine à ras bord

déposée sur une table à café improvisée. Stimulés par l'étendue des possibilités, mes projets sont à la fois farfelus et déraisonnables. Pourtant, le programme est simple : je m'offre une journée de vacances chez moi, sans remords ni personne pour m'accabler de reproches.

Chapitre 19

Novembre. Le pays reçoit sa première vraie bordée de neige. Celle-là ne fondera pas comme les précédentes. Elle annonce le début de ma première saison froide en forêt, les premiers jours de cette solitude tant recherchée. L'hiver m'offre du temps pour me reconstruire, de longues heures pour réfléchir, me débarrasser de mes frustrations, me réinventer. Essayer de comprendre mon ex, mais aussi, apprendre à me connaître. J'ai six mois pour oublier trois décennies chargées d'illusions déçues, six mois, pour que moi et les autres passions à autre chose. Un hiver pour effacer des tracas somme toute insignifiants, pour que Gérard et sa milice se trouvent une distraction autre que la chasse aux terroristes, pour que Gendron digère la perte d'une commission. Six mois pour dresser le bilan de trois décennies de vie à deux et fermer la porte à tout jamais.

Je célèbre le dernier jour de novembre avec des raisins secs, des amandes, un verre de vin, et le reste de la bouteille pour marquer la fin des aménagements intérieurs et la féerie des collines parées de leurs vêtements d'hiver. Le comptoir de cuisine, mon gros fauteuil de paresse, la table et sa chaise sont placés de façon à ne rien rater du panorama qui s'offre à moi. Le lit est à deux pas du poêle, de manière à ce que par les nuits de grand froid, je puisse assouvir la voracité de ce dernier sans trop m'éloigner de la chaleur des draps. La chaîne stéréo est à l'intérieur du meuble fabriqué pour elle et le télescope sur son trépied.

Mon nouveau joujou se transforme en une distraction intéressante. Un œil sur le télescope, entre deux bouchées, je scrute mer et forêt en espérant voir passer un bateau ou une bête. Les heures, même en musique, s'étirent tout de même en longueur. Une journée à ne rien faire, le changement est trop radical. L'ennui ne durera pas. En cour de séchage, une douzaine de bûches entourent le poêle. Les petites recevront les coups de ciseaux sous peu. À ne pas négliger, la lecture, l'écriture, la rédaction d'un journal, les longues marches en forêt. Le plus compliqué sera de choisir.

Décembre: l'hiver s'est installé dans toute sa splendeur, sa fougue et ses misères. La puissance du télescope permet d'identifier les navires croisant au large. La tenue d'un répertoire sur les usines et

les villes flottantes prend sa place parmi les passe-temps. Sont méthodiquement inscrits : la date de leur passage, le nom, la nationalité, un croquis de leur silhouette, la présence de matelots sur le pont, ou d'un article hors de l'ordinaire qui encombre ce pont.

Un premier sujet de sculpture éveille quelque chose en moi : le personnage de Quasimodo. Le hasard met ma main sur un bout de papier à demi enfoui sous la neige ; c'est l'entente de partenariat avec le notaire. Ma négligence confirme son inutilité.

Je m'acharne sur mon journal, qui n'est qu'une narration sans analyse, un ramassis de frustrations sans queue ni tête. Je n'arrive pas à retracer le déclencheur de tel ou tel cafouillage. Je gaspille des montagnes de papier en défoulement. Daté du onze septembre, j'étais à trois jours de route de mon ancienne vie. J'avais mis suffisamment de distance entre mon ex et moi pour oser lancer ma reconstruction. J'étais influencé par des années de rêve, je repartais en confiance, si bien que l'hiver débute à peine et que je me retrouve au fond des bois, entouré d'une neige lourde de solitude. C'est peut-être excessif et inutile, car elle continue de hanter mes jours et ruiner mes nuits. Devant mes tentatives pour la sortir du shack, elle réplique par ses vieux reproches, ses menaces et ses soupçons.

C'est Noël dans trois jours. Pour célébrer, j'ai une conserve de poulet de Cornouaille, du foie gras en pot et des galettes de sarrasin. Je m'efforce de recréer l'esprit des fêtes et ses odeurs. Dans un coin, j'ai entassé une bonne réserve de cèdre frais à mettre au feu pour la nuit du réveillon. J'utilise des branchages que je rassemble tant bien que mal, pour leur donner l'apparence d'animaux : cerf, lièvre, mouton, chèvre et petit lutin, auxquels j'applique de la couleur avec une dominante de rouge.

Minuit approche. Le ciel est bleu sombre, parsemé de quelques nuages poivre et sel, et la lune est triste. Je devine à peine le relief des collines. Le poulet est chaud, le foie, les olives et les oignons frits croustillants sont déposés sur une tranche d'écorce de bouleau. J'ouvre une bouteille et je range mon intérieur, en attente des douze coups de minuit.

Je reviens devant ma fenêtre. Les nuages se sont épaissis, mon panorama n'existe plus. C'est la réédition de ma première nuit au chalet. La météo me prive de mes collines et de la mer, elle gâche mon

Noël. Sans mon horizon, je me sens seul. Je pense aux enfants qui réveillent probablement avec elle et que je ne reverrai sûrement plus. Je grignote sans appétit. Le poulet est insipide, le foie est acceptable et les oignons ont un goût d'huile rance. La nuit sans intérêt ressemble aux jours sombres de l'année qui se termine. Je peste contre mon choix de vivre en reclus. C'était une décision rêvée qui me permettrait de repartir à neuf. Il n'en est rien. J'ai deux mois d'hiver d'écoulés, ils en restent trois à venir et je m'ennuie. J'abandonne la bouffe et le vin. La tête sous les couvertures, je retiens une larme. Le jour se lève, je ne retiens plus rien, je vide la bouteille... et une autre.

1^{er} janvier : je ne fête pas. Je n'ai pas le courage de bouger. Assis devant ma fenêtre, je gosse un bout de bois en essayant de me convaincre que c'est toujours mieux que d'avoir mon ex à mes côtés.

Noël et le Nouvel An amenaient son lot de reproches. Je n'aurais pas dû dire ceci, faire cela, je parlais trop, la négligeait... C'était la panoplie de blâmes habituelle concentrée en une soirée.

Debout sur la table, deux Quasimodo, de leur œil unique, me tapent sur les nerfs. (Lorsque j'étais jeune et naïf, on affirmait que j'avais du talent. Était-ce sincère ou se payait-on ma tête?) Un troisième prend forme. Je m'applique, travaille le coup de ciseau, cherche le détail, la différence entre l'acceptable et la merde. Il le faut, sinon les deux monstres à face de cyclope prendront le chemin de la falaise.

Fin janvier, une vague de grand froid, typique de la saison, me retient à l'intérieur. Je préfère fondre la neige plutôt que de combattre le vent du nord en aller-retour à la source. Je m'enferme alors que j'aurais besoin de changer d'air, de regarder autre chose que mes quatre murs. La rédaction du journal, qui s'éloigne de plus en plus de ce que je cherche à dire, est abandonnée. Par manque de distraction, je gaspille mon temps derrière le télescope à ne rien voir d'intéressant. Les jours s'éternisent et les nuits vandalisent mes plus beaux espoirs. J'attends l'aube à l'heure où elle vagabonde loin de la ligne d'horizon. L'hiver est une saison de pénombre, de ciel gris et de soleil triste. Je la déteste.

Chaque matin, je me lève épuisé. Un contretemps aussi minime qu'une pantoufle égarée m'achève. J'engueule la fatalité qui l'a fait disparaître et me recouche. Être prisonnier de la neige et du froid devient carrément pénible. J'arrive même à apprécier le spectre de mon

ex tellement la solitude me pèse.

Février : plus de la moitié de l'hiver est derrière moi. J'attendais ce mois. Il m'a offert ma première véritable tempête. Le climat inhumain charriait une neige dure et glaciale qui fouettait le visage. Les successions de rafales arrivaient de l'autre côté du large. La bourrasque forcée au maximum s'infiltrait partout. Son rugissement dramatisait l'insécurité. Les arbres épuisés, brisés, se couchaient. La nature souffrait. Le poêle gavé de bois était chaud à rougir, mais n'arrivait pas à me débarrasser de l'humidité glaciale. Le shack vibrait et craquait de toutes parts. J'appréhendais le pire. J'allais mourir gelé sous les décombres de mon habitat. Les nuits s'étiraient à écouter le vent. Le seul point positif fut l'Éroica de Beethoven, qui tournait à répétition. Les rafales accompagnaient violons et violoncelles. Les branches des arbres s'entrechoquaient, puis se brisaient au rythme des tambours et des cymbales. Trois jours d'anxiété. Incapable de trouver le sommeil, j'échafaudais des plans de survie. (L'ex, elle, avait fui la tempête.)

La monotonie des jours, mes idées noires et l'ex sont revenues avec la fin du mauvais temps. Le répertoire des bateaux est abandonné et un quatrième Quasimodo me regarde penaud du haut de ses quatre pieds. Il n'est pas laid. J'affûte mes couteaux.

Les longues heures d'oisiveté s'écoulaient en ressassement du passé. L'hiver ne me faisait pas peur, je le voulais constructif, qu'il soit la base de l'homme à renaître, il ne sert qu'à entretenir ma rancœur. Mon refuge devient la cause de mon ennui. Je me demande ce que je suis venu faire ici. M'isoler, faire un trait sur trente années afin de repartir à neuf. Je n'y crois plus. Oublier est impossible !

Je fais le bilan de mes jours heureux lorsque je vivais en couple. Je revis mon enfance perdue. Je voudrais revoir mes parents et ce n'est pas de la nostalgie. Je leur demanderais pourquoi ils sont partis et pourquoi ils ne m'aimaient pas. Je leur demanderais de me dire ce qu'ils ont fait de leur liberté retrouvée et de leur vie.

Nous partageons sûrement quelques traits de caractère. M'ont-ils légué ma façon d'affronter la vie ? Je ne peux qu'inventer ce qui me convient. Je peux tout de même dire que mon départ était aussi une fuite. De me l'avouer aurait dû aider, mais ça ne fait qu'ajouter d'autres questions. Quel âge avaient-ils ? Était-ce une évasion plani-

fiée, une folie de jeunesse ? Ont-ils succombé à un besoin de solitude semblable à celui que je me suis imposé ? Je rejette l'idée d'un enlèvement, de même que l'influence d'un salaud du genre gourou. Qu'est-il arrivé à ma sœur ? Sont-ils revenus la chercher ? Si la réponse est oui, pourquoi elle ? Sont-ils toujours en couple ? Ont-ils fondé une nouvelle famille ? Vivent-ils encore ?

Mon ex continue à habiter mes nuits. Ses vieilles crises de jalousie, celles que je croyais disparues de ma mémoire, reviennent me hanter. Je me découvre incapable de réfléchir de façon constructive, de voir mes défauts. Je suis le blessé qui refuse de se soigner. J'aurais besoin d'une occupation plus physique, quelque chose de captivant qui me déciderait à chausser les raquettes. Mais ayant déclaré ce temps inhumain, je m'entête à ne pas l'affronter. Je ne sors plus. Esseulé derrière mes quatre murs, je surchauffe le camp, et presque nu devant ma fenêtre, je rumine mon passé, qui défile en boucle. Je rêve de vengeance. À bout de frustrations et de défoulements qui ne font qu'ajouter à l'ennui, je me rabats sur la sculpture. Les copeaux de bois s'envolent, puis je frappe et frappe jusqu'au coup de maillet de trop. Le feu me débarrasse de l'erreur, il consume la bûche. Ah ! Si je pouvais faire de même avec mon passé ! Je choisis une nouvelle bille en me convainquant que d'en tirer quelque chose d'intéressant aidera à me prendre en main. Je la regarde, planifie le travail, je la vois belle. Elle n'est pas parfaite, mais elle est tout de même acceptable. Et je modèle la laideur.

Il me faut arrêter le cycle, changer de thème, retrouver la beauté, mettre un baume sur l'hiver, son ciel gris, son froid malsain et mes idées noires. Façonner la délicatesse, la douceur, l'amour. Le Quasimodo est un personnage blessé et torturé, ce n'est pas ce qu'il me faut. La douceur ? L'amour ? Ce sera un Chérubin.

Mars : ses premiers jours ont rajouté une autre couche de blanc à l'hiver. Drus et duveteux, les flocons se déposaient paresseusement sur les arbres. Les branches affectueusement enrobées croulaient sous le poids de la neige. Le toit du shack disparaissait sous l'amoncellement. Le nuage épuisé, le soleil est revenu avec force. La masse de flocons devenue cristal liquide s'est élevée en vapeur d'eau presque aussi rapidement qu'elle s'était déposée.

Fin mars : le froid moins mordant a calmé mon appréhension.

J'ai mis le nez dehors et je commence à y prendre goût. Cette saison sera-t-elle un jour acceptable ? En début de soirée, des motoneiges se sont approchées. Extirpé de mon sommeil par la pétarade, je me suis précipité à l'extérieur ; la nuit m'empêchait de voir, mais le vacarme ne mentait pas.

Comme ma piste a été négligée tout l'hiver, son tracé est disparu sous la couche de neige. Je m'y engage donc les raquettes aux pieds. J'approche du chemin de la ligne, certain d'apercevoir les dégâts causés par mes visiteurs nocturnes. Des empreintes confirment mon appréhension. Des représentants de ce monde que je ne peux plus supporter sont venus chez moi. Mon avis d'interdiction de passage les a arrêtés, mais leurs machines infernales ont tout de même damé le chemin. L'enquête se transforme en promenade, les raquettes au dos.

Une bande de faux sportifs à cheval sur leur pur-sang mécanique approche du shack et je fais ma première grande sortie d'hiver. Pourquoi ? Il me fallait une raison, une motivation pour bouger. Et mon chez-moi rénové à mon goût ? Et mon inégalable panorama ? C'est beau et reposant. De fait, c'est tout sauf stimulant. Que des excuses ! J'ai simplement besoin d'un bon coup de pied quelque part, sinon je ne fais rien.

Attendre, reporter à plus tard, c'est l'histoire de ma vie. Elle était jalouse. Sa souffrance gâchait nos vies. Je ne savais pas aider, je devais partir ; pourtant, j'ai mis des années avant de me décider. Je camouflais ma frustration par le travail. Je passais mes soirées à l'atelier afin de terminer une urgence inventée. Je fuyais mon incapacité, je cachais ma honte, laissais s'épuiser ma colère. Comment lui parler ? Quel mot employer ? Quel ultimatum ? Quel détour ? Quelle menace ? Quelle finesse ? Quelle démonstration d'amour ? Je n'ai jamais su comment l'aborder.

De retour de ma plus longue sortie de l'hiver, je vois le shack à demi enfoui sous la neige. Je ne l'aurais jamais cru aussi chaleureux. J'ouvre, les sept Quasimodo m'accueillent. Je les salue, et les découvre parfaitement intégré à mon environnement. Leur passivité me nargue et me charme. Sauf le chérubin, avec ses jambes atrophiées et repliées en position de fœtus, son menton appuyé sur le genou droit, ses protubérances censées être des ailes, sa tête, mi-ange mi-démon, un œil qui pleure, l'autre étant disproportionné sous un bandeau. L'affreux,

qui s'est métamorphosé en Quasimodo, insulte mon égo. J'ouvre la porte du poêle. Un petit quelque chose retarde sa mort. Peut-être son regard de miséreux ? Mi-Chérubin mi-Quasimodo, il portera le nom de Chérumodo.

J'avais heureusement la sculpture pour m'aider à supporter l'hiver. Les erreurs me forçaient à persévérer. Elle me disait entêté. Je me prétendais tenace. Lorsque j'y repense, j'ai fait preuve d'une grande naïveté en croyant qu'elle cesserait de voir dans son mari le plus pervers des hommes. Oh ! Je ne suis pas parfait, mais je suis honnête.

Avril : le chant des oiseaux agrmente mes réveils. Mon premier hiver en forêt fut long et lourd à porter. La misère blanche étalait son voile de tristesse, tandis que le froid, en irréductible fardeau, tuait mon rêve et rendait mon choix stupide. Je m'accusais d'aveuglement volontaire, de lâcheté, d'être un fuyard. Mais nous sommes en avril et la nature renaît. Je m'accorde une autre chance, un ou deux hivers. Le prochain sera planifié, donc plus supportable. J'imagine la réaction de mon ex. Elle relancerait son venin, me qualifierait de fou, de tête de cochon. Bon, j'ai peut-être tort de l'inclure dans ma décision, mais de l'imaginer en désaccord avec moi me motive. C'est le coup de pied au cul du lâche pour l'empêcher de reculer.

Je le voulais en chevalier du Moyen Âge. Il est le huitième Quasimodo à encombrer le shack. De l'acceptable à l'affreux, chacun a sa place. Inconsciemment personnalisés par mes malhabiles coups de ciseaux, ils sont devenus mes juges et confidents. Je ne peux enjoliver ou ternir la vérité sans que mes yeux se tournent en direction du Quasimodo sceptique. Le découragé ne veut plus entendre mes récriminations à l'endroit de mon ex. Il n'a pas la parole et c'est heureux, car il me reprocherait de ne pas avoir su comprendre la femme de ma vie. Un mensonge éhonté me met l'insulté sur le dos. Incapable d'argumenter avec des bouts de bois gossés, il m'arrive, les soirs de découragement et de colère, de les tourner face au mur.

Chapitre 20

Mai : un autre Quasimodo gonfle la famille. J'avais tourné ses huit frères vers le mur. Libéré de leurs jugements, je me suis permis un laisser-aller ; les copeaux de bois s'envolaient. De facture brute et hachurée, ce Quasimodo est une réussite.

La douceur des jours accélère l'éveil. La neige s'écoule en mini cascade, les endroits à découvert en sont débarrassés. De minuscules brins verts d'espoir pointent déjà. Entre les tâches journalières, mes hauts et mes bas, il y a l'urgence de voir cette couche de blanc macchabée disparaître du sous-bois. De même, les arbres et moi devons délaissier la tristesse pour revivre.

La fonte agrandit mon territoire, alors je marche. Il m'arrive de pousser jusqu'à la route principale. Placé de façon à regarder sans être vu, j'assiste au spectacle. Le véhicule surgit de la ligne d'horizon, me croise dans le vacarme et disparaît, bouffé par les collines. L'asphalte noir brille au soleil comme une invitation. Sur le retour, je sonde le sol du talon. Cette excursion ne fait qu'accentuer mon impatience de retrouver mon chemin de terre battue capable de supporter le poids du pick-up.

La falaise : depuis six mois qu'elle me nargue, que j'évalue le défi et trace d'hypothétiques trajets que je mémorise. Je suis prêt pour la descente ! Je veux poser le pied sur ma plage, laisser le ressac d'eau glaciale frôler ma bottine et dire que je l'ai fait.

Ça y est, me voilà adossé à la falaise. Ma grève, qui vue de là-haut, était un mince filet de sable gris, s'est métamorphosée en une plage aux proportions respectables. La fonte des neiges a transformé le ruisseau en un torrent infranchissable. J'allume un petit feu, pour le plaisir de regarder la braise se consumer sur fond de mer. J'y chauffe le thé de midi et continue d'alimenter mon feu de bois échoué. Inactif depuis trop longtemps, je déborde d'énergie. L'abondance de résidus est l'exutoire idéal. Je débarrasse ma plage ! J'en prends possession par le travail. L'amoncellement de bois grossit en largeur et en épaisseur ; si bien, qu'il se consume avec la force d'un haut fourneau.

Surpris par la tombée du jour, je grimpe là-haut, fatigué, radieux, et heureux de constater à quel point cette journée fut belle. Je n'ai pas eu à repousser mon mal de vivre et je n'ai pas fui. J'ai travaillé, et ce

n'était pas par obligation ou pour ignorer la réalité. Il m'aura fallu moins de douze heures de corps et d'esprit ailleurs pour redécouvrir mon shack. La chaleur de ses murs, la rusticité de l'ameublement ont gagné en beauté.

J'ai mangé comme un ogre. Ensuite, j'ai regardé les derniers rayons de soleil remanier les couleurs jusqu'à la nuit. Depuis, une agaçante sensation me dérange ; peut-être les odeurs, l'air ou autre chose. À l'intérieur, rien n'a bougé. À l'extérieur, l'obscurité empêche de voir. Mais mon impression se précise. Ils ont vu les flammes lécher la falaise et donc, me savaient à la mer. Ils ont décapsulé une bière pour en discuter, pour se donner du courage. Les bières ont ouvert les bouches, entraîné des rires et des fanfaronnades. Une fois bien stimulés et un peu pompettes, ils ont enfourché leurs machines infernales avec une idée en tête : profiter de mon absence pour fouiner chez moi à leur aise.

La nuit s'étire en longues heures d'idées noires. Et ce feu, il ne cesse d'illuminer la baie ; elle rayonne tellement, qu'on se croirait en plein jour. Une petite attisée n'aurait évidemment pas satisfait mon besoin de défoulement.

La première lueur du jour pointe à peine et je prends la route avec chaîne et cadenas au fond d'une chaudière. Je marche tête baissée, à la recherche d'indices. Mon chemin est couvert d'empreintes de pas. En dépit des multiples comparaisons, je ne peux dire avec certitude si ce sont les miennes ou non. Une des affiches manque, c'est peut-être le vent.

La chaîne en place, une vieille chemise rouge nouée en son centre, ils ne pourront l'ignorer. Si un visiteur se présente, c'est qu'il aura reçu une invitation. Les autres n'auront qu'à s'arrêter à la hauteur de la chaîne.

J'étire l'enquête, découvre le chemin de la Ligne massacré par le passage de VTT. Aucune des innombrables traces ne s'arrête ni ne bifurque sur ma piste. Un deuxième sentier mène peut-être chez moi...

Le chemin longe un cours d'eau. Selon son orientation, c'est probablement le même qui dévale ma falaise et qui se jette à la mer. Tout aussi infranchissable, il élimine la possibilité d'une autre piste. Un léger doute subsiste. Mais il est si petit, que l'enquête prend l'allure d'une marche de santé. Le massacre se poursuit sur un kilomètre,

pour s'arrêter à une cabane. Ce n'est qu'un assemblage de vieilles tôles rouillées, plantées en bordure du chemin. Deux longues rangées d'arbres débités en billots de quatre pieds entourent la baraque. C'est sûrement le chantier du charmant Chagnon.

Je sursaute lorsque j'entends un rugissement de tout-terrains, lequel approche à grande vitesse. C'est la course en forêt. Dissimulé sous un bosquet de vinaigriers, j'appréhende la suite. Les véhicules apparaissent, comme projetés hors d'une entaille dans la colline. Au total, trois personnes occupent deux véhicules, et Chagnon ouvre le chemin. Ils ont à peine mis le pied à terre que les tronçonneuses s'activent. Je vois un premier arbre s'écraser avec fracas. À la vitesse qu'ils travaillent, ils n'ont pas le temps de se promener dans le bois. Je m'extirpe du bosquet et étire ma promenade tout en gardant une oreille sur le hurlement des scies.

Les trois derniers jours de soleil ont grandement asséché le chemin. Demain sera le jour où *je monterai au village* !

Chapitre 21

Les machines d'enfer de Chagnon ont transformé le chemin en bourbier. Il est à la limite du carrossable. Je risque le dérapage à tout instant et si je ralentis, je m'enlise ! Il faut maintenir la bonne vitesse, quelle que soit l'embûche. L'erreur ne pardonnera pas. À la sortie du dernier virage apparaît l'asphalte noir. La rencontre des premières voitures me stimule et m'affole à la fois.

Le cœur battant, je croise les premières habitations du village. Une petite maison en clin blanchie à la chaux retient mon attention. C'est dans cette demeure du début de la colonisation que vit le père Corneau. Je m'arrête, klaxonne... rien ne bouge. Alors je file au resto. Devant la porte, j'hésite, me traite d'imbécile et ouvre. L'étourdissant bruit de fond me fige. Menu en main, la serveuse approche tout sourire. Mes lèvres tremblotent d'incertitude.

— Tiens, le Martien est de retour !

— Bonjour, mademoiselle.

Silencieux depuis six mois, je ne reconnais plus le timbre de ma voix. Mon bonjour s'est emmêlé à un trop-plein d'émotions. Il pouvait effectivement sonner faux, comme s'il venait d'ailleurs : pourquoi pas de Mars ? L'écho des bavardages étourdit le Martien. Incapable de soutenir le regard de la serveuse, je fixe son corsage. Elle soulève légèrement la poitrine, pose les mains sur ses hanches, et affiche un sourire sarcastique. Sa réaction fort agréable à voir rajoute tout de même une couche de confusion à l'extra-terrestre.

— Ça fait-tu longtemps que vous êtes sorti du bois ?

Sa question bourrée de sous-entendus me fait l'effet d'une chaudière d'eau glacée reçue en plein visage. Je la contourne, elle me sourit. Je prends mes jambes molles à mon cou, et titube jusqu'à la toilette. Je sens le poids de son regard sur mes épaules, l'air de se demander quelle mouche a piqué le Martien. À l'abri dans les W.C., je respire enfin.

Assis sur le cabinet, pantalon relevé, j'analyse la situation. Si la serveuse du seul resto de la région sait que l'étrange hivernait au shack, c'est que tout le village le sait ! Depuis quand ? Le feu ! C'est ça, le satané feu ! Elle n'a pourtant pas dit : « Arrivez-vous de votre chalet ? Avez-vous passé un bel hiver ? » ou encore : « Êtes-vous de

retour depuis longtemps ? » Non, elle a dit : « Vous êtes sorti du bois ». C'est que la nouvelle de mon internement volontaire se sait, et ce, depuis le premier jour. D'accord, la peur des jugements m'a poussé à jouer au plus fin. Ils n'ont pas mordu. De la merde avec leur discernement mal foutu ! C'est mon choix, et il faudra bien apprendre à vivre avec. Alors là, je me calme, et retourne à ma place.

Un menu abandonné sur un coin de table attend le Martien. Le petit homme vert de gêne dépose ses fesses sur la banquette. Le menu en guise de paravent, j'observe. On m'ignore. La serveuse approche ; je la trouve sexy. La voyant froncer les sourcils, je me replie, en attente d'une réflexion désagréable.

— Avez-vous fait votre choix ?

Devant mon hésitation, elle prend l'attitude d'une fille ravie de profiter de mon désarroi. Je commande une soupe avec beaucoup de pain.

Le sourire épanoui à l'excès, elle dépose une montagne de pain sous mon nez. Comme elle ne bouge pas, je garnis un crouton de beurre et cherche un sujet de conversation. Échanger avec quelqu'un, sur n'importe quoi, mais parler !

— Y a du nouveau au resto ?

— Gendron a offert la salle à la milice ; à part cela, rien. La barbe vous va bien.

— Merci.

Ce ne sont que des poils hirsutes, faute de ciseaux pour les tailler. Je commence à croire qu'elle fait exprès pour entretenir mon malaise.

Je n'ose plus poser de questions. Elle me tourne le dos et se dandine jusqu'à la cuisine. Pour faire onduler son postérieur à ce point, ça ne peut qu'être volontaire. Ho là ! Je l'ai juré : plus de femmes ! Elle en a tout de même un beau.

Dans les quotidiens, les journalistes et les chroniqueurs parlent encore de terrorisme et des attentats. Le pape prie encore pour les victimes. Nos voisins ont eu leur guerre et se félicitent de la victoire tout en affirmant la nécessité d'un autre conflit.

Le pain est bon, la soupe trop salée, et les journaux me dépriment. Je quitte le resto avec en poche deux phrases pour toute conversation. Bravo... Moi qui après six mois de silence, rêvais d'un échange soutenu.

Ils ont percé une porte à l'arrière du resto. Sur le haut du chambranle, un contreplaqué taillé en demi-cercle annonce la milice régionale. Devant, comme pour en interdire l'accès, Chéri sommeille, affalé sur une chaise droite. Il ouvre un œil. A-t-il reconnu l'étrange ?

Je me rends jusqu'à l'épicerie de Saint-Prospère afin de refaire ma réserve de bouffe, acheter de la corde pour fabriquer des échelles que je suspendrai à la falaise et une radio portable pour les jours de plage.

À court d'occupations, je me retrouve au resto. Réfugié tout au fond de la salle, personne ne me remarque et c'est bien ainsi. Je tends l'oreille, tout en mâchant péniblement un sandwich au jambon qui goûte le vieux verrat. La matinée s'achève, les va-et-vient qui se font de plus en plus nombreux aident à passer inaperçu. Je me délecte des mondanités de village. On parle beaucoup, serre les mains, les blagues se succèdent. Un quitte, l'autre prend sa place. On connaît les forts, les faibles, jalouse la réussite de l'un, ridiculise les failles de l'autre. Je suis l'intrus au sein d'une grande famille.

Tiens, si ce n'est pas Chagnon, mon charmant voisin occupé à faire le jars. La bourgade semble s'amuser de sa présence. On se l'arrache, les questions fusant de toutes parts.

— Ça brûle-tu encore sur la pointe à Corneau ?

— Oui, mais là je sais ce qui se passe. C'est l'étrang... le terror... mon nouveau voisin qui s'affaire à brûler le bois perdu.

Heureusement pour moi, la hauteur des cabines camoufle ma présence. La serveuse pourrait le mettre en garde, mais elle n'en fait rien.

— Tu devrais te rendre à son camp pour faire connaissance avec lui.

Six mois d'absence n'ont rien changé. L'étranger meuble toujours les conversations. Ho là ! Chagnon sait d'où venait le feu ? C'est donc son odeur de verrat qui me dérangeait, l'autre soir... J'en ai assez entendu.

Il me semble que c'était hier. Chéri se tenait exactement au même endroit. Et comme ce fut le cas la dernière fois, les circonstances m'obligent à me faufiler entre un emmerdeur et les cabines.

Si Chagnon ne me voit pas approcher, les autres, eux, me voient. On se donne du coude pour dire : « L'étrange est là ». Lorsque j'arrive

à sa hauteur, les yeux de mon voisin tombent dans les miens et il fige. Je frôle sa carcasse et lui écrase un pied au passage. Ses oreilles prennent une jolie teinte rouge sang de bœuf. Je lui souris bêtement, puis fonce vers la sortie. Le resto croule sous les rires et je me sens ridicule.

J'entre chez moi le cœur débordant de vieilles amertumes. Ma révolte éclate devant la maison du père Corneau. « Cette bande d'imbéciles ne me gâchera pas ma première sortie ! » Sur ce, je pousse les freins à fond. Le cri strident des pneus laisse quatre traces noires et une année d'usure sur l'asphalte. Cette arrivée aussi tapageuse a sûrement alerté le père. J'attends, mais personne ne vient. Il traîne probablement à l'épicerie.

Chapitre 22

Les échelles de corde sont nouées aux mêmes barres de fer piquées dans le roc par le père. Je les utilise souvent. J'aime entendre le bruit des vagues, marcher sur ma plage, pêcher l'éperlan, dénicher le crabe et laisser s'écouler le temps. De ma visite ratée au village, il ne reste que deux ou trois petits nuages, dont la peur que Chagnon profite de mes jours de plage pour revenir fouiner et l'entretien du chalet que je ne cesse de remettre à plus tard.

La fonte des neiges a entraîné avec elle mon besoin d'évasion. Je préfère écouter le chant des oiseaux, regarder éclater les bourgeons jusqu'à la feuille naissante, voir la tige de folle avoine plier sous le vent. Je vis en paix, ne dérange personne et apprends à ne plus me préoccuper des états d'âme de mes voisins. Je compense mon manque de tendresse par des plaisirs aussi simples qu'une brochette d'éperlan grillé sur la braise que je déguste assis sur une bûche, les deux pieds enfouis dans le sable chaud. On ne m'aime pas, mais j'aime. J'aime les oiseaux qui se font la cour, le lièvre qui joue à cache-cache, la feuille qui effleure mon épaule, la fleur éphémère du matin. Les *on verra demain* accaparent la majeure partie de mes journées. J'ai appris à abuser du temps perdu. Je n'ai qu'un regret, et c'est celui de ne pas en avoir profité dès le premier jour. Mais il y avait les travaux et surtout, l'hiver et ses jours trop courts, ses nuits si longues que je n'ai pas su apprécier. C'était la saison froide, mais elle n'est qu'une de quatre dans une année, et elle sera apprivoisée !

J'y ai mis des mois et beaucoup de misère inutile, mais c'est fait ; j'accepte de vivre avec mes choix et mes décisions. Ce ne fut pas facile. J'avais l'impression qu'ils m'étaient imposés. Tout n'est pas oublié. Quelques ombres traînent encore, comme : où sont passés mes parents ? Leur disparition aussi soudaine que radicale est difficile à comprendre. Je me suis inventé une romance farfelue, un peu macabre, à laquelle je m'efforce de croire. Un pacte de suicide. Ils sont morts parce qu'ils s'aimaient trop. La vie m'a privé de beaucoup, mais j'ai été conçu par amour.

L'ex gâche encore mes nuits, mais je commence à trouver son acharnement insignifiant. J'ai tout de même réussi à admirer la pleine lune hors de ses griffes. Assis à ma fenêtre, un verre à la main, je re-

gardais la silhouette des collines sous la pleine lune. Un vent de face charriait les odeurs du large et le vacarme de la mer jusqu'au haut de ma falaise, et le vin était bon.

Tout n'est pas parfait, mais j'apprends à vivre seul et personne ne me manque. J'aimerais tout de même revoir le père Corneau.

J'ai reporté la corvée d'épicerie. Je ne voulais plus sortir car j'étais trop bien chez moi. Mais aujourd'hui, les armoires sont vides. Retourner à Gendron-Ville m'angoisse. Je frappe à la porte du père dans l'espoir qu'il me serve de brise-glace. Or, personne ne refoule le rideau et la cheminée ne fume pas. Installé au volant du camion de livraison, Tremblay passe devant et ralentit, presque jusqu'à s'arrêter. Dès que je m'approche, il redémarre en trombe. Et voilà ! Je suis revenu rempli de bonnes intentions et le premier type que je rencontre me couvre de crachats. Ça suffit ! J'ai parcouru trop de chemin pour laisser un imbécile détruire ma journée. À basse vitesse, je traverse le village. C'est ma façon d'afficher ma quiétude à tout un chacun et à moi-même. Au même moment, Gendron arrive à son épicerie. « Toi, tu ne m'influences plus », dis-je en mon for intérieur. Je lève la main, il répond modestement. Du coup, mon humeur se calme. Au magasin général de Saint-Prospère, on m'accueille tel un habitué. Je souris timidement et prends mes distances. Sur le point de sortir, je m'attarde au babillard où sont affichées des petites annonces.

De retour à Gendron-Ville, Gérard et le garagiste discutent. Je les imagine occupés à se colporter les cancans du jour, pendant que Chéri fait le plein. Mon apparition met un frein à leurs commérages. « L'étrange croise leur chemin. » Alors que je ralentis comme si je voulais me stationner, trois paires d'yeux suivent la manœuvre du pick-up. Je reporte ma visite au resto. De toute façon, la nourriture y est immangeable ; je n'y allais que pour voir le sourire de la serveuse. Au village, le curé traverse la route. Il lève la main dans ma direction, mais je ne réponds pas. Quant au père, il est toujours absent. Ça commence à m'intriguer. Georgette pourrait sûrement me dire où il est, sauf que par la même occasion, elle ne se priverait pas pour relancer ses accusations. Gendron aussi pourrait m'informer. À oublier... à peine s'il a soulevé la main quand il m'a vu. Et si je m'adressais au curé ? Mais non, je suis incapable de supporter les ensoutanés... Et

pourquoi pas ? De toute façon, c'est lui ou je retourne chez moi sans savoir où se cache le père !

— Bonjour, curé, avez-vous des...

Le prédicateur saute sur l'occasion.

— Monsieur Jean ! J'espérais vous revoir ! Suivez-moi à la cuisine, le café n'attendait que vous.

Il disparaît à l'intérieur, ce qui m'oblige à accompagner le corbeau dans son nid. Il nous sert un vieux café noir d'encre, qu'il semble trouver délicieux.

— Votre visite me comble, vous m'aviez paru si sympathique, lance-t-il avant d'ajouter un discret : que puis-je faire pour vous ?

— Rien, à part me dire où se cache le père Corneau.

Avec un air typiquement attristé de curé, il me susurre la nouvelle.

— Mais oui, vous ignorez. Quel malheur nous avons vécu ! C'était l'automne dernier. Comme le temps passe. Eh oui... le Seigneur a rappelé notre très cher Elphège.

À ses yeux, je vois qu'il s'attend à une réaction plus sentie qu'un simple *désolé*. Le père n'est plus. La nouvelle me surprend, mais ne me secoue pas. Nous n'étions même pas amis. Je n'ai rien à dire sur sa mort.

— Comme c'est dommage... Avoir su.

Cette phrase vide de sens éveille mes émotions refoulées. J'ai perdu une personne agréable à fréquenter, peut-être un ami.

— On a pourtant tout fait pour vous joindre. Le petit Chagnon s'est même déplacé jusqu'à votre chalet à plusieurs reprises.

Entendre le nom de mon voisin le bûcheron m'impatiente.

— Ça se voyait... Il a ruiné mon chemin avec son mastodonte ; c'est à penser qu'il se croyait propriétaire de ma forêt !

— Oui, je comprends...

Ses yeux de curé me fixent, l'air de dire : « Ça ne me regarde pas », mais il réplique plutôt :

— Vous avez raison. Cette forêt vous appartient, mais c'est surtout votre pinède qui soulève la convoitise.

Amplement rassasié de cancans, je lui coupe la parole avec un « je sais » sans appel. Sur le point de lancer le pick-up, un cri de corneille se fait entendre :

—Au revoir, monsieur Jean, vous revenez quand vous voulez !
Et pensez à votre voisin, une petite visite meublerait votre solitude.

Mais oui ! Comme si je m'ennuyais. Je n'ai besoin de personne, encore moins d'un sauvage qui en profite pour venir chez moi lorsque je n'y suis pas !

La prière et le sacrifice... Ce curé n'a jamais eu autre chose pour meubler son ennui. C'est sans compter l'abnégation, cette soi-disant qualité inventée par les forts pour abuser des faibles. J'ai suffisamment donné et je n'ai pas de temps à perdre avec ce genre d'hypocrisie. On m'a trop souvent rejeté, ostracisé et accusé. Aujourd'hui, je pense à moi ! La solitude... J'ai trouvé mieux qu'un séminaire pour l'appriivoiser et je n'échangerai pas ma vie contre sa béquille fêlée. Des années à supporter sa destruction. Ah ! Si elle m'avait au moins donné un minimum de tendresse, un semblant d'appréciation. J'étais prêt à tout pour connaître l'amour. Mais elle ne m'a offert que sa loi rigide. Même s'il est trop tard pour prétendre au bonheur, j'ai tout de même gardé le goût de vivre. Je n'ai peut-être plus de famille, j'ai peut-être tout perdu, mais je me suis relevé. J'ai cherché et trouvé une foule de petits plaisirs pour agrémenter mes journées. J'ai le shack avec des lièvres tout autour, et j'ai aussi les oiseaux, les collines, la plage, la mer et ses bienfaits. Je ne suis pas seul ! J'aurais une pinède ? Et s'il disait vrai ?

Chapitre 23

Je suis propriétaire de la plus belle forêt du canton depuis plus de huit mois et je n'ai pas encore osé m'éloigner des chemins battus. C'est qu'elle est touffue et impressionnante, cette forêt. Elle n'est tout de même pas impénétrable puisque tout le village semble la connaître. C'est décidé, j'irai dès demain, mais à petits pas. Je commencerai par me fixer des points de repère, le but étant d'explorer ma propriété en toute sécurité.

C'est fait ! Je l'ai arpentée du nord au sud, d'est en ouest. Je connais chaque recoin de ma forêt. Elle confirme ce que je savais : c'est une merveille. Un fabuleux étalement d'arbres centenaires enracinés dans la terre, la tête au soleil. Un couple de castors entretient le marécage. La mère cane suivie de ses petits, le héron et sa bande... Tous se côtoient. Coassements et chants d'oiseaux attestent de la douceur de vivre. Et... s'est imposée à ma vue, en bordure des broussailles à Chagnon, une oasis de verdure admirable, vu l'ampleur et la hauteur de ses arbres. Elle domine les épinettes déjà élevées. Ce que le père appelait *un rond d'épineux*, c'est ma fabuleuse pinède ! C'est un havre constitué de pins patriarches, droits et fermes, une cathédrale que la nature fait croître sans retenue depuis des siècles. L'enchevêtrement de branches forme un énorme dôme, duquel se sont détachés, une à une, des millions d'épines. Accumulées en moquette, elles crépitent sous mes pas. Les rayons de soleil atteignent rarement le sol.

Envoûté par sa beauté, matin après matin je me lève avec une idée en tête : retrouver son pilier central. Regarder filer le jour, le dos appuyé à l'ancêtre. Meubler ma matière grise de tout et de rien. M'inventer le farfelu, un fourre-tout, une paillasse capable d'accueillir mes fantasmes.

Je me souviens d'un matin : l'habitude d'y passer chaque jour quelques minutes était déjà ancrée. Il était tôt, le temps s'annonçait propice à la rêverie. Je regardais les oiseaux batifoler, alors qu'un rayon de soleil embrumé se frayait un chemin de par le travers des ramures. L'insolite lumière émoustillait les éphémères. Le spectacle était beau. Mes fabulations entortillaient le théâtre. J'étais bien, peut-être heureux. Enfin bref, mes rêveries, stimulées par un excès de naïveté, mariaient le réel et l'irréel. Si bien que je me suis mis en tête

qu'une cathédrale de pin aux branches emmêlées réglerait tous mes problèmes.

Je sais, c'est candide, mais réconfortant et tellement plaisant que je ne doute plus : ma quiétude se cache ici, sous la voûte des arbres. Voilà ce que je me répète tous les matins, juste avant de me réfugier au cœur de la cathédrale, où tout va pour le mieux, où je suis heureux. Et lorsque j'en ressors, je fais un pas arrière. Non, c'est trop facile. Pourtant, je progresse à chacune de mes visites. Le problème, c'est que ça ne dure pas. Alors je passe du blanc au noir. Je me dis de patienter, que le bien-être me fuit dès que je quitte l'enchantement du dôme. Que je ne sais pas où regarder, que le bonheur marche à mes côtés. Oui, mais si peu. Alors, je m'écrie : « Bonheur... tu seras maté ! » Et j'y crois. Je retourne au shack ragaillard, fier d'avoir osé aborder l'inaccessible. Plus tard, je mange sur ma plage, avec pour dessert mes déconnages du matin.

Mais la nuit venue, la tête sur l'oreiller, reviennent l'angoisse, mes fantômes et mon ex. « À t'entendre, tu as trouvé le paradis, la solution à tous tes problèmes... mais tu oublies l'hiver. Et as-tu vu ta gueule ? Tout le monde te fuit ! La terre entière te déteste ! Tu es sale en dedans ! Tu n'es pas fait pour le bonheur ! Ce rêve n'est pas pour toi. »

Ma gueule ! Elle ne devait pas la trouver si vilaine puisqu'elle m'accusait de la soigner dans le but d'accumuler les conquêtes. Elle restait silencieuse chaque fois que je lui disais : « Nous pourrions être heureux ensemble ». Si j'insistais, elle répliquait : « C'est toi le problème ». Elle occultait son insécurité, un sujet tabou impossible à aborder. Elle était le problème !

Ah, oui ! Et ma quête d'amour incompatible avec ma peur des rapprochements ? Demander son aide, me confier. J'ai souvent essayé. Elle restait chaque fois de glace, ou quittait la pièce. Elle détestait les hommes. C'était peut-être de la crainte ? Nous étions deux malheureux en recherche d'un manque que nous n'arrivions pas à exprimer. C'est cela : un couple de mal foutus centrés sur leurs petites personnes. Pourtant, je voulais aider. Aider ou me faire aimer ?

Je me lève à l'aube, pressé de me débarrasser des embarras de la nuit. J'avale une bouchée en vitesse, et pars retrouver ma cathédrale.

Ce sont mes indispensables minutes de paix. Le seul endroit où mes fantômes n'ont pas accès. Elle n'y vient jamais.

Un matin, j'étais couché sur le dos, les mains derrière la tête. En admiration devant l'enchevêtrement du dôme, je ne pensais à rien. Le furtif rayon du soleil tente une percée. Comme il est trop faible, les éphémères l'ignorent. La lueur se déplace, s'approche, me frôle la joue. Je ferme les yeux, elle s'éteint. J'ai dormi, dormi, et le soleil tournait, tournait. Quand je me suis éveillé, il était bas.

De retour au shack, la lune resplendissait ; j'en oubliais le passé, mon ex, nos misères et mes blessures. Peu importe ce qu'en pensent les autres ou les doutes que j'entretiens, je me suis dit : « Je n'ai plus à chercher : j'ai trouvé ! J'ai fait d'une cabane que l'on disait irrécupérable une demeure habitable, et je ferai de même avec ma personne ! »

Depuis, je me sens bien, et pas uniquement au milieu de la cathédrale. Enfin presque... Trois exceptions : j'aime la pêche, sauf que ce plaisir a lentement pris la forme d'un travail visant à me nourrir. Demain, j'y retourne, mais cette fois, avec une idée en tête : prendre plaisir à laisser venir les poissons. Aussi, je songe souvent à l'hiver. Mais j'ai peut-être trouvé une solution... S'il n'est pas trop tard, celle-ci se trouve sur le babillard de l'épicerie de Saint-Prospère. Ne reste plus que ma reconstruction, qui progresse trop lentement. Pour quoi souffrir ? Je n'ai qu'à patienter.

À Saint-Prospère, je cède le passage à une jolie femme, qui m'offre un magnifique sourire. C'est la serveuse. J'arrive devant le babillard, la tête pleine d'idées folles. L'annonce s'y trouve toujours. Alors qu'un employé se pointe, je ne fuis pas, mais questionne.

— Cette annonce, pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

— Avec plaisir, ce sont des parents éloignés.

Je me présente à la porte du couple, saturé d'informations. Ils m'attendaient, le commis les ayant prévenus de mon arrivée. De plus, je n'ai pas eu à expliquer ma présence dans le pays, car la serveuse au derrière dandinant (une petite nièce) leur a déjà parlé de moi. En termes élogieux ? Je n'irais pas jusque-là, mais si je me fie à leurs sourires, ce ne devait pas être trop négatif puisque l'entente s'est finalisée en un rien de temps. Ce couple passe la saison froide en Floride. Inquiets à l'idée de laisser leur maison sans surveillance, ils se fiaient jusque-là à une amie, qui depuis peu, est tombée gravement malade.

C'est donc moi qui prendrai le relais, et ce, pour un prix modique. Je vivrai mes hivers à Saint-Prospère.

Le défi est de ramener la pêche au crabe et à l'éperlan au rang de simple passe-temps. J'arrive sur ma plage avec une idée en tête. Profiter de ses plaisirs et, si le cœur m'en dit, de glaner quelques-uns de ses bienfaits. Assis sur le sable, je vois sur ma droite les cendres du feu aux reflets noirs de regrets. Plus loin, une pyramide de bois a brûlé. Cette plage est belle, mais je n'arrive pas à l'apprécier. Sitôt sur place, j'empile le bois échoué ; j'y mets le feu, je glane, je pêche l'éperlan. Tout cela est bien, sauf que je m'impose des objectifs. Cette grève se doit de me nourrir ! Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Quand ai-je renoncé au plaisir de flâner sur ma plage et de refuser une détente ? Ce lot appartenait à mon ex et il n'était pas facile à vivre. En grosses lettres, j'écris sur le coffre à pêche : « La pêche est le plus beau des passe-temps ! » Ceci fait, je lis le message et trouve la solution simpliste. Et puis non ; j'ai aussi la confiance et la volonté. Je regarde l'amoncellement de branches et de bouts de bois aux formes infinies. J'avais mis en évidence une tête de cheval sculptée par l'usure de l'eau. J'ai déjà la tête. Je pourrais fabriquer un corps, ça fera toujours ça de moins à brûler. Changer une corvée en plaisir. Mais oui ! Pourquoi ne pas peupler mon bord de mer d'animaux de toutes sortes ? Faire de ma plage un zoo constitué de bois échoué.

Quelle idée merveilleuse !

Le père n'est plus là. Lui qui connaissait tout le monde représentait ma porte d'entrée auprès des gens d'ici. Il est parti et depuis, ne sachant pas par quel bout aborder les habitants de ce satané village, je limite les contacts et le produit de ma pêche espaçait mes visites à l'épicerie. Il y a peu de temps, je camouflais mon incompetence et le fait de me retirer pour calmer l'angoisse de mon ex me convenait. Aujourd'hui, je blâme tout un chacun pour mon manque de confiance.

Je manquais d'assurance. Mon ex se méfiait de tout le monde. Je feignais d'ignorer les qu'en-dira-t-on. Elle les utilisait. Me discréditer l'aidait à supporter son insécurité. Elle adorait poser en victime. Je ne savais pas comment agir ni quoi dire. Elle était incapable d'aimer et je laissais aller. Notre détresse contrôlait nos vies.

Oh là ! Je m'étais juré de ne jamais encombrer ma plage de nos idées noires. Ce lieu est mon centre de thérapie. Voilà que je la ramène

avec des accusations simplistes plutôt que de me concentrer sur mes problèmes. Je ne l'ai jamais comprise et pour cause... Elle attaquait, mais ne se confiait jamais. Je bifurque encore, j'emmêle nos lacunes. Je n'ai finalement pas fait autant de progrès que ce que je croyais.

En colère, je me lève et arpente la plage de gauche à droite. Elle a soudainement perdu une partie de son charme. Les yeux fixant le loin, je songe à aller me réfugier à la cathédrale au pas de course. Je m'approche de l'eau jusqu'à sentir le ressac flatter mes orteils. Un frisson me transperce de pore en pore. Je fais un pas du côté du large, puis l'eau m'arrive aux chevilles. Elle est désagréablement froide. Elle me fait l'effet d'un coup de fouet, comme la souffrance qu'il nous faut endurer pour replacer une fracture. Je continue de m'éloigner du rivage, jusqu'à ce que l'eau atteigne la hauteur de mes genoux ; mon corps s'habitue. J'arrive à l'embouchure du ruisseau, dont la chaleur est invitante. J'ai maintenant de l'eau jusqu'à la mi-cuisse. Je remonte le lit du ruisseau jusqu'à une entaille de la falaise d'où il jaillit.

L'œil plissé par l'ardeur du soleil, j'essaie de voir l'intérieur de la brèche camouflée derrière un amoncellement de troncs d'arbres noué dans un entortillement de lianes. Le clapotis des vagues caresse mes fesses. Je déconne, j'imagine l'impossible accessible, c'est tellement plaisant. L'inviolable barrière de roc cache le monde idéal.

Les pieds calés dans un fond boueux infesté de sangsues, un bien-être m'envahit. Un sentiment terriblement agréable, un arc-en-ciel de bon temps. Je me sens bien. Mieux que là-haut. Je suis heureux. Enfin peut-être... C'est que mes rêves imaginaient le bonheur autrement que le cul dans l'eau. J'y vois une sorte de contrecoup né de cette manie de me prétendre en voie de guérison. Ce n'est qu'une réaction face à l'échec ! J'ai devant les yeux quelque chose de beau et je m'y accroche. Je devrais sortir du ruisseau avant de devenir fou. Et puis non, je reste !

L'eau me caresse les fesses, le soleil chauffe, le merle chante, la mer murmure au loin. Ce n'est pas que du plaisir, c'est plus que de l'agrément, c'est le bonheur d'être là, de ne plus chercher, de vivre et d'en être heureux.

Convaincu que ce petit bonheur en engendrera d'autres, j'étire la nuit pour mettre sur pied plans et stratégies. Je veux recréer la force sortie du roc et qui me fit tant de bien. Plusieurs journées de frustra-

tion m'obligent à constater l'évidence. Le bonheur n'a rien à foutre des grenouillages à la con. Je m'embourbe dans mes complexes alors qu'il suffirait de passer à autre chose. Mais comment peut-on oublier l'abandon de son père et de sa mère ? J'essaie de contourner le gouffre, de voir l'autre côté, celui que je n'ai jamais connu parce que j'étais seul, qu'on ne m'a jamais appris et que je n'ai jamais su regarder. Je suis resté apeuré, incapable de demander un conseil, d'affronter le risque d'un refus, d'un autre abandon. J'ai toujours cherché et cherche encore la formule magique, le sésame qui me sortira du précipice dans lequel je m'enfonce depuis l'enfance. C'est possible, d'autres l'ont fait... Mais avec de l'aide. Or, je ne peux et ne veux pas me répandre dans les bras d'un autre ! Je me suis construit seul, et je n'ai besoin de personne pour me retaper.

J'ai vécu quelques trop courtes minutes de pur délice face à ce gouffre, des minutes qui me hantent et me font rêver. Je ne peux tout de même pas passer mes jours, les pieds dans l'eau, à regarder un ruisseau se déverser sur un entortillement de vignes vierges. Comment cesser de me cacher derrière l'eau qui coule ? Ne plus vivre réfugié sous mon magnifique toit, ou sous le couvert de ma forêt avec en son centre la cathédrale. Aimer mon chez-moi non pas comme une bouée, mais pour sa beauté et la multitude de plaisirs qu'il me procure. Comment apprendre à profiter sainement du ciel et de la mer ? En renouant avec la vie. Non, ce ne sera pas facile, moi qui la comprends si mal... Mais j'y arriverai.

Canards, castors, hérons et lièvres acceptent mon voisinage. Et si je partageais mon environnement et ma façon de vivre ? Je pourrais commencer par l'ensoutané... Sa fonction de curé rassurerait les autres. S'il n'est pas trop endoctriné, il apprécierait sûrement. Non, mais tout de même ! Il ne parle pas que de religion. Je pourrais préparer le terrain, visiter son église et lui expliquer à quel point j'aime ma vie. Je lui dirais : « Si tu viens, je partage certains de mes petits plaisirs, comme la pêche, ma liberté, ma belle solitude et ma cathédrale ». Autrement dit, je le piège et je m'affiche comme une personne bien dans sa peau, ce que je ne le suis pas. C'était la façon de faire de mon ex. Je lui disais : « Arrête, laisse les gens décider », et voilà que je la copie.

Je viens de traverser plus d'une semaine de hauts et de bas, peut-être plus, j'ai perdu le compte. Mais que m'importe le temps puisque je progresse. La pinède est devenue mon expresso du matin, un havre de paix conçu pour moi, propice à la réflexion, à dresser le bilan. Je ne laisse plus mon passé détruire mes jours heureux. Je lève la tête, j'ouvre les yeux, je m'attarde sur le beau, sur l'agréable à voir et le couple de bruants en crise de batifolage me fait sourire.

Je me souviens de la fois où j'ai commencé à voir une lueur à travers ma façon d'aborder la vie. C'était un matin d'intenses remises en question. J'avais quitté la cathédrale et je marchais sans but, uniquement pour me calmer et me gaver d'air pur. Le hasard m'avait conduit sur le bout de falaise à Chagnon. « Une aire de pique-nique y est aménagée. » Les nombreuses traces de son camion et l'amoncellement de déchets prouvaient qu'il y vient souvent. C'est peut-être une coïncidence qui lui avait fait voir le feu. Depuis le début, et sans le connaître, j'avais déchargé mon besoin de vengeance sur son dos. Puis je suis retourné au shack en me promettant de ne plus le démoniser et de lui rendre une petite visite si l'occasion se présente.

Chapitre 24

Les premiers rayons effleurent l'horizon, les oiseaux s'affairent dans leur nid. Je saute du lit, c'est aujourd'hui jour de sortie. J'embraye en confiance, mes frustrations ne m'emmerdent plus. Enfin presque ! Au village, le commerce à Gendron ouvre ; je ralentis, hésite, et file à Saint-Prospère. Alors que le personnel de la quincaillerie et de l'épicerie me souhaite la bienvenue, je me laisse aller à quelques minutes de conversation. Au bar, deux habitués, sourire en coin, qualifient la milice de *patente des dérangés d'à côté*. J'apprends aussi que la serveuse habite à Saint-Prospère.

Je réserve le plein d'essence pour le garagiste de Gendron-Ville. Son propriétaire servira de départ en ce qui concerne mes nouvelles relations avec les résidents de son village. Au-delà de sa curiosité, c'est tout de même un voisin.

Le dos appuyé contre le mur de sa station-service, mon cobaye ne camoufle pas sa surprise.

— Tiens... un revenant. Vous arrivez de Saint-Prospère.

— Oui, là-bas les gens parlent beaucoup de votre milice, dis-je avec humour, sachant très bien qu'il me cherche.

— Les commérages des fous du village d'à côté ne sont... et puis non ! m'apostrophe le garagiste en relevant le menton. Il y a des sujets à ne pas aborder avec le premier venu, surtout qu'on ignore pourquoi il traîne de par chez nous.

Je paie et quitte la station. C'en est fait du petit café au resto, de même que de mon retour à l'épicerie Gendron.

Une autre fuite ! Je n'arrive pas à me faire accepter et voilà que je m'étais convaincu que mon bonheur se voyait, qu'il m'ouvrirait les portes. Espèce de naïf ! Je l'ai déjà dit : le monde est foncièrement méchant. Stop ! Je laisse mes frustrations guider ma vie. Ils ne sont qu'une bande de pauvres diables obligés de se débrouiller du mieux qu'ils peuvent dans un village doté de peu de ressources. C'est une paroisse repliée sur elle-même où tout se sait, où personne n'a les moyens de se mettre à dos le roi de la place. J'ai peut-être manqué d'hypocrisie ou de diplomatie, c'est synonyme. Mais pas du tout. J'étais trop préoccupé par ma petite personne et il n'y avait plus d'espace pour les autres.

De retour sur le chemin de la Ligne, un sourire s'accroche à ma face. Ce village n'est qu'une étape à traverser sans m'arrêter. Ma vie est au shack et peut-être un peu à Saint-Prospère. Une conclusion réconfortante n'efface pas tout, mais elle m'a tout de même permis de réfléchir plus sainement et d'admettre des faits. À vivre ensemble, la force de l'attachement est inévitable et elle peut se développer, même sans amour. Elle a, du moins en partie, retardé mon départ. J'ai enfin compris pourquoi cette misandre m'avait choisie pour compagnon de vie. J'aborde les gens avec appréhension et je m'impose la solitude par peur du rejet. Il ne lui en fallait pas plus pour se convaincre que ma difficulté à vivre en société l'aiderait à surmonter son angoisse.

Elle m'avait choisi : ce n'était pas mon cas. J'étais triste, timide et sans façon. Les filles me fuyaient ou avaient pitié. Elle fut la première à s'approcher. Que cherchait-elle ? Était-elle sincère ? Je ne me suis pas questionné. En quête de tendresse, je ne pouvais pas résister ! Était-ce un manque d'amour ou le besoin d'aimer qui me fermait les yeux ?

Elle n'était pas heureuse. Mon méli-mélo intérieur ne m'empêchait pas de voir sa douleur. Je voulais aider, mais elle se cabrait et s'emmurait au plus profond de sa misère. Elle refusait avec des mots d'une telle violence, que persister semblait inutile. J'insistais tout de même. Je lui offrais mon amour, cette panacée que dans ma grande naïveté, je croyais assez puissante pour guérir tous les maux, mais qu'elle associait au sexe. Elle devenait virulente. Je n'étais qu'un mâle plus près de l'animal que de l'humain. Comment avons-nous pu vivre ensemble ? Elle détestait les hommes. J'étais incapable de communiquer et elle craignait la société, alors que je la fuyais. Ma demande de rapprochement l'encombrait. Je ne voulais qu'un peu de tendresse, mais elle s'y refusait. Nous étions trop fragiles pour nous entraider.

J'essaie de ne plus laisser ma rancœur influencer mon jugement, de la comprendre, d'admettre mes torts comme je ne l'ai jamais fait auparavant. J'en tire des conclusions qui mises bout à bout, me permettent de relever la tête. J'ai un caractère que plusieurs trouvent détestable et des problèmes profondément ancrés à résoudre ; ou du moins, devrais-je apprendre à les dominer. Je commence à me regarder tel que je suis. J'avance un pas à la fois, puis, quand une petite

misère est admise et comprise, je l'abandonne à un tournant. C'est déjà ça de moins à trimbaler sur mes épaules ; alors je continue. Mon ex n'encombre plus mes nuits.

Chapitre 25

L'aurore embrase l'horizon. C'est la levée du rideau, mon spectacle du matin. Par la fenêtre, je regarde les oiseaux labourer le sol, en quête d'une douceur à offrir à leurs petits. Maman arrive avec un insecte au bec, puis elle repart, revient et recommence. Une nuée de gros-becs venue de la cathédrale s'arrête le temps d'un battement d'ailes. Tous vivent, travaillent, s'amusent. Ils sont heureux et je suis bien dans ma peau.

Je grignote quelques amandes, des raisins et des abricots secs. Ceci fait, je dépose ma tasse de thé, me lève et recule un peu. C'est à cette heure que le lever du jour enflamme l'intérieur du camp. Mon chez-moi est chaleureux et agréable à voir, tant il est illuminé de soleil. Je ferme les yeux, pour graver l'image en dedans.

Je mets le festin du soir sur le feu. J'ai souvent reporté cette recette à plus tard, par amitié pour les petites bêtes aux grandes oreilles qui sautent et se faufilent partout. Ce n'est rien de compliqué : un pot de terre cuite, des haricots blancs, un lièvre déposé dessus, du lard, des épices et de la mélasse. Le tout mijoté à feu doux, des heures et des heures... Tout simplement hallucinant !

Le passé ne m'importune plus, ou si peu. Parfaitement à l'aise avec mon choix de vie, je ne cherche plus ; je découvre ce qui m'entoure, ce qui était là, que je ne savais pas voir. La chaîne s'est détachée, elle traîne au sol, mais qu'importe, puisque les visiteurs seront de toute façon peu nombreux. Les beaux jours deviennent la norme, mais tout n'est pas acquis ; quelques idées noires s'accrochent encore. J'arrive à les éloigner. Enfin presque, car quelques-unes résistent, dont la plus affreuse, la crainte que ça ne dure pas.

J'ai peur ! Peur de voir le rêve s'épuiser.

De ne plus pouvoir admirer le couple de merles s'affairer au nid.

De ne plus laisser mon cœur s'envoler sous les ramages.

Peur de perdre le droit de rêver.

De ne plus employer mon temps à regarder couler l'eau de rivière.

De ne plus aimer regarder l'engoulevent s'envoler au clair de lune.

Peur de rester sourd à la poésie du huard,

*d'ignorer le message du vent dans les branchages,
de refuser le beau, le doux, les fleurs,
l'existence, la vie, le bonheur,
les poussières d'or que le soleil effleure.*

Le vacarme agressait bien avant de le voir émerger de la forêt. Un jeune inconnu, les cheveux au vent, à cheval sur un véhicule tout-terrain au silencieux perforé, s'arrêtait devant ma porte. Il se disait perdu. Fouineur, il s'intéressait à tout. Je ne pouvais avaler son histoire. J'ai tout de même offert le thé. Cette visite suivait de près un premier contact. Occupé à libérer la plage de son bois échoué, le feu brûlait avec la force d'un haut fourneau. Je levai la tête ; ils étaient là, quatre hommes, au haut de la falaise, sur les terres de Chagnon. Depuis quand ? On se regardait. J'ai crié : « Allô », accompagné de ridicules signes de la main. Ils ont tourné les talons.

Le hasard a mis ma main sur mon journal, que j'ai relu. Il ne servait qu'à noter les mauvais jours et ma mauvaise foi. Il a fini ses jours en fumée. La sculpture est tout naturellement devenue une occupation pour les jours de pluie. Je préfère la lecture, assis à l'ombre du shack. Il m'arrive de laisser tomber un travail pour le plaisir de regarder. J'aime admirer la vie, la voir croître et se renouveler, une petite pause afin de ne pas oublier qu'il n'y a pas si longtemps, j'enviais la chance des autres. J'ai appris à vivre pour moi, ce qui laisse peu de place à la rancœur. J'élabore des projets en sachant qu'ils seront reportés de quelques jours ; demain, si la météo le permet, ou si je m'ennuie... ce qui n'arrive plus. Avant j'achetais la paix par le travail et maintenant, voilà que j'abuse du temps perdu. Ce n'est peut-être pas tout à fait le bonheur, mais je m'en approche. Je crois que... un jour, si... Ah ! Et puis merde : je suis heureux.

Chapitre 26

L'odeur du mauvais temps s'est matérialisée en milieu de nuit. Je me lève tôt, le doux tintamarre des gouttelettes sur mon toit de métal éveillant mon plaisir de marcher sous la pluie. La nature se ragailardit, les couleurs resplendent. Leur intensité fait contrepoids à l'absence de soleil. Les castors réparent une brèche au barrage. Une racine tordue, usée de son long séjour au fil de l'eau s'échoue à mes pieds, son velours caresse ma main. La Cathédrale s'entoure de mystère et de silence sous son parapluie. Le ciel en fines gouttelettes chiale son odeur d'eau, qui s'emmêle au parfum de la terre en une fricassée au goût de nonchalance. De retour au shack, la journée s'achève. La poésie de Brel et une gibelotte d'éperlans et petits crabes agrémentent la fin d'une belle journée.

Par la fenêtre embuée, je les vois sortir de la pénombre. Je me précipite et ouvre la porte pour mieux voir. Une meute de faisceaux sautillants fonce droit sur le shack. Ébahi, perplexe et inquiet, je recule d'un pas. Trois véhicules tout-terrain, chacun supportant deux cow-boys, approchent à grande vitesse. La horde freine à la toute dernière minute sur une glissade contrôlée, et s'arrête en formant une ligne parallèle au shack. L'averse devient particulièrement forte. L'eau ruisselle sur les mécaniques surchauffées. Un nuage jaunâtre envahit l'atmosphère. L'effet de surprise est réussi.

Émergeant des émanations d'huile, la troupe se positionne en voilier de canards. Tous sont affublés de vêtements de pluie rabibochés, chapeaux étranges et verres fumés. Mais qui sont-ils ? L'identité des intrus se révèle lorsque derrière le premier, un grand enlève ses lunettes noires, baisse les yeux et fixe ses souliers vernis. C'est Chéri ! Celui qui se tient en tête de voilier, donc le meneur, est trahi par son ventre en forme de poire : c'est Gérard. À sa gauche, légèrement en retrait, se tient un grand efflanqué chaussé de baskets jaune fluo ; c'est le commis. À droite, je reconnais les mains noircies du garagiste. De même, j'aperçois le jeune qui s'est présenté chez moi en se disant perdu et que je reconnais en raison de son silencieux perforé ainsi qu'un faux militaire fier de sa tenue que je ne replace pas. J'ai de la visite, la première. Pourquoi aujourd'hui, en pleine pluie ?

Réfugié derrière le rideau d'eau coulant en rempart du toit, j'as-

siste au spectacle tout en essayant d'oublier leur arrivée tapageuse. L'épaule appuyée sur le cadre de porte, j'appréhende la suite. Six paires d'yeux me transpercent. Quelle formule de bienvenue employer... invitante ou réticente? Au commandement de Gérard, qui crie trois mots incompréhensibles, le voilier de canards se repositionne en une ligne plus ou moins parallèle à leur mécanique. Le fagoté de surplus militaire adopte la pose suggérée par son accoutrement, tandis que les autres se trémoussent comme une bande de chats mouillés. La pluie sur leurs chapeaux trace des chemins, dégouline en cascade sur leurs rides frontales, s'emmêle à la sueur, suit la forme du nez, arrive à la bouche et s'attarde aux lèvres, jusqu'à ce qu'un habile coup de langue transporte le mélange de saleté mouillée à l'intérieur. Chéri est accoutré de ce qu'on a trouvé pour lui, ce qui fait que l'imperméable trop petit reste ouvert sur le devant. Il piétine, renifle et sourit.

— Salut, Gérard, c'est t'y le beau temps qui t'amène?

La poésie de Brel s'ajoute au vent et au tambourinage de l'eau. C'est le vacarme. Gérard ne saisit pas mes subtils mots de bienvenue. Tout ce qu'il voit, ce sont mes lèvres qui bougent et le sourire sarcastique que j'affiche; et il n'aime pas.

— Est où la farce?

Brel hurle: «Je vous ai apporté des bonbons». Mon sourire devient mielleux. Gérard fronce les sourcils. Je pointe la chaîne stéréo, tout en lui signifiant mon intention de réduire le volume. Je traverse le seuil, rejoins Brel et appuie sur la touche *pause*. Surprise! Le chef et ses hommes ont suivi. Leurs carcasses s'égouttent sur la portion de rocher devenu plancher et que j'avais commencé à astiquer pour lui donner un peu de lustre. Pour sa part, Chéri s'est arrêté sous le rideau de pluie.

— Entre, tu vas attraper la crève.

Il regarde son maître tel un chien battu. Je regarde Gérard, l'air de dire: «Tu te déniaises ou quoi?» Un rapide coup de tête du général permet au jeune d'entrer. D'un bond, il se précipite à l'intérieur, glisse sur le roc mouillé et nous présente un grand écart qui n'impressionne personne. Leur intérêt est ailleurs. Ils scrutent mon environnement et fouillent ma vie privée, sans qu'aucun détail leur échappe. Des mots s'échangent à voix basse. Le jeune commis touche à tout. Faute de

bière, je mets l'eau à chauffer pour faire du thé. L'atmosphère moins tendue me rassurant, j'ose une tentative de rapprochement.

— Faire tout ce chemin pour me rendre visite, c'est gentil.

On m'ignore.

— L'eau est prête, qui veut du thé ?

Je n'existe toujours pas.

Gérard se place dos à la porte, une cravache à la main. Il adopte la même posture déjà vue, le même air ridicule. Alors que j'essaie de me désintéresser de Gérard, ce militaire vieillissant qui aujourd'hui se prétend le commandant d'une troupe en campagne, voilà qu'il braque les yeux sur moi. Aussitôt, je baise la tête et ravale mon sourire. Son attitude, à laquelle il ajoute une poussée vers l'avant de sa bedaine pour bien signifier sa qualité de commandant, explique cette visite. C'est une inspection en règle de sa milice. Alors qu'il s'empêtre dans son allure de chef, les autres finissent par se détendre. Quelques blagues circulent.

Ignorant quoi faire ou quoi dire pour amadouer le Général, je suis à un cheveu de lui indiquer la porte. Mais c'est une mauvaise idée que je repousse, une façon de camoufler mon agressivité, une défense malhabile pour contrer ma gaucherie face aux gens. Et qui serait évidemment mal interprétée par Gérard. Il n'en demeure pas moins qu'une bande en quête de distraction m'envahit, et que je suis incapable de m'imposer chez moi. Le ridicule de la situation me fait promener la tête de droite à gauche et d'un visiteur à l'autre. Je voudrais crier : « Parlez-moi ! Questionnez-moi ! Aidez-moi à prendre ma place ! »

Gérard, qui n'a pas bougé de son poste, me regarde. Je décide qu'il est grotesque. De dénigrer ce bouffon me donne une impression d'avantage suffisamment plaisante pour l'aborder.

— Avance, Gérard. Assis-toi, y'a pas de gêne.

— On n'est pas icitte pour te visiter. On veut savoir pourquoi tu restes dans c'te cabane-là ?

— Comment ça, pourquoi ? Je vis ici. Je suis chez moi.

— On s'enferme pas dans le bois comme ça sans raison. On veut que tu nous dises pourquoi t'es venu t'installer de par chez nous. Pour passer tout un hiver tout seul, faut avoir de quoi à cacher.

Chéri applaudit et opine de la tête. Puisque les autres ne réagissent pas, j'en déduis que Chéri approuve sans comprendre. Georgette avait raison... leur unité flotte sur la broue de bière.

— J'aime la solitude. Vivre en paix, tu devrais essayer.

Ma touche d'humour tombe à plat. Un carnet lancé par Gérard dans un excès d'autorité atterrit sur la table.

— As-tu fini de nous prendre pour des épais !

Puis, avec un timbre de voix accusateur, il ajoute :

— Pourquoi t'as fait ça pis à quoi ça sert ?

C'est le répertoire des bateaux aperçus l'hiver dernier. Le perdu l'aura sans doute subtilisé lors de sa première visite. Je m'approche de lui avec l'intention de l'inonder de reproches.

Commandant Gérard éloigne son pion et reprend en disant :

— On veut une explication qui se tient.

Voyant qu'il gaspille son agressivité, ses hommes l'ignorent. Leur passivité justifie mon silence. C'est une attitude compatible avec ma difficulté à communiquer. En attente d'une réponse, Gérard me poignarde des yeux. Je lui tourne le dos.

Mes visiteurs semblent impressionnés par mes installations ; ils pointent du doigt, parlent à voix basse et opinent de la tête. Chéri est attiré par ma collection de Quasimodo, ce qui flatte mon orgueil. Il se gratte la tignasse, grimace d'incompréhension. Alors que nos regards se croisent, se croyant pris en défaut, il se réfugie derrière Gérard, qui frappe du doigt le livre à demi ouvert. L'explication attendue n'a pas suivi.

— C'est quoi ça ? crie-t-il.

Ses élucubrations au sujet d'un carnet si banal que j'en avais oublié l'existence gâchent mon plaisir. Pressé d'en finir, j'essaie de satisfaire le *commandant chose*.

— Un répertoire des bateaux qui croisent au large.

— Ça, on avait compris. Ce qu'on veut savoir, c'est pourquoi t'as fait ça pis à quoi ça sert ?

— À passer le temps.

D'un côté, Gérard s'agite et Chéri suit les humeurs de son idole. De l'autre, le perdu se charge de servir le thé, le faux militaire se prélassé sur ma chaise de paresse, le garagiste et l'ado se disputent le télescope. Leur indifférence devant les montées de lait de leur chef

m'aide à supporter la lubie de ce dernier sur le contenu d'un carnet. Le militaire s'approche de la série de Quasimodo et tout en s'assurant que personne ne le regarde, il me chuchote.

— C'est quoi, la gang de bonshommes ?

Des bonshommes ; bon, enfin !

— Des Quasimodo. Comme dans l'opéra, c'est moi qui les fais.

Le commis rejoint le militaire et se met à tourner autour de ma famille insolite. Il en saisit un, puis se déplace au centre de la pièce avec le Quasimodo sous le bras. Il l'examine de tous bords, tous côtés, et frappe dessus avec son doigt.

— Tu gosses ça ? Comme ça... pour rien ? Sont ben laids ! C'est-tu tous des qua... qua... quasisi ?

— Des Quasidodo, corrige le militaire.

— Sauf le petit dans le coin, mon préféré, c'est un Chérumodo.

Gérard brandit le carnet à la manière d'un fanion de ralliement, geste destiné à éveiller l'attention de ses hommes. Devant l'absence de réactions, il lance les deux premières lettres de ce qui aurait pu être un tonitruant « attention. » Le répertoire à bout de bras, la bouche entrouverte, il ravale l'ordre de ralliement. Se sentant seul, il s'approche du garagiste, discute à voix basse avec lui, et réfléchit. Lorsque son complice rajoute quelques mots, il acquiesce. L'union devant la divine bouteille passe avant la milice.

Je veux expliquer mon œuvre. Plusieurs adjectifs tirés du répertoire artistique me viennent, mais je n'ose pas. Stupidement nu devant mon incapacité, comme un enfant, mon regard va de l'un à l'autre. J'ai peur que quelqu'un pose une question à laquelle je ne saurais répondre. Le commis abandonne le Quasimodo pour le Chérumodo, puis compare les sculptures. Il marche de gauche à droite et s'arrête face à Chéri. L'air faussement éberlué, il lui met le Chérumodo sous le nez, simule un fou rire et en rajoute plus que de raison. Chéri sourit sans comprendre.

Gérard accepte un thé des mains du perdu. Il l'effleure du bout des lèvres, puis se tourne de façon à ne pas être vu de sa bande. Ce faisant, il se retrouve face à moi. Il retire de sa poche un dix onces de son vice et en bonifie son thé d'une rasade. Devant mon sourire, il n'a aucune réaction ; c'est bon signe.

—Hé, Chéri à Moreau ! As-tu vu le bonhomme ? Il appelle ça un Chérimodo ; il lui a donné ton nom. Comprends-tu ça... c'est toué !

Je corrige l'erreur.

—C'est pas chéri, c'est chéru... Chérumodo.

Mais cette précision n'intéresse personne, car Chéri Moreau devient subitement le point de mire. On compare l'œuvre à l'original, trouve des similitudes, pointe du doigt les cheveux, la bouche... La blague s'étire et les rires gras se succèdent. Le pauvre se croit la vedette du jour. Le commis chante : « C'est toi, c'est toi ». Le garagiste et le déguisé en soldat tapent des mains et Chéri applaudit. L'ado manifestement fier de sa performance soulève le Chérumodo à bout de bras et ajoute de l'ampleur à sa rengaine. Le troupeau lui emboîte le pas. De son timbre de stentor, Gérard impose une allure de marche militaire à la ritournelle. Du coup, Chéri troque sa bonne humeur pour un sourire d'inconfort. Le chant se transforme en un tonnerre de voix mâles. Chéri lève la tête, comme extirpé d'un rêve : il a compris quelque chose. Dans quel sens va sa compréhension ?

Le diminué ne réagit plus, il boude. Les yeux rivés sur le Chérumodo, il cultive sa frustration.

Le chœur se tait, Gérard rajoute une autre rasade d'alcool à son thé. Je lui lance d'exubérants sourires qu'il regarde passer. Deuxième bon signe.

C'est alors que Chéri soulève une paupière. Comme un hasard n'arrive jamais seul, un de mes sourires destinés à Gérard lui tombe dessus. Il n'en faut pas plus pour le persuader que l'étrange se paie sa tête. Des autres, il endure par habitude. Mais de l'étranger, plus de retenue. C'est inacceptable ! Il piétine et se donne de grands coups sur les cuisses.

Chéri le traditionnel souffre-douleur redevient intéressant. Ses gestes de mécontentement rappellent la marche militaire. Gérard esquisse un léger sourire. La cacophonie de rires, de chants et de cris désagréables pour l'hôte devient intolérable pour le frustré. De ses mains, Chéri se bouche les oreilles et piétine de plus belle sans lâcher le terroriste des yeux.

Quand le faux soldat compare Chéri et le Chérumodo aux singes qui ne veulent rien voir ni entendre, le garagiste demande où est le

singe qui ne parle pas. Aussitôt, on me regarde. Au summum du plaisir, le commis me lance une grande tape sur l'épaule et me dit :

— Tu travailles bien en siffleux ! Le gossé est encore plus laid que l'original !

Constatant que c'est le bordel, je veux ramener le calme. J'ai beau leur adresser une suite de « s'il vous plaît » que j'accompagne de gestes apaisants, la folie continue. Je ne parle pas assez fort, mais je suis chez moi et il faudra bien que tout ce beau monde réalise leur manque de retenue.

J'indique mon oreille du doigt pour leur signifier : « On ne s'entend plus ! » Je l'agite, j'y mets du cœur, mais le geste pourtant extravagant passe inaperçu. Sauf pour Chéri, qui croit que ma mimique s'adresse à lui. Le genre de raillerie qu'il supporte depuis l'enfance et qui devient la goutte de trop. Il se précipite donc sur moi, en heurtant au passage le bras relevé de Gérard, dont le thé bonifié se répand sur sa poire de bedaine. L'alcoolique lâche un blasphème.

Rendu à ma hauteur, Chéri empoigne ma chemise de flanelle à pleine main, puis me soulève aussi aisément que je l'aurais fait d'un petit oiseau. Le colosse vise la fenêtre. Son intention se précise : lancer le terroriste à travers ma magnifique baie vitrée. Je me vois déjà affalé sur le lichen, couvert de débris de vitre rougie de mon sang. Même si cette vision ne dure qu'une fraction de seconde, elle est suffisamment affolante pour éveiller mon instinct de survie. Mes deux mains s'agrippent avec la force du désespoir au revers de l'imperméable du débile. Celui-ci ne l'aura pas facile. Il se cabre, ses biceps se gonflent, puis il balance l'indésirable dans la direction redoutée. Le choc se répercute jusqu'au bout de mes orteils. Une chaussure s'envole, traverse l'espace pour atterrir sur la tête du Quasimodo boudeur. Mes ongles s'incrustent au revers de l'imper. Surtout, ne pas lâcher ! L'imper et moi tenons le coup.

Le monstre reprend son élan, les murs de mon antre résonnent d'un effroyable grognement de bête. Je résiste, mais pas l'imper, qui se fendille, puis cède. Le petit oiseau que je suis devenu s'envole faiblement. L'imper et mon désespoir ont tout de même fait leur possible. L'autre chaussure part rejoindre la première. Du coup, mes orteils frôlent le sol. Le réflexe est instantané : une violente poussée du gros orteil, celle de dernière chance, pour m'éloigner de l'immense

fenêtre. Alors que je cherche sans succès à m'agripper à n'importe quoi, la chaîne stéréo apparaît. Ma main encombrée d'un résidu d'imperméable frôle la touche *play*. Du coup, Brel revient et gueule : « ne me quitte pas. »

J'atterris sur les genoux, face à la table, et ma tempe droite s'esquinte sur le coin du plateau. La douleur se répercute des oreilles au bout des doigts, en passant par le cerveau. Ma vue zigzague sur un rideau de brume rougeâtre. Un saignement de nez confirme la réalité... Je ne rêve pas.

Mes forces me quittent, je m'affale sur le roc. Les murs, les poutres du toit et tout le reste se voilent d'un brouillard d'abord gris, qui pâlit jusqu'à atteindre un blanc laiteux. Le blanc m'attire vers lui. Je vais m'évanouir. Je résiste. Il le faut, sinon je suis foutu !

Le brouhaha s'embrouille d'un écho irréel. Mes blessures ne me font plus souffrir. Sauf mon cœur, qui se débat comme une bête en cage. Le blanc gagne du terrain ; je ne distingue plus mes visiteurs. Je panique, je me bats avec plus d'agressivité. J'entends comme une vibration... un faible bourdonnement... une harmonie connue. C'est une ritournelle de Brel. Non ! Ça vient de loin, du fond d'un tunnel. Ça semble brouillé par un grondement. C'est un chien... non, c'est autre chose. Un emmêlement de sons gutturaux... c'est... c'est Chéri ! Il grogne des pleurs, et... et Gérard qui hurle !

— Espèce de gros imbécile ! Fies-toi à ma parole que tu vas le payer cher, ce coup-là. Arrête de renifler comme un cochon pis sors d'icitte ! Es-tu sourd ? J'ai dit dehors ! Et bouge pas le petit doigt, sinon...

Écrasé par la blancheur de l'inconscience, à bout de force, j'aurais abandonné quand j'entends Gérard qui gueule, la preuve que je ne suis pas mort ! Et je ne fabule pas, même encombrées de ce détestable écho, ce sont bien des exclamations en provenance de mon ennemi favori.

Gérard est paniqué. Je reprends confiance. **Au secours !** Personne ne bouge. Des voix s'ajoutent à la cacophonie. De fait, tout le monde crie, mais personne n'aide. La colère me gagne. **Bande de salauds !** Encore là, aucune réaction. Je m'époumone pour des imbéciles pour qui se préoccuper d'un blessé est secondaire. Soudainement, l'évidence me saute aux yeux : aucun son ne perce ce satané

mur blanc, alors que je ne perds pas un mot de leur engueulade. Ils se disputent pour trouver une façon de se sortir de ce pétrin.

— Le commis : Il l'a tué ! Le sans-dessein l'a tué. Il l'a tué !

— Le garagiste : Si tu l'avais fermée avec tes maudites farces plates, aussi !

— Le commis : C'est pas ma faute si Gérard traîne un malade tout juste bon à enfermer.

— Gérard : Là, ça va faire ! Vous le connaissez ; fallait faire attention !

— Brel : Non, Jef, t'es pas tout seul.

— Le militaire : C'est ton fou, c'est à toi d'en prendre soin.

— Le garagiste : Hé ! C'est pas le temps de s'engueuler, y'a l'étrange qui refroidit.

— Brel : Soulève ta carcasse, fais bouger tes cent kilos.

Regardez-moi, bande d'épais ! Je ne refroidis pas, j'ai le front moite, j'ai chaud et je transpire. En avez-vous déjà vu des morts en sueur ? **Hé ! Je parle !** Merde ! Je gaspille mon énergie. Ils ne m'entendent pas, mais au moins, ils me voient. Il faut bouger.

— Le perdu : C'est pas moi le responsable.

Je bouge la main et ces abrutis ne voient rien. Évidemment ! Qui ose regarder un cadavre ! Surtout que ce sont leurs folies qui m'ont mené là où je suis ! Je rêve ! Non, c'est trop réel. Pourtant, je me sens bien ; même la froidure du roc ne m'incommoder plus.

— On fout le camp ! lance une voix qui domine les autres.

Non ! **Non ! Je ne suis pas mort !** Ce n'est pas possible. Ça ne se fait pas. J'étais... Je suis... On ne meurt pas heureux !

— Le garagiste : On ne va pas le laisser pourrir tout seul comme un chien ?

— Gérard : C'est même pas un cabot, c'est un sale terroriste.

— Le commis : Oui, on s'en fout de l'espion !

— Le perdu au militaire : Arrive, si tu veux pas être pris pour rester ici.

— Le garagiste au militaire : Pas un mot à ma sœur. Et évite le chantier à Chagnon.

— Le perdu : On a enfourché nos quatre en disant qu'on allait chasser et nos dires ne changeront pas.

Ne me laissez pas seul ! Ne m'abandonnez pas ! S'il vous plaît, s'il vous...

Trente années à rêver de liberté pour ça ! Une belle chimère. Non, c'était une échappatoire devant mes vieilles blessures, une révolte contre une femme, contre son besoin de possession, une fuite devant ses harcèlements, devant ma peur du rejet et de mes manques impossibles à combler. Et ces insupportables chaînes ! J'ai mis trop de temps à les briser.

Une fin aussi stupide, pour si peu. Mon ex ne m'a jamais quitté, ma vie défile avec elle. Où sont passées mes quelques semaines de bonheur ? Étaient-elles réelles, ou chimériques ? Étaient-elles polluées par une trop grande soif de liberté ? Me retirer du monde afin de réapprendre à vivre, quelle farce ! Comment renaître lorsqu'on n'a jamais existé ? Mourir pour une mésentente... Il suffisait d'un rien... se parler, s'écouter, une minute de confiance, un peu d'amour et nous aurions pu vieillir ensemble.

Ils ne gagneront pas ! Une main n'attire pas l'attention. Je pourrais peut-être bouger la bouche ? Oui, c'est ça, articuler des mots ou sourire bêtement, car si un brave ose me regarder, ce sera mes yeux qu'il regardera. Allez... force... force !

—Gérard : Stop, personne ne part ! Il faut fouiller ses papiers pour savoir si la rumeur qui dit qu'il a vendu son contrat d'abattage est vraie.

—Le garagiste : Fous-nous la paix avec ça ! Le notaire te l'a expliqué... Ça tient pas debout ton affaire. Arrive, le jeune, on fout le camp.

Les deux tournent les talons. Incapable de résister, le commis jette un dernier coup d'œil apeuré au cadavre, puis sursaute.

—Y bouge ! Y bouge ! Je l'ai vu grimacer !

Le garagiste attrape le bras de l'ado et il l'entraîne de force à l'extérieur.

Je vis, ne m'abandonnez pas. Ne me laissez pas mourir seul. Puis j'entends le vacarme des tout-terrains qui s'éteint lentement.

La séparation de mes parents a tué ma tendre enfance, la jalousie d'une femme, mes années d'adulte. J'avais réappris la vie, je me sentais capable d'aimer à nouveau et voilà qu'un fou m'assassine. Je suis condamné à mourir comme j'ai vécu, méprisé, seul, mal dans ma peau

depuis la disparition de mes parents. J'étais aigri par manque d'amour, je me croyais guéri. Or, je ne le suis pas, j'attise encore la haine.

J'entends comme un souffle court, profond. C'est Chéri ! Je reconnais sa respiration d'ours hébété.

— Pourquoi y reste couché, le rotteriste ?

Ça y est, Gérard a rappelé son fou pour m'achever !

— Merde, le camion à Chagnon arrive ! Amène-toi, on fout le camp !

Je meurs seul. Non, Brel est là.

Quand on n'a que l'amour pour vivre nos promesses sans nulle autre richesse que d'y croire toujours.

Va chier Bre...

Fin

